

ÉCOLE DE PSYCHOLOGUES PRATICIENS
UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE PARIS
23, rue du Montparnasse
75 006 PARIS

MÉMOIRE-THÈSE DE RECHERCHE

en vue de l'obtention du
DIPLÔME DE PSYCHOLOGUE

**ETUDE PSYCHOLOGIQUE DU VOYAGEUR AU LONG COURS
SENTIMENT OCEANIQUE ET EMOTIONS DE L'AILLEURS**

Effectué sous la direction du professeur Jean-Pierre Chartier

Par : Nicolas BOSCH
Promotion : 2003
Option : Psychopathologie
Date de naissance : 1^{er} décembre 1976
Lieu de naissance : Paris 15^{ème}

Classification informatique :

Psychanalyse – Perception Sensation Sens – Psychologie Sociale – Temps Espace

Paris, le 26 Septembre 2003

Jury de soutenance : Mention Bien

Mr Jean-Pierre Chartier – Mr Roland Geadah – Mr Jean-Gabriel Offroy

REMERCIEMENTS

Dans le cadre de ce mémoire, je souhaite remercier très chaleureusement toutes les personnes qui m'ont accompagné durant sa réalisation.

- Monsieur Jean-Pierre Chartier, mon directeur de mémoire et directeur de l'EPP, qui a pu me confier ses réflexions et anecdotes personnelles, et me consacrer le temps dont j'avais besoin. Comme le "lion" d'une préface qu'il a écrite, il m'a ainsi aidé à tuer le loup et le lynx...
- Monsieur Gilbert Gormezano, pour son attention toute particulière et ses conseils « lumineux ». Ses remarques et ses observations ont été pour moi la preuve d'une ouverture exceptionnelle et resteront les points de départ d'un enrichissement déterminant.
- Monsieur Guy Taieb, qui par ses multiples activités m'a aidé durant ces cinq années : professeur, voyageur et... médecin.
- Mes parents pour l'affection et la confiance qu'ils m'ont manifestées durant toutes ces années d'étude.
- Christophe Pénicaut, David Mandouze et Victor Duché pour cette belle course handisport d'un « père voyageur dopé ».
- ...

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS.....	2
SOMMAIRE	3
INTRODUCTION.....	5
PARTIE THEORIQUE.....	7
I. LE VOYAGE ET LE VOYAGEUR.....	8
II. LE SENTIMENT OCEANIQUE	85
PARTIE PRATIQUE	118
I. METHODOLOGIE	119
II. INTERPRETATION DES RESULTATS	137
III. IMPLICATION DES RESULTATS.....	195
IV. BIAIS ET LIMITES DE LA RECHERCHE.....	206
V. PORTEE DE LA RECHERCHE	208
CONCLUSION	212

BIBLIOGRAPHIE	214
TABLE DES MATIERES.....	217
INDEX DES AUTEURS	217
INDEX THÉMATIQUE	224
ANNEXES.....	
1. Entretien de Guillaume.....	
2. Entretien d' Anne-Claire	
3. Entretien de Solenne.....	

INTRODUCTION

Le voyage a été au XX^{ème} l'une des activités humaines qui s'est le plus développée. Auparavant, réservé à une certaine élite, il s'est progressivement ouvert à toutes les classes de la population, et occupe aujourd'hui une place de choix chez beaucoup de Français. Selon un récent sondage¹, près de 27% d'entre eux voient leurs vacances réussies quand elles s'associent à de nouveaux horizons.

Le voyage est alors censé répondre à la motivation de chacun. Certains rêveront d'exotisme, d'autre de calme, d'autres enfin d'activités physiques ou encore culturelles... les souhaits sont presque illimités. Le voyage apparaît alors comme un loisir, dont le but est le plus souvent, de rompre momentanément avec l'occupation professionnelle. Il est un congé, une parenthèse de plusieurs semaines ou quelques mois qui amène un bol d'air dans le quotidien du sujet.

Mais, dans certains cas, le voyage peut viser d'autres horizons et devenir pendant un temps donné, la principale occupation de la personne. Le voyageur s'inscrit alors dans une nouvelle dimension, comportant d'autres repères, d'autres apports et souvent d'autres motivations.

Le voyage au long cours est en effet une activité à part dans le monde du voyage, surtout lorsqu'il s'effectue en solitaire. Il peut faire rêver, impressionner, rebuter, inquiéter... mais, à travers toutes les réactions qu'il peut soulever, une est commune à tous, il suscite toujours la curiosité.

Le voyageur au long cours dégage en effet une certaine ambiguïté, faite à la fois d'admiration et de méfiance, de tentation et d'incompréhension. Son image peut parfois être

¹ Sondage CSA daté du 17 juillet 2003, réalisé auprès d'un échantillon représentatif de 1.004 personnes âgées de 18 ans et plus, constitué par la méthode des quotas.

idéalisée, symbolisant les plus belles valeurs humaines, et être en même temps associée à des comportements négatifs, comme l'inadaptation ou l'insatisfaction.

Ainsi, ce type de voyageur amène de nombreuses interrogations. On peut aussi bien s'intéresser à sa représentation sociale qu'à son vécu personnel, car le fait de naviguer entre plusieurs cultures lui donne une certaine originalité qui le détache de la société traditionnellement sédentaire. Le voyageur évolue en effet selon Robert Misrahi, dans un « *un autre monde* » (Misrahi, 1996), dans un univers où se mélangent l'imaginaire et la réalité. Pour Céline, le voyage emmène vers « *l'autre côté de la vie* », dans le monde intérieur. (Céline, 1952)

On peut alors se demander ce qui peut amener un tel voyageur à rechercher ce type d'environnement, quelles sont ses motivations et quels apports personnels il peut y trouver ?

Par rapport à cela, nous nous proposons d'avancer deux hypothèses, deux angles de recherche qui tenteront d'apporter un éclaircissement sur la pratique de tels voyages en solitaire.

- Dans le voyage au long cours, la notion de quête est indissociable de celle de fuite. Le voyageur est animé par ces deux motivations quand il quitte son environnement d'origine pour partir à la découverte de nouvelles cultures.
- Les émotions que va vivre le voyageur au long cours vont enrichir la connaissance qu'il a de lui-même. Elles modifient les comportements et les valeurs de ce dernier et ont un impact fort sur sa vie future.

Pour construire cette recherche nous nous appuierons à la fois sur une étude théorique du sujet, à travers des approches psychanalytiques et sociologiques du voyage, ainsi que sur l'analyse pratique d'entretiens effectués auprès d'un échantillon de neuf voyageurs au long cours. Pour illustrer les concepts théoriques, nous avons utilisé la littérature de voyage comme support. Enfin, nous nous sommes également intéressé au sentiment océanique, une émotion très particulière qui, comme nous le verrons, est en rapport avec le voyage, mais pas uniquement.

PARTIE THEORIQUE

I. LE VOYAGE ET LE VOYAGEUR

1. Le voyage au cours de l'Histoire

Tout au long de l'Histoire, le voyageur a évolué et a connu différents statuts qui l'ont amené à sa représentation sociale d'aujourd'hui. On le voit d'ailleurs très clairement à travers l'évolution de la littérature : le voyage n'est pas le même au temps de Nerval, d'Alexandra David Néel ou au temps de Nicolas Bouvier ou de Kerouac.

Voyageant à l'origine pour des raisons commerciales, dans une optique d'échanges, de troc, de ventes et d'achats, le voyage s'est ensuite radicalement orienté vers l'aventure et l'exploration de terres et peuples inconnus au nom de la religion. Il a alors eu une activité politique de colonisateur, de découvreur au service d'un pays, puis ensuite, le voyageur est devenu scientifique. Certains d'entre eux ont cherché à convertir, éduquer, transformer la barbarie en normalité alors que d'autres ont recherché la différence, l'originalité, l'étude et la compréhension de la nouveauté.

Au milieu du XX^{ème} siècle, c'est au tour de l'opposant, ou du révolté, de devenir voyageur. Plein de rêves et de volonté, il veut connaître un nouveau monde, vivre dans un univers où l'homme et la nature s'épanouisse au même rythme. Enfin, aujourd'hui, le voyageur tient souvent à s'amuser, à se détendre, se relaxer. Il ne cherche plus à être le témoin de ce qu'il voit, mais voyage pour lui, pour son plaisir. Le voyage devient donc synonyme de vacances et de loisirs. Le voyageur apparaît alors comme un privilégié, un élu qui peut s'extraire pour un instant de sa culture et de la vie quotidienne.

Ces différentes fonctions ont construit l'image sociale du voyageur d'aujourd'hui, qui devient alors porteur d'un mélange de toutes ces caractéristiques. Comme nous allons le voir, le voyageur du début du XXI^{ème} siècle résume plus de mille ans d'histoire, et porte en lui les différentes caractéristiques du fonctionnement humain. Comme le dit Montaigne, « *chaque homme porte en soi la totalité de l'humaine condition* ».

Voyons donc plus en détails comment le voyage a évolué au cours du temps, et quels sont les principaux traits de personnalité du voyageur d'aujourd'hui.

1.1. Les premiers pas de « L'homo itinerans »¹

La mobilité et la curiosité de l'homme ont fait que l'homme s'est depuis toujours déplacé dans l'espace. On sait par exemple que les premiers hommes étaient des nomades qui suivaient les troupeaux sauvages. Ils changeaient très régulièrement d'habitats pour en retrouver un autre.

Au cours de l'évolution, la plupart des hommes se sont sédentarisés, privilégiant un logement fixe, et un aménagement de leur territoire proche pour améliorer leur subsistance, leur sécurité et leur confort. Mais malgré cela, l'homme est toujours resté mobile, il se déplace pour communiquer, échanger des produits ou découvrir de nouveaux horizons.

Dans l'idéal chrétien, Michel Balard nous rappelle que l'homme est tenu au déracinement. Il se doit de convertir, d'aller à la rencontre de l'autre pour faire circuler la Bonne Parole. « *Le chrétien ne saurait-être un homme installé* ». (Deluz, 1996) « Quitte ton pays, ta famille et la maison de ton père » est écrit dans la Genèse.

Le voyage est donc très présent dans la Bible : l'Exode, le départ de Marie et Joseph de Nazareth vers Bethléem, le parcours des Rois Mages suivant l'Etoile du berger, les quarante jours de Jésus dans le désert, la mission évangélique des Apôtres à travers le monde...

Sa vie sur terre est un passage, un chemin vers le Ciel. Chaque fidèle doit donc garder à l'esprit que sa vie est éphémère, qu'il est « *un étranger et [un] voyageur sur la terre* » (He., XI, 13). La mort, qui s'apparente à un départ, lui sera bénéfique car elle lui permettra de découvrir le sens de sa vie et d'accéder enfin à la vie éternelle..

¹ Terme de Claude Gauvas, présidente de la Société des Historiens Médiévistes.

En France, durant plus d'un millénaire, c'est à dire pendant tout le Moyen Age, les hommes se déplacent peu. Ils organisent les cités, travaillent les terres, développent les royaumes. Neuf personnes sur dix vivent à la campagne, sur la même terre que leurs parents, à coté des champs, de la forêt et autour du clocher du village. Le village voisin représente la limite du monde connu et l'étranger, source de nombreuses légendes, inspire la méfiance, voire la peur.

Mais au XV^{ème} siècle, la fin du Moyen Age amène les hommes à être beaucoup plus mobiles. Les guerres, en particulier celle de Cent ans, les épidémies et les fortes attractions urbaines qui mobilisent les masses à la recherche d'emplois et d'échanges bousculent l'ordre des campagnes.

A cette époque, tous les groupes sociaux sont susceptibles de voyager : les nobles avec les voyages princiers, les commerçants, les notaires, les soldats avec les croisades, les agents de l'Etat, les messagers, les moines...

Parmi eux, les pèlerins partent sur les routes pour rallier les trois grands lieux de la chrétienté médiévale : St Jacques de Compostelle, Rome et Jérusalem avec la Terre Sainte, un pèlerinage qui passe par Venise et la Syrie.

Les marchands se rendent dans les différentes foires pour vendre leurs produits. Ils suivent les étapes des lieux d'échanges, ou partent à la recherche de terres désertées en vue d'y développer différents commerces.

Les petites gens font aussi partie du mouvement : les paysans partent à la recherche d'une terre plus fertile, les domestiques d'un nouveau maître, les artisans d'une nouvelle ville où proposer leurs services...

Les étudiants, eux aussi sont très mobiles. Ils ont l'habitude de passer d'un centre d'étude à un autre, et visitent plusieurs universités à la recherche de nouveaux maîtres. Le voyage devient un instrument de formation à la fois académique et qui apporte « *une expérience humaine irremplaçable, qui trempait le caractère, élargissait les horizons, créait des liens sociaux, d'amitié ou de fidélité* ». (Verger, 1991 cité in Gauvas, 1996) Robert Lanquar nous

rappelle que Sir Francis Bacon estime en 1612, dans son essai Of Travel « *que le voyage doit faire partie de l'éducation des jeunes et de l'expérience des plus âgés* ».

Au XVI^{ème} siècle, apparaîtront les premiers guides de voyage qui ne cesseront de proliférer jusqu'au XVIII^{ème} siècle puis bien-sûr au-delà. Ils s'adressent principalement aux personnes cultivées qui, comme les étudiants, voyagent pour leur formation intellectuelle. Ils indiquent les sites les plus intéressants à voir (villes, paysages, œuvres d'art...) et les itinéraires pour s'y rendre. Le but est de rendre le voyage le plus facile possible, avec un souci d'exactitude et d'authenticité.

D'une façon générale, les voyageurs ont des destinations bien précises. Les centres de pèlerinage et les sanctuaires locaux attirent des foules, à la fois cosmopolites et très nombreuses. Des lieux représentant le pouvoir, comme les cours royales et princières, ou les tribunaux sont également des lieux très visités. Enfin, viennent les places d'affaires et les marchés.

Les voies les plus utilisées sont principalement la via Francigena qui mène à Rome, les chemins de St Jacques de Compostelle, les itinéraires brugeois et les routes de croisades vers l'Europe centrale.

Les voyageurs parcourent en moyenne près de trente kilomètres par jour pour de longs périples, et jusqu'à cent trente pour des périples plus courts. Ils utilisent principalement des animaux de bât, mulets, ânes, chevaux...

La route est exposée à de nombreux dangers dont le principal est l'attaque de brigands qui n'hésitent pas à détrousser les voyageurs, ou même les tuer. Aussi, pour éviter toute agression, les voyageurs se déplacent le plus souvent en groupe.

Hors de France, le voyageur se retrouve souvent avec les nombreux peuples nomades comme les marchands du monde musulman. Voyageurs du désert et nomades depuis toujours, leur condition n'a d'ailleurs que très peu évoluée durant les siècles qui ont suivi. D'après Youssef Ragheb, ils « *sont certainement ceux qui ont le moins souffert de l'éloignement* ». (Ragheb, 1996) En effet, leur culture est modelée par le commerce et le voyage. Leur mode de vie s'organise autour de préceptes comme « *la pauvreté dans la patrie est comme l'exil, et la*

fortune dans l'exil est comme la patrie » ou « la pauvreté est plus triste que l'exil et la richesse une meilleure compagne que la patrie... » ou encore « si tu es pauvre, ton parent te méconnaît ; si tu es riche, l'étranger te reconnaît ». (Ibn al-Faqih, 1973 cité in Ragheb, 1996)

Ce peuple voit donc le voyage profondément ancré dans sa culture. Il voyage toujours en groupe, avec des caravanes de dromadaires, d'ânes, de chevaux, de moutons, de chèvres ou de mulets. Il s'oriente avec les étoiles ou le soleil en attendant la boussole qui apparaîtra à la fin du XVI^{ème} siècle.

Les voyages sont souvent longs, au minimum un an. Certains marchands partent avec leur famille, d'autres se marient en cours de route. Comme la vie est particulièrement éprouvante, certains se reposent un an entre chaque voyage.

Le quotidien est en effet souvent pénible, et menacé par différents éléments. Des vents mortels risquent de surgir et d'ensevelir les caravanes, des bédouins qui interceptent et détroussent les voyageurs...

Mais tous ces périls sont loin de dissuader les marchands itinérants. Les profits importants qu'ils réalisent les encouragent à repartir avec de nouvelles marchandises. *« Même s'ils avaient amassés d'immenses fortunes, ils ne cessaient de courir le monde (...). Plusieurs n'abandonnaient cette vie errante que minés par l'âge ou la maladie : ils se tenaient alors assis dans leur boutique. Mais renoncer aux voyages n'étaient pas toujours renoncer aux affaires, car ils poussaient des jeunes à partir, souvent des fils ou des proches. (...) des familles de négociants se constituaient de sédentaires âgés et d'itinérants plus jeunes qui restaient absents des mois, voire des années, à l'autre bout du monde ».* (Ragheb, 1996)

1.2. Les explorateurs au Moyen-Age

Cette époque est également celle des grands voyages exploratoires vers les terres inconnues. En 1243, avec le concile de Lyon, le pape Innocent IV réagit à l'invasion des Mongols, dirigée par le célèbre Genghis Khan, qui terrorisera l'Europe jusqu'à Vienne. Le pape veut préparer la chrétienté à faire front à ces hordes qui, par leur puissance d'anéantissement, leur sauvagerie sans limite et leur extrême cruauté sont assimilées à

l'Antéchrist démoniaque. Seulement, il ne connaît pas ses adversaires et a besoin d'informations concrètes sur ces mondes lointains.

Il crée donc des missions vers l'Orient pour tenter de pénétrer ces peuples et obtenir des renseignements sur leurs organisations, leurs moyens, leurs tactiques de guerre, et espère évangéliser ces terres du diable. Il est alors à l'origine d'un important mouvement religieux vers l'Asie, qui fait appel aux missionnaires des ordres des franciscains et dominicains.

La quête d'informations et de connaissances se fait désormais au nom de la culture et de la religion, ce qui change le statut du voyageur. Il quitte alors le monde de l'errance et de l'imprévu pour rentrer dans celui de la mission et de l'efficacité.

En 1245, la mission menée par le franciscain Jean du Plan Carpin, est la première à partir à la rencontre des peuples Mongols. Elle est composée de missionnaires, mais aussi de marchands qui partent à la découverte de l'Asie Centrale. Les déplacements sont périlleux, traversant l'immensité des steppes glacées, des montagnes enneigées ou de la chaleur des déserts. Après deux ans de voyage, en 1247, Jean du Plan Carpin reviendra avec de multiples informations sur les Mongols et sera couvert d'honneurs et de gloire.

Deux ans après Carpin, Saint Louis envoie Guillaume de Rubrouck pour une autre mission chez les Mongols en Russie méridionale. Il parcourt dans des conditions très difficiles, seize mille kilomètres à pied et à cheval dans des régions inhospitalières, où il se plaint d'en être réduit à se nourrir de loup, de renard, de rat et de lait de jument fermenté.

Il faudra en effet à ces pieux voyageurs, et à ceux qui suivent leurs traces, du courage et l'aide de la foi pour supporter les épreuves de la traversée des continents : démesure des distances, perte des repères habituels, dangers physiques pris lors de franchissements d'obstacles naturels (rivières, cols...), mauvaise protection contre le froid, attaques de brigands, la faim et la soif qui guettent le voyageur égaré ou imprévoyant, les maladies ... Beaucoup ne reviennent pas de ces expéditions et il est courant de rédiger son testament avant de partir.

L'exploration maritime du XV^{ème} siècle va apporter un nouvel élan au voyage. Le contournement de l'Empire Ottoman par l'Afrique pour maintenir le commerce de la soie, des

épices et de l'opium, va amener Christophe Colomb à découvrir par hasard l'Amérique en 1492. Vasco de Gama, lui, tracera en 1497 une nouvelle route pour les Indes, développant alors prodigieusement le commerce du Portugal et de l'Europe en général avec l'Orient.

Ces deux immenses découvertes vont révolutionner la carte du monde et permettre à des milliers de personnes de s'élancer sur les chemins de l'aventure. Les premiers voyageurs qui arrivent en Amérique sont donc des marins et des commerçants financés par de riches armateurs en quête de nouvelles matières premières. Ces voyageurs d'une nouvelle ère ont donc désormais dans les yeux un regard nouveau, celui de colonisateurs.

Mais le départ en mer reste aussi associé à la peur de ce milieu hostile. La mer est décrite comme le lieu du mal et du malheur, la route vers le royaume des morts. La fin physique de la terre, imaginée au bout de l'océan, est d'ailleurs représentée par l'eau qui tombe vers les enfers. De nombreux contes et légendes se construisent sur ces images et effrayent les marins. Parallèlement aux idées de créatures fantastiques comme les sirènes qui les charment, celles de monstres comme le serpent de mer les terrorisent. La mort en mer est d'ailleurs fréquente car les « *navires très fragiles, rustiques, sans fer, non calfatés, cousus comme des vêtements* » (Mollat, 1984 cité in Deluz, 1996) demeurent de frêles esquifs face aux tempêtes.

A cette époque, la mer fait donc l'objet de nombreuses croyances et d'histoires populaires qui entretiennent une image mystérieuse. Beaucoup la craignent, et les expéditions maritimes se composent alors souvent de bagnards, prisonniers ou personnes sans attache qui veulent changer de vie.

Les voyages vers l'Asie sont les plus dangereux. Vers l'Inde, la traversée de la mer Rouge avec ses nombreux récifs, ses tempêtes violentes, ses tourbillons et ses hauts fonds décime de nombreux convois. En mer de Chine, les ouragans tropicaux (cyclones et typhons), les caravanes de 20 ou 30 bateaux pirates qui pillent les expéditions et vendent les prisonniers au marché aux esclaves font également de nombreuses victimes.

Face à cela, le marin-voyageur devient superstitieux. Il fabrique des amulettes en papier, fait des offrandes, récite des litanies en mer, jette des formules magiques dans les flots pour calmer la tempête...

En 1611, une expédition est envoyée de France vers le nord-est brésilien. L'objectif est de créer un comptoir préparant une colonisation plus vaste et d'évangéliser les Tupinambas, c'est à dire de « planter la foi chez les sauvages ». Les témoignages des missionnaires de l'époque, sont ceux de voyageurs « émerveillés, sensibles à la nature exotique et aux mœurs nouvelles des sauvages ». (Duviols, 1978)

Mais il ne faut bien-sûr pas oublier qu'à cette époque, à coté de voyageurs humanistes et pacifistes, beaucoup de voyageurs pillent, violent et exploitent les nouvelles cultures rencontrées à la recherche de l'or et des richesses. Le voyageur devient alors mercenaire. Il profite de sa supériorité pour imposer ses désirs et ses volontés, n'écouter que ses intérêts et son plaisir personnel. Il jouit d'un sentiment de toute puissance qui le déborde et le rend tyrannique et despotique. L'étranger apparaît alors menaçant et dangereux pour les habitants locaux, qui vont le craindre et le combattre. Le voyage prend alors l'apparence d'un envahissement fait d'exploitation et d'affrontement.

Le protectionnisme présent dans les colonies portugaises et espagnoles est réglementé par *La Recopilacion de las leyes de Indias* publiée en 1681. Il ne permet qu'à quelques missionnaires jésuites de résider dans les régions du Rio de la Plata et au Paraguay et de partir à la découverte des territoires inexplorés. Parmi eux, sont représentées la plupart des nationalités européennes, « avec une majorité d'espagnols, mais aussi des Italiens (les Pères Cattaneo et Gervasoni), des Anglais (Thomas Falkner), des Allemands (Sepp, Dobrizhoffer, Paucke...) et des Français (les Pères Chomé, Labbé, Cat, Du Toict...) ». (Duviols, 1978)

Désormais, nul ne peut plus se rendre aux Indes sans autorisation. Tout commerce avec un pays autre que l'Espagne ou le Portugal est puni de mort. Mais malgré la dissuasion militaire, les lois sont transgressées, et on voit alors apparaître des contrebandiers-voyageurs, qui commercent la nuit, des espions-voyageurs qui se déplacent sous une fausse identité et informent les puissances ennemies, des corsaires et fibustiers-voyageurs qui détroussent les bateaux colons.

Au début du XVII^{ème} siècle, de nombreux voyageurs français partent à l'aventure à travers le monde en espérant trouver fortune.

« Il paraît que les extrémités de la terre possèdent ce que nous estimons, en général, de plus beau et de plus rare ». (Hérodote)

En 1609, arrive à Paris à la cour d'Henri IV, Pierre Malherbe, un Breton originaire de Vitré, le premier voyageur français ayant fait le tour du monde. Il rentre en France après avoir visité le Mexique, le Pérou, la Chine, la Cochinchine, le Cambodge, le Siam, le Pégou (ancien royaume incorporé à la Birmanie), l'Océanie, l'Inde orientale et après vingt-sept ans d'absence.

La même année, un joaillier originaire de Bordeaux, Augustin Hiriart, après avoir entendu parler des aventures de Malherbe de Vitré, et lu « L'histoire des choses les plus mémorables advenues en Indes » du Toulousain de Jarric, décide de partir pour les Indes. Il se joint à une petite caravane et, après avoir traversé l'Égypte, l'Arabie, la Mésopotamie et la Perse, arrive enfin à la cour du grand Mogol où il se fera accepter et mettra en avant ses talents de joaillier, guerrier, inventeur et artiste pendant de nombreuses années.

En 1646, François Gouz, sieur de la Boullaye décide d'aller visiter l'Orient et part pour les Indes. Fils d'un gentilhomme campagnard, il aimait mieux « *voir les hommes les plus habiles et les plus adroits* » (La Boullaye Le Gouz, 1653 cité in Bamboat, 1933) que de mener une vie oisive. Il se mariera quelques temps après son retour, mais s'ennuiera rapidement dans la vie conjugale et regrettera la vie errante qu'il a menée pendant toutes ces années. Aussi, il saisira la première occasion de quitter son pays pour aller courir d'autres aventures à travers les routes d'Orient. Castonnet des Fosses écrivit de lui que « *son originalité, sa curiosité, sa facilité à se plier aux mœurs des pays qu'il a parcourus le font le premier touriste des temps modernes* ».

Tavernier, fils d'un cartographe d'Anvers, passe sa vie entière à faire des voyages. Il prendra goût à cet univers très jeune. Il dira que « *les entretiens, que plusieurs sçavants avoient tous les jours avec mon père sur les matières de géographie qu'il avoit la réputation de bien entendre et que tout jeune que j'étois, j'escoutais avec plaisir, m'inspirerent de bonne heure le dessin d'aller voir une partie des pais qui m'estois representez dans les cartes où je ne pouvois alors me lasser de jeter les yeux* ». (Tavernier, 1679 cité in Bamboat, 1933) Dès l'âge de quinze ans, il commence à voyager dans toutes les régions d'Europe, puis devient un grand commerçant en pierres précieuses qu'il rapportera d'Inde. En 1687, âgé de

plus de quatre-vingts ans, il part encore pour un dernier voyage. Il va à Copenhague puis de là en Russie, où il meurt à Moscou.

Sous Louis XIV, Bernier, un médecin qui ne se plait pas dans sa carrière sédentaire, se voit attirer par l'Orient et part pour les Indes, dont il se dit curieux. Il passe en Syrie en 1654 puis en Egypte et arrive aux Indes où il devient le médecin d'Agah Daneckmend Khan, vizir d'Aureng-Zeb, le souverain de l'empire Mogol. « *Mais Bernier ne peut rester très longtemps au même endroit. Son but est de parcourir la péninsule et de visiter des régions où nul Européen n'a jamais pénétré* ». (Bamboot, 1933) Il prolongera donc son périple et, à son retour en France, il divertira les salons de la cour par les récits de ses voyages. Il est surnommé le « joli philosophe » et devient l'une des personnes les plus appréciées de son temps.

Abraham-Hyacinthe Anquetil-Duperron, est le premier voyageur qui défendra les Indiens contre la cupidité européenne. Comme le dit Zénobia Bamboat, il est certainement « *le voyageur le plus sympathique, ami le plus sincère et savant le plus impartial* ». (Bamboot, 1933) que l'Inde ait reçu et consacrera « *toute sa vie à étudier et à faire mieux connaître à l'Europe, l'histoire, la géographie de l'Inde, le gouvernement, les religions, les mœurs et les superstitions de ses habitants* ». (Bamboot, 1933)

Beaucoup d'autres explorateurs comme Pierre Sonerat, un naturaliste qui rapporte d'Inde une très belle collection d'animaux et de végétaux encore inconnus, Le Gentil, un astronome qui étudie la physique et la navigation, Jean Chardin qui est surtout intéressé par la Perse, Jean Thévenot, de l'Estrai, Bellanger de Lespinay, François Martin, Dellon, l'Abbé Carré, Luillier qui s'intéresse au commerce et aux mœurs des Bengalis partent eux-aussi à la rencontre du sous-continent indien à cette époque.

Ces grands voyageurs, ont toujours été en relation dans les pays lointains avec les gouvernants et les souverains, et à leur retour avec les rois français, Henri IV ou Louis XIV. Ils ont pu côtoyer dans les palais, les gens de la cour, les érudits, les artistes... Ils ont assisté à de somptueux banquets, et ont apprécié les arts, les cuisines raffinées et les vêtements élégants... En parallèle, ils ont également, comme nous l'avons vu, été plongés dans la souffrance, la fatigue et la difficulté. Ces deux pôles sont omniprésents chez les voyageurs de cette époque, et subsistent encore aujourd'hui. Ils sont capables de connaître à la fois le

meilleur comme le pire car ils explorent les limites, les deux bornes les plus extrêmes de l'humanité.

A leur retour, ils ont très souvent publié les notes de leur périple, ou ont rédigé un compte rendu de l'expédition. Partis les mains nues à la recherche d'un au-delà et d'un monde imaginaire, prêts à l'étonnement et à l'admiration, ils se sont bien souvent rencontrés eux-mêmes, et livrent alors leur histoire et leur ressenti. Les éléments que les voyageurs donnent à leurs compatriotes en Europe sont fréquemment un mélange d'observations justes mais aussi d'exagérations. N'oublions pas que l'ouverture aux influences étrangères et le goût du dépaysement sont typiques du mouvement romantique, et donc très cher aux écrivains-voyageurs. Les récits sont alors souvent l'occasion de révéler l'inspiration et l'imagination de leurs auteurs. Quoiqu'il en soit, la narration de l'imprévu et de la nouveauté de la civilisation qu'ils découvrent, la description des spectacles et des cérémonies qu'ils voient, la présentation des religions ou des systèmes politiques rencontrés, encouragent les lecteurs ou les auditeurs à devenir eux-aussi voyageurs et à affronter tous les dangers pour devenir les témoins de scènes magiques que les derniers décrivent si bien.

1.3. Les voyages scientifiques du XVII^{ème} au XIX^{ème} siècle

Durant tout le XVIII^{ème} et au XIX^{ème} siècle, la connaissance de la nature apparaît comme un moyen pour l'humanité de progresser. La compréhension des lois de la nature permet de favoriser la vie des hommes sur la planète. L'humanité cherche à apprendre des vérités sur sa condition à travers le monde matériel et ses lois : l'homme est à la recherche de vertus sociales dans les lois naturelles.

Il y a alors un fort intérêt pour les sciences naturelles : la zoologie, la physique, la biologie, l'astronomie, la botanique, la météorologie... La société a soif de connaissances, elle veut comprendre, expliquer, justifier, prévoir... De plus, à cette époque, les voyageurs à leur retour encensent la nature. Avec un ton utopique de facilité, d'abondance et de fertilité, ils la décrivent comme riche et généreuse. Il semble que la nature fournit à l'homme tout ce dont il a besoin, sans l'obliger à travailler dur. La pêche, la chasse, l'élevage, l'agriculture sont présentés comme des activités d'une facilité et d'une productivité extrême.

Ils ramènent également une multitude de découvertes et de nouveautés : des paradis floraux, de nouvelles espèces animales, de nouveaux aliments... Ils décrivent de nouveaux climats, des paysages extraordinaires, des peuples humains aux traits physiques différents et aux mœurs plus libres ... La société se passionne pour l'étude du « sauvage ». Elle est fascinée par sa nudité, sa libéralité sexuelle et ses mœurs anthropophages.

Les voyageurs des Lumières vont donc désormais être chargés de trouver des nouvelles terres et d'en rapporter des richesses bénéfiques pour la France. Il deviennent alors des voyageurs-naturalistes, des délégués scientifiques au service de leur patrie et de l'humanité. A la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle, le Muséum d'Histoire Naturelle de Paris fait paraître « des instructions de voyages » qui donnent aux gentilshommes voyageurs des méthodes rigoureuses et précises pour prélever, manipuler, emballer et envoyer des fossiles, des échantillons ou des espèces vivantes... Des listes de questions à se poser face à une nouveauté scientifique sont également proposées, qu'elles soient d'ordre agricole, ethnologique, alimentaire, médicale... Le Muséum publie aussi, et réactualise à chaque édition, la liste des pièces qu'il recherche, qu'elles soient animales, végétales ou minérales.

Le voyage prend alors un intérêt directement profitable pour la population. Les habitudes vont changer à l'arrivée de nouveaux légumes, de fruits hors du commun, de céréales inconnues. De nouvelles drogues apparaissent faisant progresser la médecine et la pharmacologie, ainsi que de nouveaux traitements et soins issus de pratiques traditionnelles locales.

Ces voyages vont être un moyen d'échange des connaissances entre les cultures, car comme le dit Michel Balard, « *le voyage permet de porter un regard neuf sur le monde, mais un regard chargé de tout ce que l'on est soi-même, de sorte qu'il est révélateur non seulement de l'autre, mais des identités individuelles et collectives de leurs auteurs* ». (Balard, 1996) Les voyageurs apportent les connaissances scientifiques occidentales, ils répandent leur savoir-faire, apportent des produits nouveaux, développent les infra-structures. En contre partie, ils s'approprient des biens naturels, rapportent des renseignements et des descriptions de mondes éloignés. Les voyageurs vont également découvrir des techniques de transformation de la nature qui auront une utilité directe sur les différentes industries. De nouvelles méthodes d'agriculture, de nouveaux outils, de nouveaux semis qui seront à l'origine de l'essor de l'agronomie.

On distingue trois types de voyageurs-naturalistes : les entrepreneurs indépendants qui financent eux-même l'expédition en vendant parfois ensuite les produits qu'ils ont rapportés, les militaires ou les employés d'administration qui voyagent en suivant une mission royale ou d'état, et enfin des personnes engagées par diverses organisations scientifiques (collecteurs, jardiniers, taxidermistes, pépiniéristes...). Le Muséum d'Histoire Naturelle se charge même de former pour son compte quelques futurs voyageurs-naturalistes, qui reçoivent un enseignement scientifique général (zoologie, botanique, géologie) et artistique (dessin, langues).

Le voyage bien que scientifique se veut aussi diplomatique. Le voyageur est avant tout un représentant de son pays et de sa culture. Il est souvent porteur de messages royaux, d'ordres ou de missions. A cette époque encore, beaucoup de voyageurs ne reviennent pas vivants dans leur pays, et sont victimes de maladies ou de fatigues mortelles mais aussi de rebellions ou de voleurs... On parle encore de martyrs-voyageurs.

Mais quand il revient, le voyageur-naturaliste se distingue du simple naturaliste par son expérience extraordinaire et acquiert « *une espèce d'aura d'aventurier et réveille les rêves d'exotisme présents dans les milieux savants et cultivés* ». (Kury, 2001)

Le premier voyageur scientifique français en Amérique fut le Minime Charles Plumier qui dressa un inventaire détaillé des plantes des Antilles et du Mexique en 1704. Amédée Frézier et le Père Louis Feuillée ont suivi sa trace et sont allés observer à la loupe la nature dans les ports de la mer du Sud, c'est à dire les côtes du Brésil, le Rio de Plata, le détroit de Magellan et les ports du Chili et du Pérou.

De 1735 à 1745, une expédition scientifique de coopération franco-espagnole part dans la région andine pour étudier les théories antagonistes de Newton et Casini sur la forme plus ou moins arrondie ou aplatie de la Terre, qui était l'une des grosses polémiques scientifiques du début du XVIII^{ème} siècle. Le grand nombre et la haute qualité des observations recueillies permis de prouver que la terre était ronde.

Un grand pas dans l'évolution du voyage, qui préfigure le tourisme moderne, plus centré sur le loisir, sera le tour du monde effectué par Bougainville en 1767, sur deux navires, La

Boudeuse et L'Etoile, « *qui transportaient des observateurs, plus philosophes que marins, voyageant plus par curiosité et goût de l'aventure que par nécessité. (le Prince de Nassau-Siegen, engagé pour acquérir de l'expérience et pour enrichir sa mémoire ; Fesche, lecteur enthousiaste de Jean-Jacques Rousseau, Philibert de Commerson, passionné de botanique...)* ». (Duviols, 1978)

Diderot dira de Bougainville : « *Bougainville est parti avec les lumières nécessaires et les qualités propres à ses vues : de la philosophie, du courage, de la vivacité ; un coup d'œil prompt qui saisit les choses et abrège le temps des observations : de la circonspection, de la patience, le désir de voir, de s'éclairer et d'instruire* ». (Diderot, 1771 cité in Duviols, 1978)

Enfin, le XIX^{ème} siècle, et la période de la révolution industrielle, se caractérise principalement par des expéditions composées de savants, chacun très spécialisés dans son domaine : chirurgiens, pharmaciens, géologues, astronomes... C'est le siècle des savants-voyageurs et de l'orientalisme.

1.4. Le développement de voyages au cours du XX^{ème} siècle

Jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle, le voyage de loisir reste très peu accessible. Il est réservé à une élite jouissant d'une disponibilité de temps et de moyens financiers. Il est notamment symbolisé par les luxueux paquebots transatlantiques reliant l'Europe aux Etats-Unis. 1936 et les congés payés vont ouvrir l'ère du tourisme moderne, tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Mai 68, l'« *ivresse des possibles, le vertige de toutes les jouissances mises à la portée de tous* ». (Bruckner, 2000)

Le mouvement de contre-culture américaine amène un nouveau type de voyage. Il naît aux États-Unis dans les années 1967-1968, lors des manifestations pour les droits des minorités. A cette époque, les étudiants et les minorités raciales des ghettos et des réserves indiennes remettent radicalement en question les valeurs de la société américaine et de la culture occidentale contemporaine. Les blancs des classes moyennes et les américains moins favorisés d'origine étrangère refusent alors totalement l'identité sociale qui leur est proposée.

Lors de l'intervention de l'armée américaine au Vietnam en 1965, cette crise d'identité et de valeurs se transforme en crise politique, mobilisant une grande partie de l'opinion publique où beaucoup crie alors ouvertement leur désapprobation du choix américain. Ce courant de révolte se définit alors comme le "mouvement du NON. "

Ce NON vise la politique américaine mais dénonce aussi l'American Way of Life en général et toutes les valeurs matérialistes de consommation qu'il représente. Il s'érige aussi contre le « *poids écrasant des organisations modernes et du contrôle social* » (Lacroix, 1995) et prône les valeurs de l'être, la liberté et l'autonomie des individus.

Le mouvement du NON s'impose autour de deux courants principaux : l'activisme politique et la quête individuelle.

Au niveau collectif et politique, le mouvement du NON permet aux minorités de faire entendre leurs voix qui dénoncent les inégalités, le racisme et la différence. Ainsi, peuvent s'exprimer entre autres les mouvements pacifistes, féministes, étudiants et ceux des ghettos et des minorités raciales comme les Blacks Panthers ou le syndicat chicano de la Raza.

Dans une approche plus personnelle, le mouvement du NON s'intéresse aussi à l'individu, dans sa dimension physique, psychique et mystique. L'homme revient au centre des préoccupations et des intérêts. Le temps n'est plus au pays mais aux habitants de la Terre toute entière. L'Amérique connaît en son sein une mutinerie, où il n'est plus question de nation ou de patriotisme mais d'épanouissement personnel.

Se développent alors de nouvelles psychothérapies aux influences humanistes. Les drogues se multiplient avec l'utilisation du LSD en vue de vivre des expériences hallucinatoires, des voyages dans des contrées lointaines, comme l'Inde, la Thaïlande ou le Népal, deviennent de véritables voyages initiatiques. Les hippies, poussés par le désir de fuir et de s'isoler, et mus par une vocation d'errance ou de contemplation, découvrent alors, trente ans avant tout le monde, les hauts lieux actuels du tourisme en Asie, en Afrique ou dans le Pacifique.

Suite à ces explosions d'opinions, d'engagements et de choix, le mouvement du NON va devenir après maturité le mouvement du OUI, où la nouvelle manière de voir les choses, de voir le monde va devenir plus structurée et plus organisée. Ce n'est pas une mode ou un

mouvement contestataire éphémère. Une véritable culture est née, celle du New Age, qui drainera avec elle des milliers de nouveaux voyageurs, amoureux de la Terre, d'écologie et de rythmes naturels, chacun partant dans une direction à la découverte de Gaïa.

Lisons alors Kerouac, l'un des principaux acteurs de cette contre-culture et de la beat génération :

« Il faut imaginer le monde comme le rendez-vous des errants qui s'avancent sac au dos, des clochards célestes qui refusent d'admettre qu'il faut consommer toute la production et par conséquent travailler pour avoir le privilège de consommer, et d'acheter toute cette ferraille dont ils n'ont que faire. (...) J'entrevois la grande révolution des sacs à dos. Des milliers, des millions de jeunes Américains, bouclant leur sac et prenant la route, escaladant les montagnes pour prier, faisant rire les enfants, réjouissant les vieux, rendant heureuses les jeunes filles et plus encore les vieilles, tous transformés en Fous du Zen, lancés de par le monde pour écrire des poèmes inspirés, sans rime ni raison, pratiquant la bonté, donnant l'image de la liberté par leurs actes imprévus, à tous les hommes et même à tous les êtres vivants... ». (Kerouac, 1963)

1.5. Les voyages aujourd'hui

Aujourd'hui, le voyage se conçoit différemment car le développement du tourisme a modifié le comportement du voyageur. Le voyage est désormais plus accessible, plus démocratisé, et pour certains puristes, malheureusement vulgarisé.

Le voyage est alors synonyme de vacances, et devient donc pour tous, d'après Arthur Haulot, l'un des fondateurs de l'Organisation Mondiale du Tourisme, « *une des formes de la vie sociale de notre temps* ». (Lanquar, 1990). Ainsi, le voyage peut s'organiser, s'arranger, pour que le voyageur puisse profiter de multiples enrichissements : de l'éducation, du repos, des rencontres, des loisirs... Il est porteur d'émotions et stimule la création intellectuelle, artistique ou littéraire. Tous les voyages paraissent alors possibles, du plus rare au plus classique, pour tous les budgets et selon tous les goûts. Le voyageur est alors un client, inscrit dans une industrie et une économie qui utilise le marketing et la publicité pour rendre le voyage toujours plus attractif et accessible.

Le voyageur d'aujourd'hui est encore éclairé par l'incroyable aura qui illuminait le voyageur du passé. Dans la représentation commune, beaucoup de caractéristiques élogieuses sont inconsciemment attribuées à celui qui part loin. Il évoque l'aventurier, l'érudit, le spirituel, l'utopiste, le révolté... toutes les activités qui, comme nous l'avons vu, ont accompagné le voyage sur plus de huit siècles.

Mais, face à l'explosion du tourisme et à l'heure où le voyage touristique dans l'espace est à l'étude, on peut se demander si le voyageur tel que nous l'avons vu est encore envisageable, et si il n'a pas été remplacé par un aventurier intermittent, jouant l'explorateur à crédit.

On voit donc que le destin du voyageur suit de très près celui de l'humanité toute entière. Il est intimement lié à l'Histoire. L'accompagne et lui a même parfois permis d'évoluer avec lui, comme une réponse des hommes aux événements.

Peut-être plus que personne, le voyageur a été témoin de son temps, et catalyseur d'échanges. Il a facilité le métissage des cultures entre elles et a participé au développement des connaissances scientifiques, des techniques et des arts... Il a sans cesse permis à la civilisation de repousser ses limites, de changer ses références et d'évoluer vers de nouvelles approches. Comme on le sait, partir, c'est mourir un peu... cela « *dépouille, désoriente, [entraîne la] perte de l'image rassurante que l'on s'était faite du monde, [réduit] les certitudes* ». (Deluz, 1996) On ne peut être qu'admiratif pour ces voyageurs du passé, qui apparaissent comme des bienfaiteurs de l'humanité. Leur courage, leur détermination et leur audace leur ont permis de se lancer corps et âmes dans l'aventure, d'affronter les routes parsemée d'épreuves et de rechercher des nouveaux passages...

2. Le voyageur au long cours

Qu'est ce qui différencie le touriste du voyageur ? Quand l'un a une image péjorative alors que l'autre a une image magnifiée et idéalisée, quels sont les critères qui peuvent placer une personne loin de chez elle, dans l'une ou dans l'autre catégorie ?

2.1. Présentation

Le statut de voyageur n'est bien sûr pas protégé : il n'y a pas de formation, de diplôme ou de loi qui délivre ce titre presque honorifique. L'appellation « voyageur » est donc, comme nous l'avons dit dans la partie précédente, arbitraire et totalement subjective. La précision « au long cours » est elle aussi sans fondement précis, et ajoute encore une approximation supplémentaire. Comment donc définir et présenter le « voyageur au long cours » ?

Tout d'abord, le voyage au long cours met en jeu deux dimensions essentielles, celle de l'espace et celle du temps. Il est en effet impensable qu'un voyageur au long cours ne se déplace pas, ou que si il se déplace, ce soit pour une durée très brève, encore que...

On peut concevoir qu'une personne voyage quand, dans sa ville, dans son quartier, elle est en contact avec d'autres coutumes que les siennes qui la dépaysent un instant. Il est par extension devenu courant d'associer au voyage certaines expériences inhabituelles comme la prise de drogues, la méditation et même l'art. On peut donc penser que le voyage commence quand notre attention est centrée sur un objet hors du commun, étrange ou inconnu, et quand on perd ses repères habituels. La question de déplacement dans l'espace n'est donc plus indispensable.

Et quelle limite de temps donner pour l'appellation au long cours ? Est-ce une question de jours, de semaines, d'années... Et si nous fixions arbitrairement une durée de six mois par exemple : certaines personnes auront l'impression, au bout de ces six mois, d'à peine commencer à se sentir ailleurs alors que d'autres rêveront déjà de rentrer chez elles.

Le voyageur au long cours ne peut donc pas se définir précisément, mais on considère habituellement qu'il s'agit d'une personne qui se déplace hors de son habitation principale, d'une manière itinérante, pour un temps relativement long, c'est à dire plusieurs mois, et pour des raisons qui peuvent être professionnelles, touristiques, initiatiques...

Il faut savoir que c'est très souvent le voyageur lui-même qui se qualifie ainsi, et donc qui estime si il est ou n'est pas un « voyageur au long cours », comme si il s'agissait d'un ressenti ou d'une étape atteinte.

Cette impression peut nous aider à mieux définir le voyageur, et l'aborder comme une personne qui a besoin de partir. Partir à différents endroits, pour différentes raisons et pour des durées différentes, mais qui a besoin de partir. Le voyage n'est pas désintéressé, il apparaît alors comme une solution permettant de résoudre une difficulté passagère ou de rétablir un équilibre.

Ainsi, Nicolas Bouvier qui à son retour rencontra beaucoup de gens qui lui dirent qu'eux aussi, « *avec un peu de fantaisie et de concentration, (...) voyageaient tout aussi bien sans lever le cul de leur chaise* ». Lui avoue être un faible, et avoir « *trop besoin de cet appoint concret qu'est le déplacement dans l'espace* ». Il rajoute qu'« *heureusement d'ailleurs que le monde s'étend pour les faibles et les supporte, et quand le monde, comme certains soirs sur la route de Macédoine, c'est la lune à la main gauche, les flots argentés de la Morava à main droite, et la perspective d'aller chercher derrière l'horizon un village où vivre les trois prochaines semaines, je suis à l'aise de ne pouvoir m'en passer* ». (Bouvier, 1963)

Partir ne dépend pas alors de notions de temps et d'espace, comme le dit Jacques Lanzmann, « *Partir loin, partir ailleurs, partir derrière l'Himalaya ou derrière les cordillères. Partir au bout du monde. Mais aussi partir moins loin, moins ambitieux* ». Le but est alors de « *partir pour partir. N'importe où, à l'endroit de rupture, de légende, d'aventure. Partir ne serait-ce qu'un seul jour. Partir une semaine ou un mois. Partir sans prévoir de date de retour. Partir sans rien prévoir* ». (Lanzmann, 1988)

2.2. Le statut du voyageur

Si le voyageur traverse aujourd'hui une crise identitaire sans précédent, il reste en revanche, plus que jamais un mythe inébranlable. En effet, il ressort de toutes les mémoires comme un héros de roman ou de cinéma qui fascine depuis l'enfance. Il inspire à la fois le Capitaine Némó, Phileas Fogg, Indiana Jones ou Robin des Bois, Arsène Lupin. On le devine derrière l'explorateur, le grand reporter, l'aventurier ou le bienfaiteur humanitaire.

Le voyageur prend donc une place de choix dans les idéaux sociaux. Il est l'image d'un tempérament, d'un caractère, d'un style de vie. Plus que jamais il s'impose comme une figure

qui symbolise la solidité, la liberté, l'authenticité, le dépassement de soi... Mais le voyageur réel, celui qui ne s'arrête pas au papier glacé, est menacé.

2.2.1. La différence avec le touriste¹

Avec la démocratisation du voyage, le voyageur doit de plus en plus partager l'espace qu'il traverse. Le monde qui ne s'ouvrait hier qu'aux plus aventureux, est accessible aujourd'hui au plus grand nombre, et apparaît avec regret selon certains puristes, en une « véritable braderie profane », (Urbain, 1993) où tout devient connaissable, connu et vulgarisé.

D'une façon générale, le voyageur cherche à se différencier du touriste, car selon lui le touriste s'impose ses désirs et ses découvertes à lui-même. En effet, il veut choisir ce qu'il voit, vérifier où il va, contrôler ce qu'il ressent. Le touriste veut rester un étranger, et voyage uniquement pour se divertir. Il est amateur d'excursion, de soirées folkloriques, d'habillement traditionnel, de « troc-plaisir » où il peut approcher l'autre, le tutoyer, négocier, jouer l'« amicalité » sans trop s'investir personnellement. Le touriste reste avant tout le même que celui qu'il est chez lui car il tient à ses habitudes et à son confort.

L'image du touriste est à l'opposé de ce que le voyageur veut être. « *Ils voient tous avec l'œil de leur amour-propre. Ils ne savent pas se laisser prendre par les choses. Ils les regardent vite et mal* ». (Urbain, 1993) La vie intime, les beautés pittoresques et naturelles n'intéressent pas le touriste. Comme un marathonnier, il cherche à visiter un maximum de monuments, qu'il capture rapidement avec son arme préférée, l'appareil photo. Il ne s'attache ni au sens ni aux détails, mais veut du global, du synthétique et du résumé.

L'authentique n'est plus primordial. Ce qui est artifice et factice convient tout autant car l'important est de retrouver l'image attendue, celle qu'on est parti trouver. Le touriste ne s'offusque pas du « *pittoresque trafiqué* » et du folklorique trompeur. Donc pour le voyageur, le touriste apparaît comme un crédule naïf, ne sachant reconnaître la parodie, « *toujours trompé, toujours trahi* », sans honneur, ayant peu d'estime et ne méritant que peu de considération.

¹ Ici, notre compagnon de route a été l'ouvrage de Jean-Didier Urbain, L'Idiot du Voyage.

Il y a d'après Jean-Didier Urbain, une « polémique sur le « bon » et le « mauvais » touriste » qui devient un affrontement entre le « vrai » et le « faux » voyageur. « *L'un voyage en explorateur dans un monde authentique qu'il découvre de l'intérieur (...) l'autre n'est qu'un observateur superficiel qui se déplace trop vite* ». (Urbain, 1993)

En plus de voyager différemment et de ne pas avoir les mêmes attentes que lui, le touriste est perçu par le voyageur comme une menace directe pour l'équilibre de son environnement. En effet, aux yeux du voyageur, l'activité touristique conduit inévitablement à l'envahissement massif de sites, à la destruction de l'environnement et à la déstructuration des cultures et des traditions. Elle favorise également la pollution, la corruption, la prostitution, l'alcoolisme... « *Lui, au contraire, ne corrompt pas* ». Bien sûr, le voyageur a une haute estime de lui-même, qu'il conçoit diamétralement opposée à celle du touriste. « *Le voyageur observe, découvre, respecte, préserve, améliore, sauve ou espère sauver le monde* ». (Urbain, 1993)

Le voyageur cherche donc à s'opposer le plus possible au touriste classique qui devient un « *double négatif* » qui le hante, et vient troubler son périple. Le touriste est diabolisé, pris comme repère et devient le symbole pour le voyageur d'indignation voire de révolte.

Le touriste apparaît donc au voyageur comme gênant, odieux, voir méprisable. Le voyageur hurle son refus, sa répulsion face à « *ses doubles toujours trop nombreux, son rejet de lui-même (...) Plus qu'un snobisme, ou qu'une rivalité fratricide, cette contradiction est une forme de schizophrénie sociale...* ». (Urbain, 1993)

Face à quelqu'un qui lui ressemble, le voyageur se trouve en effet confronté à ce qu'il déteste. Plus il se voit en miroir, plus il est incommodé et cherche à adopter une nouvelle attitude, et à s'écarter de ce qu'il est véritablement. Il va contester, mépriser et cherchera absolument à ne pas faire comme tout le monde : « *refus du guide, refus d'envoyer des cartes postales, refus d'aller où tout le monde va, désir systématique de dérouter l'itinéraire prévu, adoption d'une attitude blasphématoire vis-à-vis d'un lieu ou d'un objet admiré par tous..., refus du voyage en groupe...* ». (Urbain, 1993)

L'une des principales particularités du voyageur se retrouve ici, il veut se situer, trouver un équilibre entre ses deux extrémités, entre son pôle humaniste et son penchant égoïste.

2.2.2. Ses difficultés sociales

L'image qui le représente dans la vie quotidienne, est faite de multiples mythes, légendes et autres représentations qui l'idéalisent comme une personnalité attirante, énigmatique, charmeuse... Il est alors entouré d'un mystère, presque d'une aura tellement sa vie peut paraître merveilleuse et inaccessible. Cette image plutôt flatteuse, suit le voyageur, qui la porte en lui, et qu'il va le plus souvent entretenir. Bien que voulant être seul, loin de sa culture et de ses semblables et plongé dans une civilisation étrangère, il aimera en même temps pouvoir être en contact avec quelqu'un lui ressemblant pour se mesurer à lui, et marquer sa différence. Car la question du statut du voyageur ne se pose que lorsque deux personnes se rencontrent. Comme un duel, chacun est prêt à sauver son honneur.

Car le voyageur se considère comme unique, comme « *un observateur supérieur, un découvreur, un révélateur du réel* ». (Urbain, 1993) Il érige sa liberté et son indépendance comme des véritables trophées. Contrairement au touriste qui voyage en cercle, dans un circuit bouclé où le départ et la fin sont prévues, le voyageur est fier d'annoncer qu'il navigue vers l'horizon, sans cap défini. Il aime passer pour un échappé du réseau, un évadé des habitudes et des conventions, indomptable, sauvage, et libre par dessus tout.

Classiquement, le voyageur cherche à s'immerger dans la nouveauté et à se fondre avec ce qui l'entoure. Il est discret et espère passer inaperçu. D'ailleurs, le voyageur, contrairement au touriste, peut espérer inconsciemment ne jamais revenir, se perdre dans ses aventures, s'installer à l'improviste dans quelques coins trouvés au hasard. Cette possibilité flatte le voyageur et le rassure sur le fait que son voyage est pleinement abouti, et qu'il n'est pas comme certain, un explorateur à mi-temps. D'ailleurs, le voyageur ne poursuit-il pas en secret le mythe du prince voyageur ? « *Etranger partout, indigène nulle part ?* ». (Urbain, 1993) Ne court-il pas après ce rêve ambivalent d'inversion des rôles : être touriste chez soi, autochtone chez l'Autre ? Nous verrons en effet dans ses motivations, qu'il est souvent mû à la fois par un désir de quête et par un désir de fuite.

D'autres caractéristiques sont propres au voyageur comme la prise de risque et la tolérance à la difficulté et à la souffrance en voyage. On peut y voir une stratégie contestataire, une forme de rébellion contre l'ordre établi, ou une volonté de dépassement de soi. Nous reverrons ces points plus en détail dans une prochaine partie.

La liberté est essentielle pour le voyageur et c'est principalement elle qui le différencie de la masse touristique. Il se dit en effet prêt à tout, capable de tout et à n'importe quel moment. Mais cette liberté implique des sacrifices et des choix de vie. Jocelyne Ollivier-Henry dit ainsi à Catherine Reverzy : « *Certains aspirent à posséder une maison, une voiture, du confort, quelqu'un... Pour moi, la richesse est ailleurs, je la ressens jusque dans la rudesse des conditions matérielles. Et puis, je donne une priorité absolue à mon désir d'apprendre, à mon besoin permanent de découvrir le monde, et aussi aux rencontres. Je suis dans une perpétuelle incertitude, même si jusqu'ici j'ai toujours réussi à être indépendante financièrement, mais je suis libre* ». (Reverzy, 2001)

Voici donc le point capital : être hors portée... Mais cette distinction entre touriste et voyageur est de plus en plus fragile. Bientôt, il ne suffira plus de dire : « *Je vais où vous n'allez pas pour voir des choses que vous n'avez jamais vues et que vous ne verrez jamais* » mais « *même si maintenant vous allez où je vais, vous ne voyez pas tout ce que je sais voir* ». (Urbain, 1993) Mais de toute façon, ce qui menace le voyageur et qui lui fait peur, c'est que « *ce vide essentiel à son existence* » meurt. Que son espace de voyage se trouve profané à l'extrême, que les paysages vierges disparaissent, que l'inconnu se fasse rare, que les terres lointaines deviennent prévisibles. Il a peur de devenir petit à petit « *claustrophobe dehors* ». (Urbain, 1993)

Avec la banalisation des voyages, le critère de distinction préféré n'est donc plus la destination choisie, mais la façon de voyager, la façon d'aborder le pays et la différence. Pour le voyageur, c'est cette approche qui lui permet de se considérer comme l'élite et d'accéder à la caste la plus élevée du voyage. On adhère donc à cette forme de tourisme comme on entre en religion, en décidant de porter l'habit. Elle représente un statut, et presque une catégorie socioprofessionnelle à part entière. Ainsi, le voyageur a une activité « *qui n'est ni loisir, ni vraiment professionnelle, située entre les deux, « hors des rails » et qui consiste d'abord à se mettre en mouvement, (...) à faire « usage du monde » à sa manière, à se frotter aux peuples de la planète, à « se laisser faire par le voyage* ». (Reverzy, 2001)

A travers Urbain et Lanzmann, nous avons pu dégager les préoccupations principales du voyageur qui résumant sa condition sociale :

Tout d'abord, « *il supporte mal le reflet de cet antihéros dans le miroir de son rêve. Le voyageur se prend le plus souvent très au sérieux : « je ne suis pas un touriste ! (...) et faire de l'autre son antithèse c'est démontrer a contrario la panoplie de ses incontestables qualités* ». (Urbain, 1993) Le voyageur, même si il critique l'autre, le touriste, le bourgeois, les sous-estime et les méprise, a paradoxalement besoin de lui pour se sentir exister. Sans cette différence, il n'est plus rien. Il ne peut se voir voyageur qu'à travers ses yeux, en se mesurant à lui. Il vit donc un double cauchemar, « *d'un côté, il redoute l'invasion touristique de son univers ; et, de l'autre, la perte de son statut héroïque* ». Il y a ainsi une ambivalence haine/amour très forte chez les voyageurs.

On peut également se demander si le voyageur ne dénierait pas la réalité de son état, ou du moins, ne la dissimulerait pas le plus possible. En effet, bien qu'il cherche le contact le plus authentique avec la population, le voyageur, ne se montre pas tel qu'il est vraiment, et donc biaise la relation. Jacques Lanzmann illustre cette idée en se demandant « *comment pourraient-ils imaginer qu'un routard en haillons et en sac à dos, peut avoir quelque part une autre vie et donner de lui une autre image ? Je ne les crois pas indifférents à mon mystère. Et c'est là où il y a triche : ils montrent tout, je ne révèle rien. Encore faut-il concevoir l'inconcevable ?* ». (Lanzmann, 1985)

Et enfin, pour prolonger cette idée, la question de la séparation est centrale chez le voyageur, nous y reviendrons régulièrement. Le fait de quitter sa famille et ses proches, de faire ensuite des rencontres, qui mènent le plus souvent à des ruptures inévitables, place finalement le voyageur dans un rapport à l'autre assez changeant, ce qui peut lui poser des difficultés. « *J'ai honte de quitter mes compagnons pour une vie meilleure. Que vont-ils penser de moi, mes compagnons ? Que vont-ils croire quand ils ne me verront plus parmi eux ? Ils croiront ce qu'ils ont toujours su, que j'étais pas de leur milieu, que j'avais pas leur physique, ni leurs habitudes, que j'étais de passage dans l'accident de leur condition, que je venais de trop loin pour ne pas repartir loin* ». (Lanzmann, 1985)

2.2.3. L'individuation

En ce qui concerne l'individuation, Françoise Dolto nous rappelle, dans La cause des adolescents, l'utilité et le rôle social des épreuves de rites d'initiation dans les sociétés anciennes. Comme le voyage, les rites initiatiques étaient faits de déracinements et de déplacements dans l'espace, où le jeune devait affronter seul un danger réel. Ils avaient pour but de libérer les jeunes de leur culpabilité et de leur apporter la virilité.

Dans ces sociétés tribales, ces rites de passage cherchaient à intégrer fortement ses membres à la communauté, en sous-entendant que si la personne s'en sortait et bravait les terribles épreuves, elle devenait un modèle et pouvait ainsi être respectée par les autres.

Aujourd'hui, dans nos sociétés où les modèles traditionnels sont de moins en moins présents, les rites de passage n'ont plus la même fonction mais gardent tout de même une utilité, car ils permettent de « *faire mourir l'enfance* » et amène ainsi « *un autre niveau de maîtrise dans la vie collective* ». (Dolto, 1988) On peut appliquer ce raisonnement au voyage, car il comporte ce défi, ce dépassement de soi qui peut impressionner le sédentaire. Le voyageur devient alors l'auteur d'un exploit qui peut lui apporter une certaine gloire et reconnaissance sociale.

Par rapport à la famille, et plus largement à la société, Imre Hermann présente dans son ouvrage L'instinct filial (cité in Reverzy, 2001), la « *tendance au détachement* » comme une *défense contre* « *l'instinct de cramponnement* ». Elle voit le départ comme une volonté de se dégager de la « *tiédeur du nid* » et de couper ou recouper symboliquement le cordon. En effet, le voyage peut représenter une nouvelle délivrance, une naissance par rapport à soi-même. Se tourner vers le monde entraîne, comme pour le nouveau-né, une nécessité pour survivre de « *s'imposer au milieu* » et un besoin de « *se faire accepter* ». Cela s'accompagne alors d'une autonomisation et d'une affirmation de soi qui renforce la personnalité. Mais ce nouvel envol demande de la volonté et de l'agressivité, car il n'est pas facile de se détacher du cocon familial et de refuser la sécurité et le confort qu'il propose.

Pour Dolto aussi, le voyage peut permettre au jeune adolescent de se dégager « d'une façon contrôlée » du système familial. En effet, on sait l'adolescent soumis à de multiples pulsions et interrogations. A la fois enfant et adulte, et en même temps ni l'un ni l'autre, il ne sait

comment se placer. Il est « *[p]rit entre son besoin d'autonomie et celui de dépendance, entre inhibition et confiance en soi, entre conformité et originalité, le voici tenaillé, sur les bases oubliées de sa première relation d'objet, par un désir d'ailleurs* ». (Reverzy, 2001)

Dolto propose la notion de « projet de voyage ». « *A douze ou treize ans, ils peuvent mettre noir sur blanc un projet de voyage, le faire accepter par leurs parents et partir avec leurs économies et un moyen de liaison. Ils font une expérience étonnante, sans couper l'élastique qui les relie à leur famille qui n'est pas fâchée de les voir s'éloigner tout en donnant de leurs nouvelles. C'est un secret du bien-vécu de l'adolescence* ». (Dolto, 1988) Ce type de voyage permet alors à l'adolescent d'assouvir ses pulsions d'autonomisation et d'ouverture sur le monde, mais contrairement à la fugue, sans rupture délinquante. Le voyage, qu'on pourrait qualifier d'initiatique, devient alors une preuve de maturité et de virilité. L'adolescent démontre qu'il n'est plus un enfant assisté mais quelqu'un de responsable.

On peut, pour élargir cette idée, se demander également si, comme le dit Kerouac, la « *période vache et sinistre qui est le lot des jeunes types entre vingt et trente ans* » (Kerouac, 1960) ne peut pas aussi profiter de ce type de projet.

2.3. Ses différentes motivations

Voyager, c'est vivre, et vivre pleinement. Le voyage est aujourd'hui valorisé et considéré comme un bien en soi car cela permet à la fois de se découvrir soi-même, de découvrir les autres, et enfin de découvrir le monde. D'ailleurs, l'OMT assure que « *du point de vue psychosomatique, le plaisir, le contact du corps avec la nature, la joie et la santé, de nouvelles relations affectives constituent des éléments positifs tendant plus vers les pulsions vitales que les pulsions de mort* ». (Lanquar, 1990) En effet, il ne peut être que salutaire de faire une parenthèse dans son quotidien, de s'éloigner de ses tensions psychologiques et d'échapper un moment aux différents problèmes sociopolitiques de sa communauté.

Mais, dans le voyage au long cours, il ne s'agit pas d'une parenthèse, dans le sens minoritaire par rapport à la vie habituelle. Il y a rupture et choix d'inverser les rapports. La vie quotidienne va devenir, pour un temps plus ou moins long, le voyage.

On entend ici par motivation ce qui a poussé consciemment le voyageur à partir de chez lui. Quels étaient ses objectifs, ses envies ou ses raisons ? Les motivations du voyageurs sont extrêmement vastes, on peut même penser que chaque voyageur a sa motivation propre qui lui est unique, et qu'il y a donc parmi les voyageurs une infinité de motivations possibles. « La route, c'est la vie » disait Jack Kerouac, ce qui montre bien la richesse qu'elle renferme. Pourtant, certaines reviennent régulièrement, et il en ressort donc de grandes familles de motivations que nous allons aborder. Parmi ces motivations, certaines ont des racines très profondes dans l'histoire de l'individu et remontent jusqu'à l'enfance, alors que d'autres au contraire, comme nous le verrons, sont réactionnelles à un événement de la vie.

Tout d'abord, on peut mieux cerner les attentes potentielles du voyageur en observant la liste, proposée par l'OMT au début des années 80, des besoins que les touristes manifestent en vacances. Parmi ceux-ci, on trouve : (Lanquar, 1990)

- besoin de reprise de contact avec la nature, ou complexe d'Antée
- besoin biologique, ou complexe solaire
- besoin de nomadisme, ou complexe d'Attila
- besoin d'échapper aux pressions, ou nécessité de décompresser
- besoin d'échapper aux responsabilités quotidiennes
- besoin d'un droit au rêve
- infantilisme, faire ce que l'on ne peut pas normalement réaliser, ou complexe de bébé
- besoin de plaire et de se plaire, ou complexe de Tarzan, ou narcissisme
- besoin de séduire, ou complexe du serpent
- besoin de connaissances
- besoins d'activité complètes, ou complexe du do it yourself

On voit donc que ces besoins sont très divers. Ils touchent à la fois au loisir, à l'apprentissage ou l'épanouissement de soi... mais aussi au dépaysement, à l'imaginaire, au rapport à l'autre.

Ces demandes paraissent assez claires, facilement décelables car elles sont ponctuelles. Mais les motivations du voyageur au long cours sont souvent plus insidieuses car elles se trouvent plus enfouies dans l'inconscient. D'ailleurs, le voyageur ne sait lui-même parfois pas

pourquoi il part. Comme le dit Jacques Lanzmann « *On ne comprend pas toujours ce qui nous fait partir. Ce souffle du large qui nous traverse soudain et nous emmène en grand voyage. On sait encore moins que l'on va souvent, alors, au bout de ses illusions* ». (Lanzmann, 1988) Nous allons justement ici essayer de cerner et d'éclaircir les différentes motivations possibles du voyageur.

2.3.1. Partir vers l'inconnu : le rêve d'ailleurs

Ce rêve d'ailleurs a très souvent des origines qui remontent à l'enfance. En effet, il est fréquent que le voyageur qui est animé par ce sentiment se sente attiré depuis longtemps par des mondes lointains qu'il imagine, qu'il a déjà presque visualisés intérieurement. Vigny disait qu'« une vie réussie est un rêve d'adolescent réalisé à l'âge mûr ». On peut ainsi penser que le voyage s'est alors préparé discrètement depuis de nombreuses années, qu'il a mûri inconsciemment.

Pour Nicolas Bouvier, « *C'est la contemplation silencieuse des atlas, à plat ventre sur le tapis, entre dix et treize ans, qui donne ainsi l'envie de tout planter là. Songez à des régions comme le Banat, la Caspienne, le Cachemire, aux musiques qui résonnent, aux regards qu'on y croise, aux idées qui vous attendent... (...) La vérité, c'est qu'on ne sait comment nommer ce qui vous pousse. Quelque chose en vous grandit et détache les amarres, jusqu'au jour où, pas trop sûr de soi, on s'en va pour de bon* ». (Bouvier, 1963)

Et on s'en va où ? Pour quoi faire ? Bossuet disait que « le monde, pauvre en effets, est toujours magnifique en promesses ». Donc, parcourir le monde ne peut paraître que fantastique, répondre à toutes les attentes, exaucer tous les souhaits. Devenir comme Kerouac un « pèlerin errant » ou un « clochard céleste », ou comme ces voyageurs humanitaires, pleins d'optimisme, qui avant de commencer leur périple autour de la terre disaient partir « *pour découvrir ce qui vaut vraiment la peine, rencontrer ceux qui défient le fatalisme et qui font avancer le monde* ». (Boisredon, Fougeroux et Rosambo, 2000)

Le monde devient alors un puissant aimant qui recharge notre optimisme, dynamise les projets et active ce que Nerval appelle « *la nature des aigles* ». (Nerval, 1851)

L'étrangeté est alors, non pas inquiétante, mais rassurante. Elle devient un objectif, un moyen pour arriver au dépaysement tant attendu, un dépaysement qui se nourrit du monde entier, à la fois des plus belles merveilles et ressources de la terre et de ses plaies. Lanzmann nous expose avec passion ce sentiment qui l'anime tout autour de la planète : « *J'aime m'agenouiller autour d'un plat commun et manger de la main gauche des choses brûlantes. J'aime me diriger, assoiffé, vers un puits tari et devoir continuer jusqu'au prochain point d'eau. J'aime me frotter à la rugosité d'un caractère. (...) J'aime ces longs rites d'approches, où chacun se mesure du regard. (...) J'aime ces frôlements de pensées et de peaux, ces frou-frous de jupes et de voiles. (...) J'aime m'endormir écrasé sous la voie lactée, bercé par les litanies, à l'heure où la nuit ferme le caquet des coqs. J'aime me réveiller au son du pilon qui broie mil et riz. (...) J'aime tout ce qui, en un mot, n'existe plus chez moi, chez les miens* ». (Lanzmann, 1985)

Le but est alors de partir pour être surpris, pour être étonné. Partir loin ou proche, mais de toute façon partir ailleurs, partir pour combler, comme le dit Baudelaire, « *cette nostalgie du pays qu'on ignore, cette angoisse de la curiosité* ». (Baudelaire, 1857)

Bouvier parle d'une faim par rapport à la frugalité de la vie. Il a un appétit de découverte et de nouveauté : « *J'avais envie d'aller égarer la mienne, par exemple dans un coin de cette Asie centrale dont le voisinage m'intriguait tellement. Avant de m'endormir, j'examinai la vieille carte allemande dont le postier m'avait fait cadeau : les ramifications brunes du Caucase, la tache froide de la Caspienne, et le vert olive de l'Orda des Khirghizes plus vaste à elle seule que tout ce que nous avons parcouru. Ces étendues me donnaient des picotements. (...) On imagine des cheminements, des aubes, un autre hivernage encore plus retiré, des femmes aux nez épatés, en fichu de couleur, séchant du poisson dans un village de planches au milieu des joncs* ». (Bouvier, 1963)

La psychanalyse peut nous aider à mieux comprendre ce désir d'ailleurs, cette recherche du « frisson » dans le voyage.

Du frisson de Balint à l'ocnophile et au philobate

La notion de frisson de Balint est étroitement liée à celle du plaisir, un plaisir particulier qui provient d'un soulagement énergétique, comme dans le jeu du chat et de la souris.

D'après Balint, il y a dans tout divertissement de ce genre, trois caractéristiques, trois aspects que l'on peut facilement transposer au voyage, car ils s'y retrouvent parfaitement.

Le premier est lié à la présence « *d'un certain degré de peur consciente ou du moins la conscience d'un danger externe réel* ». Dans le voyage, cette peur s'associe à l'inconnu, au fait que loin de son pays, un accident, une maladie prend tout de suite des proportions beaucoup plus menaçantes. Le vol, l'agression et même l'enlèvement dans certaines régions du monde s'ajoutent à cette sensation de danger.

Le deuxième correspond au « *fait de s'exposer volontairement et délibérément à ce danger externe et à la peur qu'il suscite* ».

Et enfin, la troisième caractéristique réside en ce que la personne a « *l'espoir plus ou moins ferme d'être capable et de dominer la peur, de voir s'évanouir le danger et d'être en mesure de regagner sain et sauf la sécurité* ». (Balint, 1959)

On retrouve donc ce schéma dans le jeu du chat, où la zone de sécurité, celle où on est « chez nous », s'appelle « la maison », le « camp ». Dans le voyage, la « maison », ou les différentes « maisons » qui se créent au fur et à mesure du périple, sont également abandonnées, le voyageur s'expose alors au risque et à l'étrangeté de façon intentionnelle et délibérée, dans le ferme espoir de retrouver d'une façon ou d'une autre la sécurité.

C'est la réunion de ces trois émotions, l'appréhension tout d'abord, la peur ensuite, et enfin l'espoir qui conduit au frisson, le thrill, et au plaisir. Il constate également que l'intensité du frisson s'accroît avec la distance qui sépare la personne de sa zone de sécurité, le type de danger, et le temps pendant lequel elle est capable de s'y maintenir. En fait, plus la personne est en mesure de démontrer son indépendance, plus elle en tire des bénéfices.

On peut alors concevoir ce plaisir comme un soulagement énergétique d'une tension intérieure. En effet, le fait qu'elle stagne dans l'appareil psychique était source de souffrance. Sa libération provoquera un plaisir qui sera d'autant plus intense que la détente aura été rapide et complète. La libération s'effectue par le biais de la sublimation, c'est à dire que des pulsions difficilement exploitables, agressives par exemple, vont être déplacées sur un objet socialement acceptable, ce qui va permettre à la pulsion de s'exprimer ensuite d'une façon

convenable. Ainsi sport, le dépassement de soi, mais aussi le mouvement, la compétition ou l'altruisme vont permettre de décharger l'appareil psychique.

Gérard d'Aboville, le navigateur qui a traversé les océans à la rame, préfère alors au terme agressivité, la notion combativité, montrant bien le déplacement d'objet effectué.

Balint en tire l'un ses grands concepts psychanalytiques : la notion d'ocnophile et de philobate. Elle est née de la remarque que certains adultes recherchent plus ou moins le thrill, c'est à dire l'abandon de la zone de sécurité pour la retrouver plus tard. En effet, certains ne semblent satisfaits que les situations de parfaite assurance, alors que d'autres au contraire, aiment quitter cette sécurité pour partir à la recherche de frissons. Balint remarque même chez ces derniers « *des signes d'irritation et d'ennui* » (Balint, 1959) s'ils ne peuvent satisfaire leur désir.

Il en dégage donc deux tendances opposées : l'ocnophilie et le philobatisme.

Le monde ocnophile est composé de repères, d'objets-amis qui structurent l'espace qui lui, est perçu comme angoissant. L'ocnophile, dont le terme est issu du verbe latin « okneo », signifiant « se dérober, hésiter, se cramponner », a donc besoin autour de lui d'un maximum d'objets réconfortants pour se sentir en sécurité. Il va rechercher une proximité physique, utilisant le toucher pour mettre à distance l'angoisse du vide. « *La peur surgit quand il quitte les objets et s'apaise lorsqu'il les retrouve* ». (Balint, 1959) Ainsi, la dynamique ocnophile est centrée sur la peur de la perte d'objet et apparaît donc de nature pré-dépressive. Elle s'associe à la frustration, l'inhibition ou l'angoisse.

Le philobate lui, voit le monde environnant totalement différemment. Comme un « acrobate », qui signifie littéralement en grec « celui qui marche sur les extrémités », il apprécie le vide et l'espace, et se méfie surtout des objets réels qu'il considère comme potentiellement dangereux car ils risquent de rompre son sentiment d'harmonie. « *Le philobate se sent le pouvoir de conquérir le « monde » sans avoir à se remettre aux faveurs de certains objets peu sûrs* ». (Balint, 1959) Il peut ainsi ressentir une confiance et un optimisme quelque peu démesurés en recherchant en permanence le frisson.

Pour Balint, ces deux états ne sont pas opposés. Chacun possède un pôle ocnophile et un pôle philobate, un penchant angoissé et un autre aventurier. La personnalité finale dépendra des rapports et du fonctionnement préférentiel de la personne. Le voyageur est donc majoritairement philobate, mais possède tout de même un léger caractère ocnophile.

Catherine Reverzy illustre ce propos en remarquant que les aventurières ont besoin de cette « *peur ocnophile, qui entre dans leur perception du danger, les oblige à la prudence, à l'engagement dans l'action ou à la fuite* ». Mais en parallèle, elles utilisent leur agressivité philobate pour « *[se propulser] dans la contre-attaque, [improviser] les gestes qui sauvent, [nourrir] leur désir de vaincre* ». (Reverzy, 2001)

Balint émet en outre l'hypothèse que ces deux extrêmes ont la même source qui a dérivé ensuite dans deux directions différentes. Il suppose qu'il s'agit de la relation à la mère, à l'époque où « *existait dans notre psychisme un mélange harmonieux entre le monde environnant et nous-mêmes* ». (Balint, 1959)

La mère, représentant l'amour primaire et la sécurité, serait alors le premier objet ocnophile auquel on s'accrocherait et conditionnerait ensuite le rapport d'objet et la perception du monde extérieur. Le comportement ocnophile serait alors la plus primitive et la plus spontanée des deux attitudes, et deviendrait un refuge pour chacun en cas de réel danger. La régression permet donc de se défendre et de se raccrocher à des objets solides et sécurisants.

Il est facile de rapporter cela au voyageur, qui prendra comme objets ocnophiles le matériel qu'il transporte, et en premier lieu son sac. Lanzmann conçoit le sac à dos comme « *le berceau du marcheur, son landau* ». Il permet son « *équilibre, sa dimension, son intimité* ». (Lanzmann, 1985) Avec ses quelques objets ocnophiles, le voyageur-philobate se trouve maintenant prêt à affronter le monde dans toute son immensité et face à tous ses dangers. Il se sent alors invincible, irréductible... plein d'énergie et de courage, retrouvant sa toute-puissance phallique pour assouvir « *son fantasme [archaïque] de possession du monde* ». (Urbain, 1993)

Balint dégage ainsi « *l'existence d'une relation symbolique entre le philobatisme d'une part, et l'érection et la puissance d'autre part (...) qui renforce magiquement notre propre puissance, notre confiance en nous* ». Le philobate peut alors accéder à des « *hauteurs*

d'incroyables actes d'audace et de vaillance, après quoi, en dépit de dangers inouïs, il regagne sain et sauf la terre mère dispensatrice de sécurité ». (Balint, 1959)

Les frissons philobatiques prennent alors un aspect auto-érotiques, d'origine phallique, conférant au philobate une position à la fois virile, et comme le dit Balint, « *très [puérile], jamais pleinement adulte* », car inondée par la toute-puissance infantile.

2.3.2. Fuir la société ou soi-même

Selon Catherine Reverzy, « *le psychologue, convaincu plus que quiconque de l'absolue nécessité de communiquer, nous dira que l'aventure, lorsqu'elle reste solitaire au point que personne de sa culture d'origine ne reconnaît sa valeur, est un piège, une fuite* ». (Reverzy, 2001) Il paraît en effet évident dans beaucoup de cas que le voyageur puisse traduire à travers son voyage une certaine part de refus de sa vie personnelle ou sociale.

Le voyage devient alors réactionnel, et prend le visage d'une conduite de défense face à une difficulté. Jung voit d'ailleurs le voyage comme le témoignage d'une insatisfaction qui pousse à la recherche de nouveaux horizons. Sans aller jusqu'à parler de fugue, d'exil ou d'évasion, on peut penser que parallèlement à l'idée de quête, une notion de fuite existe. Comme « *le recto et le verso d'une feuille* ». (Urbain, 1993) On peut alors voir deux types de fuite, l'une par rapport à soi, l'autre par rapport à la société.

Pour certains, le voyage peut servir de « *refuge à certaines frustrations ou désirs non-assouvis* ». (Lanquar, 1990) Il permet d'échapper aux tensions trop fortes et d'oublier sa souffrance grâce à l'activité. Lanzmann marche alors pour « *imposer silence aux souvenirs qui gigotent et aux envies qui croupissent dans le marais aux névroses. Ecraser d'un coup de pied la fourmilière des pulsions déglinguées* ». (Lanzmann, 1985)

Ainsi Nerval nous fait également part de ses peines et de ses espoirs quotidiens dans son voyage: « *Triste consolation, que de songer à ces soirs vermeils de la vie et à la nuit qui les suivra ! Nous arrivons bientôt à cette heure solennelle qui n'est plus le matin, qui n'est pas le soir, et rien au monde ne peut faire qu'il en soit autrement. Quel remède y trouverais-tu ? J'en vois un moi : c'est de continuer à vivre sur ce rivage d'Asie où le sort m'a jeté ; il me semble*

depuis peu de mois, que j'ai remonté le cercle de mes jours ; je me sens plus jeune, en effet je le suis, je n'ai que vingt ans !». (Nerval, 1851)

Ou comme Christine Janin qui utilise le dépassement de soi comme antidépresseur. « *Entre chaque sommet, je touchais le fond. Il m'a fallu du temps, de la réflexion pour comprendre que je pouvais me sentir exister sans grimper à 8 000 mètres !* » (Reverzy, 2001)

Carole Pither aussi s'oublie dans le voyage : « *... alors je vire mes soucis dans un petit coin de mon cerveau qui est réservé à ce genre de situation et je pousse le tourniquet pour entrer sur le quai* ». (Pither, 2000)

Pour d'autres, le voyage devient dramatique et prend clairement l'aspect d'une fugue, d'un passage à l'acte. Partir sans réfléchir, car c'est une solution expéditive et radicale. On se bannit soi-même du regard des autres, souvent à contre cœur. Le voyageur devient alors un errant qui est « *en panne de lui-même et qui attend, calmos, je ne sais quel mécanicien des âmes. Les chemins du monde sont plein d'appels au secours* ». (Lanzmann, 1985)

Ces voyageurs sont alors en marge, sans repères, sans attaches, ils dérivent... Le voyage ressemble alors à un suicide social, où à force de se « *défiler* » de « *s'enfuir d' [eux]-même* » (Lanzmann, 1985), ils semblent attendre la mort. « *Tu auras compris sans doute la pensée qui m'a fait brusquement quitter Vienne... je m'arrache à des souvenirs. – je n'ajouterai pas un mot de plus, quand à présent. J'ai la pudeur de la souffrance, comme l'animal blessé qui se retire dans la solitude pour y souffrir longtemps ou pour y succomber sans plainte* ». (Nerval, 1851)

« *Les « voyageurs » venus de tous les coins de la terre allaient aussi à travers les campagnes, croyant comprendre et ne comprenant rien, ayant perdu leur monde sans en trouver un autre, errant à la recherche d'une raison d'être, noyant dans la fumée le souvenir de ce qu'ils avaient quitté et l'angoisse de ne rien pouvoir saisir pour remplacer ce qu'ils refusaient* ». (Barjavel, 1969)

La compulsion de répétition

D'un point de vue psychanalytique, on peut penser que certains voyages peuvent prendre l'aspect de compulsions de répétition qui chercheraient, par le dépassement de soi à travers des conduites extrêmes ou risquées, à réparer des traumatismes passés. Le voyageur rejouerait alors, plus ou moins consciemment, des situations en rapport avec ses blessures narcissiques, afin d'en désamorcer les effets, et de réduire sa souffrance.

Ainsi concrètement, le voyageur s'imposerait des conduites pour répondre à un conflit intérieur. Il mettrait en avant sa volonté et son courage pour s'opposer à une fatalité, « comme si la peine qu'on s'inflige devait compenser celle que l'on subit ». (Bruckner, 2000) Le dépassement de soi, la recherche de la souffrance chercheraient ainsi à racheter un événement traumatique, tel un martyr.

Balint pense que le philobate répète d'une façon interminable le traumatisme originare qu'il a vécu, c'est à dire la séparation avec sa mère. Ainsi, il va quitter la zone de sécurité et s'exposer aux risques pour éprouver le frisson et retrouver ensuite l'illusion des espaces amis qui recréent chez lui, dans une certaine mesure, l'harmonie perdue.

Enfin, il est également possible que le risque ou l'exploit s'inscrive dans un mouvement d'idéalisation. On peut dégager de ce type d'approche, une autre fonction du voyage, qui est un positionnement par rapport au père. En effet, certains pensent qu'à travers son périple, le voyageur recherche une représentation idéale de son père, car persisterait un besoin d'identification avec lui. On sait que l'enfant, à la période oedipienne, s'identifie à son parent du même sexe pour tenter de séduire celui du sexe opposé. Le père, symbole de puissance, est alors idéalisé, et il se peut qu'après la période de latence, la jeune fille ou le jeune garçon garde une telle représentation archaïque du père et cherche à la retrouver, par un acte viril et symbolique.

Ainsi Nicolas Bouvier, perdu en plein Iran, retrouve cette image : « *Comme le patron allait souffler la lampe ; j'aperçus pour la première fois son visage éclairé en plein, et je compris ce qui m'avait intrigué : c'était le sosie de mon père ; mon père un peu vieilli, noirci, humilié, mais mon père tout de même. C'était si saisissant que je retrouvai aussitôt le timbre de sa*

voix, oublié depuis longtemps. (...) j'étais pourtant content de récupérer cette voix : ces bagages-là ne prennent pas de place ». (Bouvier, 1963)

En parallèle de ce type de fuite, on peut facilement remarquer que le voyageur fait de nombreux reproches à la société traditionnelle. Ainsi, Jacques Lanzmann prévient que « *l'aventure n'est pas seulement la forme que nous donnons à nos espoirs. Peut-être aussi traduit-elle une insatisfaction due à notre société quotidienne. (...) Alors, que faire contre les retombées nucléaires, les catastrophes chimiques, les déchets industriels ? Oui, que faire, quand des sortes de cancers, de sida, atteignent aussi les arbres, les plantes, les animaux, l'eau, l'air ? Que faire, sinon se retourner contre l'homme lui-même jusqu'à ce qu'il prenne conscience de sa folie suicidaire. Peut-être faut-il, au contraire, prendre ses jambes à son cou et s'enfuir au bout du monde* ». (Lanzmann, 1988)

Il n'est bien sûr pas question ici d'émettre de jugement sur l'efficacité de partir loin pour distancer une difficulté psychologique. Chaque histoire est unique, et il est impossible de décréter arbitrairement si le voyage en général constitue une réponse appropriée face à un conflit. Il n'empêche qu'il est intéressant de remarquer que dans beaucoup de cas le voyageur affirme ouvertement fuir certains aspects de son quotidien.

Alan Watts regrette « *le perpétuel bon sens* » que la société occidentale nous demande en échange de cette sécurité. « *Elle interdit l'existence dans notre vie d'un coin réservé à l'art de la pure déraison* », nous ne pouvons plus « *réellement nous laisser aller* ». (Watts, 1962)

Marcel Rouff, généralise et pense que tous les groupes humains « *sont aujourd'hui profondément malheureux, tous, tous, avec les diverses nuances que comportent les diverses civilisations, mais tous, entendez-vous, jusqu'aux nègres les plus reculés de l'Afrique qui se sont mis en route vers la voie fatale de leurs aînés...* ». (Rouff, 1923)

La société produirait donc inévitablement de l'ennui, de la fatigue, de l'anxiété. Elle serait responsable des guerres, des génocides, des exclusions, elle réduirait « *l'homme à la servitude et aux préoccupations d'un travail épuisant et déshumanisé* » (Lanquar, 1990) et pousserait donc la jeune génération « *à tirer un trait sur les décombres d'un XX^{ème} siècle effrayant* ». (Bruckner, 2000)

Face à ce triste constat, le voyageur semble s'être révolté et avoir voulu abolir la vie quotidienne. Plus d'attachement, plus de préoccupation, il veut maintenant « *la paix de l'âme, la sérénité par soustraction de soi aux tumultes de la société* ». (Bruckner, 2000).

Ainsi, Nicole Viloteau, photographe et reporter, qui parcourt la jungle à la rencontre des reptiles, qui se sent libérée « *du joug social, débarrassée du miroir et des convenances* » quand elle enfile son treillis. (Reverzy, 2001)

Nerval pense que « *quitter Paris en plein novembre a une signification. Paris, c'est la règle, le travail, les obligations, et en novembre, plus que jamais. Quitter Paris en touriste, au mois de novembre, c'est se refuser à l'observation d'un code de valeurs bourgeoises, sociales et morales, de valeurs apparentes et factices* ». (Nerval, 1851)

Kerouac, symbole de la beat-génération et de la contre-culture, se qualifiant lui-même d' « *homme blanc désabusé* », « *frères de tous les parias et de tous les révoltés* » est lui aussi pris par un sentiment de fuite et de rejet de la société traditionnelle. « *Je les haïssais tous autant qu'ils étaient. Pour qui se prenaient-ils à casser les oreilles aux gens de la route pour cette seule raison qu'ils étaient des petits voyous d'étudiants et que leurs parents découpaient le rosbif le dimanche midi* », « *Le moment était venu pour moi de quitter Frisco [San Francisco], sinon je devenais dingo* ». (Kerouac, 1960)

Mais comme le dit Baudelaire, « *Tout homme qui n'accepte pas les conditions de la vie vend son âme* ». (cité in Hulin, 1993) A qui vendre son âme alors ? A la drogue, au voyage, à la psychanalyse... Comme Freud qui présentait la psychanalyse comme moyen de supporter la vie ordinaire, le voyage apparaît alors comme un autre remède possible, en tout cas concernant le symptôme.

L'approche freudienne de la société

Dans son ouvrage, Malaise dans la civilisation publié en 1929, Freud traite de la souffrance provoquée par la culture.

Ce mécontentement a pour lui des origines très lointaines, et a été renouvelé à chaque génération. Au cours de son développement, l'homme a dû composer avec deux tendances :

une aspiration au bonheur individuel, « l'égoïsme », et une aspiration à l'union avec la communauté, ou « altruïsme ». Selon lui, ces deux tendances, l'une cherchant le bonheur personnel, et l'autre, le bonheur du groupe, sont incompatibles et ne peuvent coexister car elles se combattent mutuellement, et ne peuvent ainsi permettre un développement sain des deux parties. Ainsi, la société et l'individu ne peuvent éviter de souffrir.

Face à cela, Freud pense que « *la protection la plus immédiate contre la souffrance née des contacts humains* » est « *l'isolement volontaire et l'éloignement d'autrui* » (Freud, 1929). Elle permet effet de décentrer sa recherche de plaisir des faits réels, et de se concentrer sur son monde intérieur et mental. Pour lui, se détacher de la civilisation équivaut à se dégager de la « *misère* » qui y est associée, et permet de ne plus subir le « *degré de renoncement* » qu'elle exige, et qui apparaît comme extrêmement pathogène. En effet, Freud explique qu'au nom de son « *idéal culturel* », la société frustre ses citoyens, et bride l'épanouissement des besoins naturels, comme la sexualité ou l'agressivité.

D'une façon générale, il pense qu'un retour à l'état primitif est bénéfique pour l'individu, car cela lui permet de retrouver ses instincts, certes potentiellement dangereux, mais pleinement humains. Freud pense alors que l'homme, pour obtenir sa sécurité, a dû échanger son bonheur.

Il illustre même, de manière plus radicale le fait que l'ermite qui s'est détaché volontairement de la réalité, peut désormais profiter allègrement de la vie, loin de « *ce bas monde* ». Freud prend tout de même la précaution de rajouter que cette méthode n'est efficace que pour traiter la manifestation de l'angoisse, et qu'elle ne résout pas bien-sûr la problématique psychique qui y est associée.

Aux principes de plaisir et de réalité avancés par Freud, Pascal Bruckner propose d'en rajouter un troisième : le principe d'extériorité, car selon lui, l'homme a également besoin de composer avec une dimension ouverte sur l'imaginaire. En effet, pour son équilibre, il doit avoir accès à la diversité et à la nouveauté. Il doit garder ouvert ce qu'appelle Lewis Carol, « le pays du dehors », c'est à dire un espace propre à chacun, qui nous attire par ses mystères : « *Le désert pour les uns, l'Orient ou l'Afrique pour d'autres, pour d'autres encore la découverte d'une sexualité nouvelle, d'une vocation étouffée* ». (Bruckner, 2000) Cette porte ouverte sur l'ailleurs, permet à l'homme de sortir de la routine, de son monde trop familier où

tout est connu et prévisible. Elle offre l'accès à une autre dimension, moins consciente et incroyablement riche et animée.

2.3.3. Chercher à prouver quelque chose à son entourage

Enfin, le voyage peut avoir comme motivation celle du défi, d'un trophée que le voyageur pourrait présenter à son entourage ou à lui-même. Le voyage cherche alors à combler un manque et espère apporter en échange une reconnaissance sociale.

Gérard de Nerval entreprend ainsi son long voyage, en partant pour le Caire en 1843, pour prouver aux autres qu'il a retrouvé sa santé. Souffrant de troubles psychiatriques à Paris, il veut démontrer à travers son voyage qu'il est un homme sain. Il proclamera sa bonne santé durant tout son voyage et affirmera ne pas avoir été malade un seul jour : « *ni la mer, ni la chaleur, ni le désert n'ont pu interrompre cette belle santé dont mes amis se défiaient tant avant mon départ. Ce voyage me servira toujours à démontrer que j'ai été victime il y a deux ans d'un accident bien isolé. [...] j'ai fait oublier ma maladie par un voyage, je me suis instruit, je me suis même amusé, j'ai donc bien fait au point de vue de mon état* ». (Nerval, 1851)

Le voyage devient un banc d'essai, pouvant rassurer le voyageur de ce dont il est capable. Il peut s'agir de résistance, de courage, de persévérance... Alexandra David-Néel, malgré toutes les difficultés que comportaient son périple n'avait « *pas une minute la pensée de renoncer à la partie (...) Si par malheur ma tentative avortait de nouveau, j'en recommencerais une autre. J'avais juré de ne pas revoir mon pays tant que je n'aurais point réussi* ». (David-Néel cité in Reverzy, 2001)

Enfin, quelle que soit la motivation, le voyage est une coupure qui rompt avec la vie précédente. La nouvelle existence offre de nouveaux repères qui vont annuler les anciens, et qui vont alors remanier les motivations initiales. Ainsi, on peut penser que les motivations du voyageur ne sont pas les mêmes juste avant de partir que pendant le voyage proprement dit. Les premières motivations, sont celles qui amènent le voyageur, à décider de partir de son pays d'origine, tandis que les autres, sont différentes, plus égoïstes, plus centrées sur soi. Ainsi, Bouvier refusait même le besoin d'avoir un motif pour voyager. Le voyage était sa vie, et il n'imaginait pas pouvoir vivre autrement, il lui aurait fallu un motif pour s'arrêter. Il

pensait que le voyage n'avait pas à avoir de raison et qu'il se suffisait à lui-même, car ce n'est pas nous qui faisons un voyage, « *c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait* ». (Bouvier, 1963)

Un parallèle entre la création selon Anzieu, et le voyage

Anzieu, dans son ouvrage Le corps et l'œuvre, 1992 a distingué cinq étapes différentes pour faire aboutir la création d'une œuvre littéraire. Nous pensons, ainsi que Catherine Reverzy, pouvoir appliquer ce modèle à la réalisation d'un projet tel que le voyage, car il comporte également une préparation, du travail, des efforts et une prise de risque...

La première étape se situe dans l'enfance qui serait fortement marquée par différentes images chargées d'affects et de représentations. Il peut s'agir d'un héros qui aurait habité de nombreuses rêveries, été le sujet de discussions passionnées, les souvenirs d'un fait héroïque ou exceptionnel... L'enfant va alors s'identifier inconsciemment à ces représentations par le processus de l'introjection, qui modèlera son monde intérieur et fantasmatique.

Dans un deuxième temps, sous l'influence d'une souffrance ou d'une difficulté, cette base structurée par l'enfance va se révéler et s'activer sous la forme d'une inspiration nouvelle. Va alors émerger des profondeurs du moi une nouvelle vérité, restée jusque là latente, qui va influencer les domaines intimes de la personne comme ses représentations de la vie, de la mort, de l'avenir, du bonheur... Elle paraîtra tout d'abord irréaliste, étrange, déstabilisant l'ordre intérieur de la personne, pouvant même s'associer à de l'angoisse. La personne se sent alors portée par quelque chose d'inhabituel, proche du pressentiment d'un changement. Ainsi, comme le rapporte Catherine Reverzy, « *nos aventurières ont « su » ou décidé très tôt qu'elles se démarqueraient* », et retrouvent à ce moment-là leur âme d'enfant, les sensations qui les portaient quand elles laissaient aller leur imagination. Ce ressenti renvoie donc à des retrouvailles avec soi-même, « *et donne ce sentiment qu'on renoue avec son authenticité, avec l'enfant en soi* ». (Reverzy, 2001)

Le troisième temps est celui où l'on se laisse porter par l'action, par la réalisation de son projet. C'est une période riche, où l'on vit pleinement ce qui nous a animé durant toutes ces années d'espérance. Le rêve d'aventure se concrétise avec des expériences hors du commun, risquées et excitantes qui plongent le voyageur dans son Idéal du moi, où il peut jouir

entièrement de son narcissisme. Cette grande jouissance n'est pas sans risque de culpabilité, de panique phobique ou d'excitation maniaque car il est en effet rare de pouvoir réaliser ce qui nous a toujours fasciné. On peut alors s'interroger sur les ressources de ce type de personnalité. Leur capacité à supporter des affects aussi puissants et profonds ne renverrait-elle pas une certaine sécurité et stabilité intérieure ?

Le quatrième stade est semblable à celui succédant à l'orgasme, il constitue une reconstruction et une réintégration vers la vie sociale. Il fait souvent l'objet de sentiments ambivalents vis à vis du plaisir vécu. D'un côté, le voyageur est heureux de l'expérience qu'il a traversée, fier d'en être sorti sain et sauf, mais de l'autre, déjà la nostalgie apparaît. Après avoir connu l'émerveillement, il s'agit désormais de sortir de la toute-puissance, d'en tirer des enrichissements et de retrouver la réalité. C'est un temps d'élaboration, de recul qui peut plonger le créateur dans un doute et l'interroger sur la place qu'il va désormais prendre dans la société. Comment se relier désormais à un monde « *qui n'a plus besoin de nous* », nous a « *peut-être oubliés ?* » et « *que faire de soi au lendemain d'expériences aussi pleines ?* ». (Reverzy, 2001)

Ainsi Jacques Vigne dans Méditation et psychologie, nous apprend que Maslow a remarqué que les gens qui avaient vécu des « expériences de sommet » avaient beaucoup de mal à les intégrer dans leur vie quotidienne. En effet, ayant côtoyé « *la merveille, le miracle de la vie quotidienne, la continuité de l'état de joie intérieure, la clarté de la conscience et surtout un immense sentiment de liberté* » (Vigne, 2000) ils vont rechercher la perfection et garder éternellement un arrière goût d'idéal. Les expériences de sommet amènent de nouveaux repères qui vont totalement désordonner la perception classique du monde.

Enfin, la dernière étape est la présentation à l'Autre de l'œuvre. Ainsi, le voyageur transmet ses souvenirs et ses impressions sur les régions visitées. Il expose son trajet et son quotidien à sa famille, ses amis ou ses lecteurs. C'est une phase de détachement où il peut revenir objectivement sur ce qu'il a vécu. D'un point de vue psychanalytique, il permet au voyageur de se défaire de son narcissisme et de retrouver une image de soi plus modérée.

Ainsi, on peut voir que le moi des créateurs-voyageurs est particulièrement efficace pour gérer les différentes pulsions qui surgissent, qu'elles soient d'ordre agressives et animales ou surmoïques. Il concilie les principes de plaisir et de réalité et sait faire évoluer le projet en

parallèle. Enfin, comme le pense Anzieu, il associe à la fois le monde maternel, fait d'émerveillement sensoriel, et celui issu du père, plus centré sur les conduites héroïques et l'ascétisme. Le voyage apparaît donc comme une expérience mettant en jeu l'intégralité de l'appareil psychique et le soumettant à diverses épreuves. Le voyageur se trouve donc encore une fois, plus que jamais, un explorateur de la planète comme de lui-même.

2.3.4. Un retour aux sources

La modernisation a permis à l'homme d'accroître son confort, d'assurer sa sécurité et sa subsistance. Ses tâches sont organisées, planifiées et il se trouve maintenant le plus souvent intégré dans une dynamique qui le place au centre d'un système social, qui peut modifier sa personnalité propre. Ainsi, l'individu social a de moins en moins l'occasion d'exprimer certains pôles de son caractère, et peut être nostalgique d'une vie naturelle plus sauvage et plus libre. Le voyage lui ouvre un nouvel espace, loin de son cadre de référence, qui lui offre la possibilité de répéter, pour son plaisir, « *des efforts et prouesses qui auparavant avaient été nécessaire à sa survie* ». (Reverzy, 2001)

Car, durant son périple, le voyageur est souvent amené à lutter, à se dépasser face à un univers inconnu et plus ou moins hostile. Comme le dit Jacques Lanzmann, « *le paysage, qu'il soit plaine ou montagne, déprimant ou enthousiasmant, est à la fois notre prisonnier et notre geôlier* ». (Lanzmann, 1988)

Le navigateur en solitaire Yves Parlier recherche ainsi sur son bateau, et à travers les mers du globe, l'occasion d'être lui-même. Il tient à se dégager d'une société trop axée sur l'assistanat et le confort pour retrouver « *confiance en ses propres capacités* ». En effet, il reproche à la civilisation d'être trop superficielle, chacun dépendant de tout le monde. Il recherche lui, le « *bonheur de réaliser quelque chose de ses propres mains* ». (Parlier, 2001)

Par la marche, le voyageur retrouve son instinct primitif, sa place et sa position universelle par rapport à la terre. Il est replongé dans ses origines. En se déplaçant, souvent plusieurs kilomètres par jour, il devient un sportif qui met en relation son équilibre mental et physique. Il se fixe des objectifs à atteindre, respecte ses limites, affronte les contraintes.

Lanzmann ou Kerouac, deux grands marcheurs, parlent alors de retour à l'originel et de purification. Nicolas Bouvier lui, cherche à se défaire du superflu, à s'alléger des impuretés inutiles. D'une façon imagée, ce retour vers l'essentiel, vers le fond de chacun, permet, pendant un voyage, de vivre un peu plus. Il apparaît comme un pèlerinage, une traversée avec soi, une forme d'initiation qui remet en cause perpétuellement sa place dans le monde.

Ainsi le voyage va apparaître comme un facteur de restauration de la personnalité et de développement des relations interpersonnelles. Le contexte plus ouvert et moins contraignant renforce la confiance en soi et permet une plus complète disponibilité à la rencontre et au dialogue. C'est un facteur de consolidation de l'homme avec lui-même et de l'homme avec son entourage. D'ailleurs, pour beaucoup de voyageurs, la motivation principale est de pouvoir maîtriser pleinement sa vie.

Le désir de voyager est donc contagieux. Voyons le développement croissant et la popularité des documentaires animaliers, des reportages sur les régions lointaines. Le voyage apparaît souvent comme une récompense, parfois même un cadeau, ou un lot, qui suscite l'envie voire la jalousie. Le voyageur donc, suscite et provoque le besoin de voyage chez l'autre.

« Le berger a su, dans tous les pays du monde, inspirer la jalousie des sédentaires. Qui d'autre peut écouter les bruits de la terre, regarder passer le temps et se lier d'amitié avec les étoiles sans complexes et en toute liberté ? ». (Pither, 2000)

St Exupéry rapproche alors ce mécanisme de la migration des canards : *« Quand passent les canards sauvages à l'époque des migrations, ils provoquent de curieuses marées sur les territoires qu'ils dominent. Les canards domestiques, comme attirés par le grand vol triangulaire, amorcent un bond inhabile. L'appel sauvage a réveillé en eux je ne sais quel vestige sauvage. Et voilà les canards de la ferme changés pour une minute en oiseaux migrants. Voilà que dans ces petites têtes dures où circulaient d'humbles images de mare, de vers, de poulailler, se développaient les étendues continentales, le goût des vents du large, et la géographie des mers. L'animal ignorait que sa cervelle fut assez vaste pour contenir tant de merveilles, mais le voilà qui bat des ailes, méprise le grain, méprise les vers et veut devenir canard sauvage ». (St Exupéry, 1939)*

2.3.5. Devenir maître de sa vie

Une partie de la vie du voyageur est clairement épicurienne, dans le sens où il ne va rechercher que des expériences bénéfiques, refusant les contraintes qu'il n'aura pas choisies d'assumer. Le voyageur va donc vouloir trouver dans le voyage une grande liberté d'action qui lui sera une excellente façon de s'épanouir. Ainsi, Nicolas Bouvier qui, en pensant aux neuf vies proverbiales du chat, a l'impression au début de son voyage d'entrer dans la deuxième, certainement celle qu'il attendait depuis longtemps.

Cette philosophie s'accorde parfaitement avec les générations de l'après-guerre, qui ont comme mot d'ordre « Soyons Heureux ! ». Chacun veut désormais vivre sa vie comme il l'entend, en toute liberté, loin des obligations et selon ses désirs. Michel Hulin nous rappelle que le plaisir « *rassure intuitivement le vivant en lui confirmant qu'il travaille présentement à sa propre conservation* ». (Hulin, 1993)

L'objectif est alors de démentir la pessimiste pensée de Pascal : « *Nous ne vivons jamais, nous espérons de vivre...* ».

André Comte-Sponville situe d'ailleurs la « *vraie vie* » assez proche de nous, mais paradoxalement, séparée par nous même. Nos habitudes, nos préjugés, nos craintes, nos doutes nous écartent de notre idéal. Comme le moi soumis aux conflits névrotiques, notre personnalité s'accommode, se défend et arrive tant bien que mal à survivre dans l'environnement quotidien, mais elle s'épanouit difficilement. L'un des moyens libérateur selon Comte-Sponville, et qui semble être le credo de milliers de personnes qui prennent la route est « *Absente-toi : la vie est là, dès que tu n'y es plus !* ». (Comte-Sponville, 1993)

On comprend donc mieux que si certains se lancent dans l'aventure et la découverte c'est parce qu'ils veulent exercer leurs droits et construire leur vie comme ils l'entendent. Eviter la vie trop normale, l'existence en ligne droite, le destin subi. « *Partir ailleurs retrouver les fondements d'un nouvel élan* ». (Christin, 2000) Ils veulent être seul, maître à bord, choisir le cap et sentir le vent dans les voiles, et peu importe la destination, « *vers quoi nous dirigeons-nous ? toujours vers la maison* ». (Novalis cité in Hesse, 1948)

Cette motivation prend encore de poids à partir du moment où le voyageur part seul faire son périple. Comme nous le verrons plus tard, le voyage en solitaire est en fait souvent l'occasion de faire beaucoup de rencontres, que ce soit avec des personnes de la population locale ou d'autres voyageurs. Mais ce départ reste un défi, et est en relation directe avec la capacité à être seule.

La capacité à être seul de Winnicott

Selon Winnicott, la capacité à être seul pour un individu, « *est l'un des signes les plus importants de la maturité du développement affectif* ». (Winnicott, 1958) A travers son ouvrage, De la pédiatrie à la psychanalyse, il se propose d'étudier les caractéristiques de cette aptitude, celle d'apprécier la solitude, et de définir plus en détail cette « relation à un ».

Selon lui, ce type de relation est en rapport avec une forme de narcissisme, primaire ou secondaire, mais pas uniquement. En effet, cette capacité à être seul, découlerait « *soit du développement individuel après l'établissement d'une relation à trois, soit un phénomène des premiers instants de la vie* ». (Winnicott, 1958)

Quoiqu'il en soit, pour expliquer ce phénomène, plusieurs hypothèses peuvent être avancées. Tout d'abord, « *il serait possible de dire que la capacité à être seul d'un individu est fondée sur son aptitude à affronter les sentiments suscités par le scène primitive* ». (Winnicott, 1958) Il s'agirait alors d'une maîtrise et d'une canalisation des pulsions, qui prouve « *une maturité du développement érotique* ». C'est en extrapolant ce concept, que Winnicott peut alors affirmer que la capacité à être seul serait alors « *presque synonyme de maturité affective* ». (Winnicott, 1958)

D'après les travaux de Mélanie Klein, la capacité à être seul pourrait également reposer sur la présence, dans la réalité psychique de l'individu, du bon objet. Il proviendrait du rapport que la personne a avec les objets extérieurs qu'elle a intériorisé. Ce processus est selon Mélanie Klein, en lien direct avec la relation que la mère, ou le symbole maternel le cas échéant, a avec son enfant. En effet, c'est grâce à des soins maternels suffisamment bons, et en percevant son environnement comme favorable, que l'enfant pourra intégrer les objets qui l'entourent comme de bons objets. Ils feront alors « *partie du monde personnel intérieur de l'individu et [seront] prêts à être projetés le moment voulu* ». Ainsi, même en absence d'objets

et de stimulations externes, l'enfant aura une certaine sérénité intérieure, qui le conduira à avoir « *confiance dans le présent et l'avenir* ». (Winnicott, 1958)

La phrase « Je suis seul », implique donc de nombreuses pistes de recherche.

- Tout d'abord, le mot « Je » met en avant la dimensions affective du développement de l'individu. Il montre que l'individu « *a réalisé son unité* » et qu'il a pris conscience de sa distinction avec l'espace environnant. (Winnicott, 1958) « Je » permet au sujet d'affirmer l'existence de sa vie intérieure.
- « Je suis » représente un stade du développement individuel. « *Par ces mots, l'individu acquiert non seulement une forme, mais aussi une vie* ». (Winnicott, 1958) Au début, l'univers amené par « Je suis » est fragile, vulnérable, puis il se renforce, car l'individu évolue dans un environnement qu'il connaît de mieux en mieux et qui le protège. « *Cet environnement protecteur c'est en fait la mère préoccupée de son petit enfant* ». (Winnicott, 1958)
- A travers les mots « Je suis seul », « *l'enfant se rend compte de l'existence ininterrompue de la mère. La sécurité qu'elle apporte lui rend possible d'être seul et de jouir d'être seul, pour une durée limitée* ». (Winnicott, 1958)

Le voyageur qui se déplace seul s'inscrit donc dans cette théorie. Il possède indéniablement une certaine maturité qui lui permet de se lancer vers l'inconnu. Cette capacité à être seul semble alors s'être construite depuis longtemps, amenant progressivement le voyageur à s'imaginer seul à l'autre bout de la planète. L'engagement dans ce type de voyage ne semble donc pas forcément être un défi, mais plus un aboutissement, un projet qui a mûrit lentement.

Dans le cadre de notre mémoire, il est très intéressant de souligner que la capacité à être seul permet au voyageur à la fois de découvrir le monde sans trop souffrir de la solitude, mais également d'être pleinement à l'écoute de ce qu'il vit. C'est quand on est seul qu'on peut « *découvrir sa vie personnelle* ». (Winnicott, 1958)

2.4. La découverte de Soi pendant le voyage

Comme nous l'avons vu, le voyage paraît être un révélateur de la personnalité. Il dégage l'essentiel, confronte la personne à des situations inhabituelles, la rapproche de l'ensemble de son fonctionnement psychique...

Comme Freud qui affirmait que l'homme se définissait le mieux dans sa pathologie, on peut maintenant penser qu'un univers étranger a le même effet. Il lui permet de découvrir de nouveaux horizons et de nouveaux espaces psychiques. Il lui apporte des informations sur sa résistance, sa créativité, son originalité.

Comme le dit Lanzmann, « *tous les chemins mènent à soi* », qu'ils soient directs ou non, fascinants, difficiles ou dangereux. Ainsi, nous allons aborder ce qui déstabilise le voyageur, ce qui remanie ses repères et qui le ramène encore plus proche de ce qu'il est.

2.4.1. Par rapport à l'Autre

« *Qu'est ce qui me fait courir ainsi d'un bout à l'autre de la terre ? Sinon – j'en ai maintenant la certitude – le désir de me découvrir à travers les autres ?* » (Lanzmann, 1985)

La rencontre avec l'Autre, comme nous le verrons dans le chapitre consacré aux émotions du voyageur, est l'un des points fondamentaux du voyage. Ce type de rencontre est unique car il met en jeu deux individus souvent diamétralement différents, que ce soit par leur nationalité, leur religion, leur langue ou leur statut social... et qui sont déterminés à communiquer malgré tout. On peut déjà remarquer que ce type de rencontres est plutôt contraire aux habitudes occidentales où chacun est assez hermétique à l'étranger. D'ailleurs un magazine de voyages dénonce dans son édito, l'« *un des grands fléaux de notre temps : la peur de l'autre* ». (Lefebvre et David, 2001) Quoiqu'il en soit, cette différence de coutume autour de l'échange apporte beaucoup au voyageur qui en tire plusieurs bénéfices.

Tout d'abord, cette rencontre lui permet de mesurer et de comparer son existence par rapport à une autre. Il observe les coutumes, l'habitat, l'aménagement, l'éducation... et les compare aux siens. Cela lui permet de se situer sa culture par rapport à une autre, et de se

situer lui même par rapport à un autre contemporain, de n'importe quelle région du monde. Cette confrontation amène alors inévitablement des interrogations, des envies et des regrets. Parfois, il peut paraître surprenant que telle ou telle communauté se développe dans des conditions si différentes. Le voyageur peut se trouver charmé face au bonheur de certains, et parallèlement, quelques jours plus tard, être accablé par la souffrance des autres. Aller vers les autres, c'est donc se découvrir à travers eux et partager une intimité.

Croiser la détresse est d'ailleurs toujours extrêmement marquant, surtout quand elle ne fait pas partie de sa culture, quand elle nous est étrangère, donc difficilement concevable et compréhensible. Le voyageur est culpabilisé face à la misère, car en tant que spectateur momentané et privilégié, il passe pour ne pas être concerné lui qui se présente comme observateur et humaniste. Cette souffrance le gêne car il ne peut l'ignorer, elle lui renvoie de la peur, de l'angoisse ou de la tristesse et l'amènera à s'en détacher et redevenir alors le touriste de base, finalement centré sur lui-même et loin du peuple visité. Alexandra David-Néel n'échappe pas à la règle : « Là encore, je ne pus que donner un peu d'argent et passer mon chemin... *« Passer son chemin », n'est ce pas ce que l'on est contraint de faire chaque jour, le cœur serré, impuissant que l'on est à soulager les innombrables malheureux gisants le long de tous les chemins du monde* ». (David-Néel, 1927)

Pour Pascal Bruckner, cette ouverture sur d'autres façons de vivre permet d'imaginer, pour soi, de nouvelles possibilités. L'Autre, devient alors un souffleur, comme au théâtre, qui nous « *souffle* » des pistes, des nouveaux chemins à expérimenter, et qui nous invite à suivre un autre destin. Souvent, ces rencontres ravivent une fibre que l'on avait oubliée ou négligée, et qui tout d'un coup, revient au premier plan, et brille par son manque.

Dans des régions peu développées, le rencontre avec l'Autre est fortement marquée par le fait que le voyageur a souvent du mal à se reconnaître en lui. En effet, la différence de culture et de développement est parfois telle, qu'il est quasiment impossible d'imaginer leur vie et de présenter la nôtre. Le voyageur, se laisse alors glisser vers ses origines, là où tous les hommes se retrouvent et se comprennent. On partage des repas, on dort ensemble, on se touche, on mime... C'est alors une régression contrôlée, vers un stade sans parole, où seuls les gestes et les expressions sont intelligibles.

Au cours de ses voyages, Jung était particulièrement intéressé par les gens qu'il rencontrait. « *J'étudiais la mimique avec attention et surtout les manifestations affectives des gens (...) j'apprenais ainsi en quelque sorte à voir avec d'autres yeux* ». (Jung, 1961) Pour lui, la découverte d'autres peuples, plus primitifs, « *éveille dans l'adulte civilisé des nostalgies qui proviennent de désirs et de besoins non-satisfaits. Ces derniers tirent leur origine de ces parties de la personnalité qui ont été effacées par les retouches portées à l'ensemble de l'image de l'homme, et ce au profit de l'adaptation et de la personne sociale* ». (Jung, 1961) Il dit alors retrouver au contact de l'Autre, une « *partie de la personnalité devenue invisible* », une partie qu'il néglige, qu'il a oubliée. Il se découvre donc à leur contact et en leur présence. Tout ce qu'il voit lui ouvre de nouveaux horizons intérieurs, même « *ce qui m'irrite chez les autres peut servir à ma connaissance de moi-même* ».

Pour Solenn Barbet, qui s'immergea chez les Himbas un peuple nomade de Namibie, communiquer d'une façon satisfaisante avec un étranger, demande d'oublier sa propre culture et de se détacher de ses repères. Cette perte d'identité permet alors d'effacer les différences, et de se plonger dans un état d'empathie où l'on peut facilement être à l'écoute de l'Autre, de son langage non-verbal et recueillir ainsi de plus amples informations. Cette osmose offre donc une liberté maximale à l'échange, et place le voyageur au même niveau que son interlocuteur. « *Pour briser le miroir des apparences, pour percevoir les choses, il est indispensable de se trouver nu en face d'elles* ». (Lanzmann, 1985)

A travers cette empathie, le voyageur va se fondre dans la culture visitée, et va pouvoir alors ressentir et exprimer les caractéristiques qui lui sont propres. Il va révéler une sensibilité, une proximité et un début de compréhension. Ainsi, il peut rencontrer des peuples plus ou moins proches de lui, qui lui sont inconsciemment familiers. Alexandra David-Néel parle alors de son âme de Jaune, d'une culture à son image. Kerouac dit devenir, à travers ses voyages, « *un peau rouge ou n'importe quoi : un nègre, un Mexicain, ou même un pauvre Jap* ». (Kerouac, 1963)

Lanzmann, voit « *l'ignorance [comme] un merveilleux ferment de lucidité, de spontanéité. Une façon extraordinaire d'approcher les autres* ». (Lanzmann, 1985) Elle permet d'éviter les à priori et les préjugés, et de cultiver, pendant une discussion, sa curiosité et de se tenir toujours prêt à la surprise.

Nerval, imagine l'étranger en Orient dans la position de « l'amoureux naïf », ouvert à tout, s'étonnant sans arrêt, et plongé dans un enthousiasme permanent. Il est alors plus ouvert sur le sensible que sur le mental, prêt à rencontrer et partager avec Autrui. Ainsi, Bouvier, qui ne passe pas un jour sans rencontrer « *un de ces êtres pleins de malice, d'inconscience et de suc, porteurs de foin ou rapetasseurs de babouches, qui [lui] donnent toujours envie d'ouvrir les bras et d'éclater en sanglots* ». (Bouvier, 1963)

2.4.2. Par rapport à l'environnement

Le fait de partir voyager demande une remise en question personnelle. Il convient de s'interroger sur la destination, la durée, les moyens de transports, quel budget... Ensuite, d'une façon plus singulière, il est inévitable de porter un regard nouveau sur soi, de cerner plus ou moins ce que l'on recherche, ce qu'on attend du périple. « *C'est un autre monde qui est recherché dans le voyage et c'est effectivement un autre monde qui apparaît* ». (Misrahi, 1996) Car en effet, voyager n'est pas seulement se déplacer dans l'espace, c'est aussi se déplacer à la fois au fond de soi.

Au fond de soi, car le voyageur évolue dans un univers inconnu qui lui demande de s'organiser et de se mettre en avant. Il va devoir gérer des tâches, habituellement classiques, qui lui demandent loin de chez lui un effort particulier. Ainsi, son alimentation, son habitation, ses distractions, ses déplacements feront l'objet d'une réflexion permanente. Loin des habitudes et de son confort, il recherche désormais à s'occuper de l'essentiel, de ses besoins fondamentaux. « *La vertu d'un voyage, c'est de purger la vie avant de la garnir* ». (Bouvier, 2001)

Et comment la garnir, face à toute cette nouveauté, qui déstabilise en permanence, repousse toujours plus loin les repères ? De l'autre côté du monde, les yeux du voyageur sont « *des portes ouvertes* ». (Barjavel, 1969) Il doit créer, à partir d'un matériel brut, qu'il ne maîtrise pas toujours. Des couleurs, des odeurs, des mouvements, des sons, des ambiances...

« *En vous prenant constamment à partie. Impossible ici d'être étranger au monde – parfois pourtant, on aurait bien voulu. L'hiver vous rugit à la gueule, le printemps vous trempe le cœur, l'été vous bombarde d'étoile filantes, l'automne vibre dans la harpe tendue des peupliers, et personne ici que sa musique ne touche. Les visages brillent, la poussière*

vole, le sang coule, le soleil fait son miel dans la sombre ruche du bazar, et la rumeur de la ville – tissus de connivences secrètes – vous galvanise ou vous détruit. Mais on ne peut pas s’y soustraire, et dans cette fatalité, repose une sorte de bonheur ». (Bouvier, 1963)

« Le paysage que je regarde est aussi un état de moi-même, un certain état des neurones dans mon cerveau ». (Watts, 1962)

Les lieux-limites comme les appelle Jean-Didier Urbain, attirent justement beaucoup de voyageurs. Ils regroupent tous les endroits particulièrement intenses, symboles de fracture, d’expression de la puissance de la nature. Des déserts, des gouffres, des cimes, des falaises, des cascades... Ces symboles naturels fascinent le voyageur, qui ressent alors le bout du monde, le chaos et lui donnent le vertige. Il est impressionné par la limite, la grandeur du décor, le fait que le réel rejoigne l’imaginaire. A cet endroit, il devine l’extrême frontière du monde et voit où son territoire fini, il voit les limites de son cadre de vie et s’interroge alors sur son existence. Dans ce mélange de Paradis et d’Enfer, le voyageur s’intériorise et pèse comme au Purgatoire son âme intérieure. Ces lieux fantasmés ouvrent alors au voyageur le plus profond de lui-même, comme nous le verrons dans la seconde partie sur le sentiment océanique.

Le désert est ainsi un lieu très apprécié par le voyageur. Il représente l’ultime exploration, le lieu extrême du voyage. En effet, il est éprouvant, rigoureux, exigeant et demande beaucoup d’efforts et de sacrifices. Pour Jean-François Deniau, aussi amoureux du désert que de l’océan, c’est une *« région où il n’y a que des hommes »*. (Deniau, 1996) Plus qu’ailleurs, le voyageur s’y sent alors exister, tel qu’il est, de sa façon la plus naturelle. *« Dans le désert, on sent l’écoulement du temps »* disait Nerval.

Le désert s’aborde autour de deux dimensions différentes. La première est celle de *« la contemplation »* (Urbain, 1993), du regard, de la vision de ce monde des origines. La seconde est corporelle, éprouvante pour la condition physique. D’un côté le voyageur va au bout de ses pensées, de l’autre il est au bout de ses forces. L’homme se retrouve ainsi à la limite de ses deux états, physique et psychique, et découvre alors l’étendu de son potentiel.

La rencontre du désert apparaît donc comme une étape dans l’existence, un lieu où l’on se purifie par le vide, l’abandon et *« l’oubli de soi dans une nature maternante »*. (Urbain,

1993) Encore une fois, le voyageur régresse, et retrouve son âme d'enfant, émerveillée et contenue par ce qui l'entoure. Il touche alors aux origines dans un environnement désolé, apparemment mort. Comment ne pas voir alors le désert comme, ce que Catherine Reverzy appelle, « *un sculpteur d'âme* » ?

Le voyage apporte donc une nouvelle dimension, où le voyageur va dépasser sa condition habituelle, et rentrer dans un nouveau fonctionnement. Ainsi, marcher, pédaler ou grimper de nombreuses heures amène le voyageur à une sorte d'hypnose. La fatigue et la cadence, associées à une sécrétion d'endorphines, le conduit à un repli sur soi, où il se met à l'écoute de son corps, de ses affects, de ses souvenirs. Il rentre alors dans un état proche de la transe, où sa perception et sa cognition sont modifiées et atteint ainsi un autre niveau de conscience.

Laurence de la Ferrière, qui a parcouru seule plus de 1300 kilomètres sur le pôle Sud, témoigne ainsi : « *Quand je bataillais au niveau du désert de l'Antarctique, j'ai compris que je venais de rejoindre mes origines (...). C'est comme si j'avais un jour été un de ces petits grains de la calotte glacière. Comme si j'avais atteint un niveau de conscience très primitif* ». (Reverzy, 2001)

La perte des repères amène un doute et une ouverture. Elle déstabilise le voyageur qui devra se repositionner entre les deux temporalités, les deux mondes exclusifs, et souvent incompatibles qu'il a vécu. Ainsi, Alexandra David-Néel nous fait part de son sentiment quand à la réunion des cultures : « *L'Orient – surtout au Thibet – est la terre du mystère et des évènements étranges. Pour peu que l'on sache regarder, écouter, observer attentivement et longuement l'on y découvre un monde au-delà de celui que nous sommes habitués à considérer comme seul réel, peut-être parce que nous n'analysons pas assez minutieusement les phénomènes dont il est issu ne remontons pas suffisamment loin l'enchaînement des causes qui les déterminent* ». (David-Néel, 1927)

Nerval, dans la même comparaison, voit que « *l'Orient a d'autres idées que nous sur l'éducation et sur la morale. On cherche là à développer les sens, comme nous cherchons à les éteindre... (...) leurs croyances et leurs coutumes diffèrent tellement des nôtres que nous ne pouvons les juger qu'au point de vue de notre dépravation relative* ». (Nerval, 1851)

2.4.3. Par rapport à Soi - l'aventure et l'épreuve dans le voyage

Chez le voyageur, la difficulté fait partie courante du quotidien. Contrairement au touriste qui tient à son confort et à sa sécurité, le voyageur ne recule pas face à l'effort et à la contrainte. Il va ainsi, encore une fois à contre-courant de la société traditionnelle occidentale, qui est véritablement allergique à la douleur, comme à la peur, et qui tente de s'en protéger et de l'éradiquer.

Le voyageur, quand à lui, aime pousser son corps hors de ses limites. Parfois il le maltraite, le pousse dans ses retranchements, car pour lui, décrocher un sommet, un désert n'a pas de prix. D'ailleurs, sans chercher à atteindre des buts extrêmes, le voyageur se fera toujours une règle d'atteindre l'objectif qu'il s'est donné. Ce peut-être rejoindre une ville, trouver un monument, quitter une région... Le mental prime alors sur le corps qui ne peut que se soumettre à son exigence. Les difficultés sont alors semblables à des « *marches et parvis* ». Elles permettent au voyageur de s'élever pour « *redécouvrir des splendeurs évidentes ou voilées* ». (Misrahi, 1997)

C'est alors ici, que le réel combat commence, quand il s'agit de supporter et d'endurer la contrainte. Quand le corps crie à chaque instant sa douleur et sa fatigue, et que la volonté lui ordonne de continuer, d'aller au-delà. Le voyageur repousse alors ses limites et agrandi son domaine de possible.

Car, comme le dit Comte-Sponville, « *le désespoir et la béatitude vont ensemble, ou plutôt celle-ci est au bout de celui-là* ». (Comte-Sponville, 1993) Quand il aura été pleinement affronté, s'ouvre alors la sérénité et le calme. Saint Exupéry illustre cette idée par son témoignage : « *Je me suis cru perdu, j'ai cru toucher le fond du désespoir et, une fois le renoncement accepté, j'ai connu la paix. Il me semble à ces heures là que l'on se découvre soi-même et que l'on devienne son propre ami. Plus rien ne saurait prévaloir contre un sentiment de plénitude qui satisfait en nous je ne sais quel besoin essentiel que nous ne connaissions pas. (...) connaître cette sérénité. (...) comment favoriser en nous cette délivrance ?* » (Saint Exupéry, 1939)

Ainsi, les plus beaux périple sont ceux qui ont été éprouvants et les plus belles joies sont celles qui ont été méritées.

Alexandra David-Néel conclut son Voyage d'une parisienne à Lhassa ainsi : « *De l'endroit où j'étais assise, je dominais de haut la sèr pang, la cohue multicolore des Thibétains en habits de fête et, par delà, Lhassa étendue dans la plaine. Les toits d'or de ses temples lançaient de brefs éclairs comme pour répondre à ceux partant du chapeau rutilant qui, très haut dans l'azur, coiffait le palais du lama roi. Le soleil merveilleux de l'Asie centrale illuminait le paysage, intensifiait les couleurs, faisait rayonner les montagnes blanchâtres à l'horizon. Tout vibrait, gorgé de lumière, semblant prêt à se transformer en flammes... Spectacles inoubliables qui, à lui seul, m'eût payée des fatigues que j'avais endurées pour le contempler (...)* Cette récompense me revenait de plein droit, je n'étais pas d'humeur à m'en laisser priver ». (David-Néel, 1927)

La « *bonne souffrance* », comme Pascal Bruckner la nomme, est donc profitable, elle participe à l'épanouissement, donne du pouvoir et une meilleure connaissance de soi. Simone Weil pense même qu'elle sauve l'existence. On peut penser alors que la perception de cette souffrance est déformée par le moi, canalisée et gérée de façon positive et salutaire pour l'équilibre psychique de la personne.

Ainsi, beaucoup de voyageurs la recherchent, veulent l'affronter. Carole Pither, baroudeuse à travers le monde, nous dit alors « *[aimer] la difficulté, [aimer] les défis de la vie, le challenge d'une situation, résoudre des problèmes et [se] mesurer à l'impossible* » (Pither, 2000). Paradoxalement, les voyageurs tirent du plaisir de cette souffrance. Comme le dit Jacques Lanzmann, « *moins ça va, plus ça va* ». L'effort de dépassement de soi, comme pour le sportif, transcende le voyageur. Cela lui renvoie une assurance et une énergie qui renforce sa confiance en soi. La douleur concrétise alors les défis qu'il a choisi de relever et les risques qu'il accepte d'encourir. Elle lui montre qu'il est pleinement vivant, et libre d'accomplir ce qu'il veut. Ainsi, « *voyager aux confins de l'épuisement. Ces « petites morts » les comblent !* » (Urbain, 1993).

Supporter la souffrance donne parfois l'impression de se désincarner, de dépasser son corps, ses sensations physiques. Le contrôle de soi permet alors d'atteindre un niveau spirituel, une élévation mystique qui change son rapport à soi et augmente sa connaissance intérieure. Il amène aussi une autre approche du monde extérieur, comme témoigne cet auteur

anonyme. « *C'est peut-être une chance que j'aie tant souffert, parce que ça me permet d'être plus compréhensive et plus indulgente envers le reste de l'humanité* ». (L'herbe bleue, 1971).

Ainsi, on peut rapprocher le voyage de l'ascèse, à travers l'effort, la recherche de pénibilité, associée à un désir d'extraordinaire. Le voyageur, comme l'ascète, se détache de la société, ne dépend plus de rien ni de personne, s'écoute intérieurement, maîtrise ses pulsions, ses besoins, son plaisir... Il utilise d'ailleurs les mêmes termes : l'initiation, le périple, l'extase... On voit donc, que le voyage apporte toute cette dimension personnelle, à la fois de rencontre avec soi-même et d'exploration intime. « *L'empire de l'homme est intérieur* ». (St Exupéry, 1939)

Enfin, par rapport à la souffrance et à la difficulté, on peut comparer celle qui sont présentes en voyage et celles présentes dans les sociétés traditionnelles, et se demander lesquelles sont les plus pénibles pour le voyageur. Pour lui, il est sans doute plus facile de traverser les océans et de parcourir les routes du monde, que de prendre les transports en commun pour faire ses courses, organiser sa semaine ou prévoir ses vacances. Le vrai dépassement de soi, ne serait-il pas ainsi pour le grand voyageur de rester chez lui et d'arriver à gérer le quotidien ?

Alexandra David-Néel dit qu'on est plus en danger à Paris que sur les hauts plateaux tibétains. Maintenant de quels dangers parle-t-elle ? S'agit-il de dangers menaçants l'intégrité physique de la personne ou visant sa santé mentale ?

L'adversité fut le refuge. A l'aisance toujours cette senteur de pourriture. Rien qui ne soit donné. Rien que de longues douleurs silencieuses comme une ascension d'hommes. Et d'inhumaine élévation, cette humilité : « Je ne sais pas ».

Le Voyageur dans la montagne.

Il ne compte pas ses efforts.

N'est pas en quête de regards.

N'attend rien du sommet.

En soi-même délie

Ce qui était à délier.

Le Voyageur dans la montagne.

Il va, de vague en vague

De pierre, vers sa pierre,

Qu'il ne connaît pas,

Qui s'élève de ses pas. (Crickillon, 1993)

L'aventure est quotidienne chez le voyageur. En effet, plus que quiconque, il apprécie les découvertes hors pistes, les chemins non-balisés, les rencontres inhabituelles. Il côtoie tous les jours les contraintes, les incidents ou les dangers, quand il assume de mettre son corps et son esprit à l'épreuve. Elle commence donc quand on perd nos certitudes, qu'on passe d'une croyance à l'autre, que l'esprit s'étonne et sort de son habituelle capacité de prévision. Ainsi, l'aventure joue avec nos limites et dépasse souvent notre imagination.

« *La terre nous en apprend plus long sur nous que tous les livres car elle nous résiste* ». (St Exupéry, 1939)

Elle est un pari, un défi lancé à la mort et sollicite les pulsions de vie et de conservation du moi. Car l'aventure ne prend ses lettres de noblesse que si il y a souffrances, acharnement pour atteindre le but fixé. La mort est la pire éventualité, mais elle est concevable. L'aventurier le sait bien, et c'est en ça qu'il développe toutes ses potentialités.

Elle permet ainsi à chacun de découvrir ses facultés car la plupart du temps, l'erreur est inenvisageable dans ces situations. Le voyageur est alors en lien avec sa volonté instinctive de rester en vie. Il fait appel à ses réserves de courage, d'intelligence, d'énergie pour repousser la mort qui le menace. Ainsi, « *le risque, (...) c'est la vie* ». (Deniau, 1996)

« *Je sais déjà, ou je tente de m'en convaincre, qu'il y aura des moments où je devrai me faire violence, me persuader de lever le pied, où je devrai m'obliger à ne pas prendre de risques, pour ne pas casser, et surtout pour revenir au port, premier devoir d'un homme de mer* ». (Parlier, 2001)

Ces réserves, toujours de garde, prêtes à se mettre en action pour conserver la vie sauve, s'enrichissent alors de pulsions de vie, et deviendront ensuite plus stables, plus fortes, plus protectrices. Le sujet qui aura alors pris auparavant connaissance de ses ressources et de ses

capacités pourra alors aborder des situations avec une meilleure maîtrise. Alexandra David-Néel disait ainsi que « *les choses jugées difficiles et terribles deviennent, en général, bien simples lorsqu'on les affronte* ». (David-Néel, 1927)

Saint Exupéry dit dans Terres des Hommes, que « *l'homme se découvre quand il se mesure avec l'obstacle* », car il peut ainsi révéler toute sa grandeur, une grandeur trop souvent écartée par la routine, comme un « *Mozart assassiné* » chez chacun de nous. Au contraire, l'aventure s'oppose à la routine, et place le voyageur dans la situation d'un héros, au nœud de l'histoire où seules l'action et l'audace le sauveront.

L'aventure valorise celui qui a su passer à travers les pièges qui lui étaient tendus, qui a enduré des épreuves, et qui en sorti victorieux. Ainsi, pour vivre pleinement sa condition d'homme, Comte-Sponville nous rappelle que « *la vie est une aventure, elle peut l'être, elle doit l'être* ». (Comte-Sponville, 1993). Deniau suit depuis toujours le leçon de Kipling, celle que sa famille lui a apprise quand il était enfant : « *toujours prendre le maximum de risques avec le maximum de précautions* ». (Deniau, 1996)

Certains voyageurs sont justement portés presque exclusivement sur la recherche d'aventure, parfois extrême. Jean-Didier Urbain, qui les a qualifiés de « *voyageurs de l'interstice* », voit en eux une tribu, attiré par l'occulte, l'invisible et l'imaginaire. Ils recherchent les émotions fortes comme la peur, qu'ils trouvent dans des cimetières ou des quartier « chauds »... L'axe d'innovation est ici le secret, car ce type d'expériences se rapproche souvent de l'illégalité, où la ruse et l'effraction sont de rigueur. Ces voyageurs se marginalisent donc à l'extrême vers des endroits hostiles, prennent des risques, repoussent toujours plus loin leurs limites. Jean-Didier Urbain s'interroge alors sur ce tourisme à risques et se demande s'il ne serait pas un symptôme de société, dans le sens, où il représenterait le dernier « exotisme » dans un monde blasé et monochrome. On peut en effet imaginer ces conduites comme une roulette russe, productrice de plaisir et d'excitation à travers une prise de risque. Ici plus qu'ailleurs, il nous paraît évident que ce type de voyage expose clairement la notion de fuite et de retrait précédemment abordée.

2.5. Le retour

Le retour de voyage est une étape très symbolique et très marquante pour le voyageur. L'homme du retour est forcément différent de celui qui est parti, le voyage l'aura transformé, remanié. Comme nous l'avons vu, ses repères seront différents et modifieront inmanquablement sa façon d'aborder le quotidien. Le quotidien familial qu'il va retrouver met fin à son voyage. Il reprend contact avec sa position sociale, composée de différents personnages du système familial, professionnel, civil... Il évolue désormais avec son histoire et son passé dans un univers où il est connu.

Il est impossible de généraliser et de savoir si un voyageur au long cours est heureux ou non de rentrer chez lui après un long voyage, cela dépend bien-sûr de la situation de chacun. Toutefois, on peut penser qu'il est très souvent habité par deux sentiments contraires qui le partagent entre le plaisir et le déplaisir.

Tout d'abord, beaucoup de voyageurs font part de leur volonté de retrouver leur culture. En effet, Lanzmann met en garde le voyageur voulant partir pour toujours. « *Attention ! Il y a danger de retomber dans une autre routine. En effet, s'assumer au jour le jour devient l'équivalent d'un travail à plein temps. Etre un galérien du voyage n'est pas du genre à épanouir qui que ce soit* ». (Lanzmann, 1988) Le joaillier Augustin Hiriart, en 1609, parle ainsi d'un « *chatouilleux désir* » de revoir sa chère patrie. Ils veulent retrouver leurs horizons familiers, partager leur expérience et reprendre leur vie sociale. L'alpiniste Chantal Mauduit disait « *aimer partir pour mieux revenir vers ses racines, sa culture, sa famille* ». (Reverzy, 2001) Le navigateur Yves Parlier, lui voit dans le départ l'occasion de renverser une frontière avec son monde connu, pour mieux la reconstruire quand il reviendra.

Ainsi, quand on revient de voyage, tout est redécouvert, mesuré, analysé. On a d'ailleurs l'impression que le monde s'est arrêté, et qu'on le reprend tel qu'on l'a laissé. On est souvent surpris de voir que malgré tout, la vie a également suivi son cours de ce côté de la terre, malgré le fait qu'on l'ait complètement oubliée. Le quotidien, bien que connu, reste quelque peu surprenant. Il y a un travail de réadaptation qui se met en place, où les nouveautés sont intégrées, et où le voyageur se repositionne progressivement dans son nouvel espace familial. On peut considérer cette étape comme faisant encore partie du voyage, car elle est riche en surprises, en nouveautés, en investissement de soi. Mais, c'est certainement la dernière, car

une fois cette réinsertion effectuée, les repères réexaminés, le voyageur se retrouve intégré dans un environnement qui lui est redevenu classique.

Comme nous l'avons vu, le voyage est aujourd'hui considéré comme un bien en soi, bénéfique et dégageant un certain prestige. Le voyageur se trouve donc en revenant, dans une position enviable et gratifiante. Il va ainsi être sollicité de faire partager ses souvenirs et ses aventures. Ces moments d'échanges sont inévitables et sont des situations très particulières où les relations s'articulent d'une façon unique.

Tout d'abord, le voyageur va par cette occasion reconsidérer son périple, et revivre les événements marquants qu'il a vécus. Il va pouvoir alors cicatriser et rapprocher la vie lointaine qu'il a vécue avec celle de maintenant. Ici commence la représentation qu'il va se faire de son voyage, des souvenirs qu'il va avoir, des impressions qu'il va garder. Les objets-souvenirs deviennent alors des preuves, des illustrations concrètes de ce qui a été vécu. Ils vont résumer les émotions ressenties et apparaîtront comme un espace transitionnel, où le voyageur pourra se projeter facilement. Ils sont alors comme des trophées témoignant de l'effacement social du voyageur, symbolisant son dépassement de soi, et ainsi, le démarquant dans sa société, car, il est inconcevable pour le voyageur que son voyage soit oublié, par lui ou par les autres. Le voyage se prolonge dans l'imaginaire, il reste vivant, présent au jour le jour, faisant régulièrement des incursions dans la vie quotidienne. Cela peut être un souvenir, une ressemblance, une émotion retrouvée, une odeur qui replonge le voyageur dans son aventure passée.

« Naturellement les voyages autour du monde ne sont pas aussi agréables qu'ils ne paraissent, c'est seulement quand vous avez fui toute cette chaleur et toute cette horreur que vous en oubliez les désagréments et que vous vous souvenez de scènes étranges que vous avez vues ». (Kerouac, 1960)

Donc, au delà du témoignage, le voyageur va chercher à convaincre, à marquer sa différence et sa distinction. Il va, consciemment ou inconsciemment, vouloir trouver une reconnaissance et une admiration. Pour une dernière fois il va vouloir jouir de l'ivresse de la toute-puissance, avant de devoir y renoncer et de redevenir douloureusement quelqu'un d'anodin intégré dans le système social.

Le retour est donc ambivalent car, en parallèle de la joie de retrouver les siens, la société est menaçante, et préoccupe le voyageur. « *J'ai peur de retrouver mon quotidien. Plus je suis sur la route, plus je m'éloigne de l'instant où il faut reprendre une vie convenable, habituelle, ordinaire* », dit Carole Pither en revenant de son voyage suivant les traces de Kériban, un héros de Jules Verne, à travers l'Europe de l'Est et la Russie.

« *Dans la voiture, je pense à la vie qui nous attend : boulot, métro, dodo ? Pas possible* » (Boisredon, Fougeroux, Rosanbo, 2000) se dit l'un des trois voyageurs humanitaires revenant d'un périple de un an autour du monde.

Nerval en retrouvant la France « *regagne le pays du froid et des orages, et déjà l'Orient n'est plus pour [lui] qu'un de ces rêves du matin auquel viennent bientôt succéder les ennuis du jour* ». (Nerval, 1851)

Le regard du voyageur est différent, on l'a déjà dit, il est plus vif, plus ouvert, plus incisif. Au contact de la société, le voyageur la critique et se révolte face à « *l'incroyable gâchis de nourriture, d'images, de sons, de mots* ». (Lanzmann, 1985) Il regrette cette distance avec les réalités premières et les moments simples. Tout paraît injuste et démesuré. Tout est à vendre, à acheter, à consommer sans effort, sans humilité. Le voyageur commence par être étonné puis devient écœuré, et prend mauvaise conscience. N'est-il pas le symbole de cette injustice, lui qui s'est épanoui dans des régions défavorisées, et qui rentre dans cet univers de facilité voire même d'excès ?

Le retour de voyage est donc un douloureux passage, entre un deuil difficile et une résurrection déçue. Comme le dit Jean-Didier Urbain, il s'agit d'une épreuve. « *Une « petite mort », suivie d'une lente « renaissance », une sorte de réincarnation progressive de soi* ». *Il faut en effet sortir d'un fonctionnement égoïste pour retrouver l'intégration sociale, retrouver un monde fait de règles et de devoirs alors que la tête est pleine de rêves et d'idéal. « Partir, c'est mourir un peu » dit le proverbe. Mais revenir aussi* ». (Urbain, 1993)

Face à cela, le voyageur doit effectuer sa réinsertion. Il doit s'adapter à ce milieu qui le « *grignote* ». (Lanzmann, 1985) Mais il est seul, comme un libéré de prison. Alors, il peut hésiter à raconter son expérience restant intérieur, timide, réservé. Il ne livrera des souvenirs, des « *brindilles de bonheur vécu* » (Pither, 2000) qu'au compte-goutte et noyé dans la nostalgie. Ayant vécu l'extase, la platitude est d'autant plus dure. « *Personne au monde sauf*

un camé ne peut savoir ce qu'est le contraire parfait de la dépression ». (L'herbe bleue, 1971) Nous ferons justement un parallèle dans la deuxième partie entre le drogué et le voyageur, tous les deux accrocs au trip.

Le voyageur peut donc ne pas paraître totalement revenu. Il ferait alors une escale, plus ou moins longue, comme une pause entre deux voyages. Il serait un nomade sédentarisé, toujours tenté par les grands espaces et les projets lointains, immobile, comme pour mieux préparer son prochain départ. Il est alors caché dans la société, masqué par une sédentarité apparente, mais très loin d'être pleinement intégré. L'ailleurs est omniprésent, le désintéressant parfois de l'ici et maintenant.

« Il vous regardait fixement, le menton dans la main, il vous écoutait, mais ses yeux, poursuivant une vision intérieure, étaient plein d'un regard qui disait exactement : « Va toujours, mon bonhomme. Quand on a vu ce que j'ai vu, quand on sait ce que je sais, tout ce que tu pourras me raconter n'a guère d'intérêt. » on avait, en lui parlant, l'horripilante sensation de lui raconter des choses sans importance et de se heurter à une supériorité inaccessible ». (Rouff, 1923)

Le retour est donc ce qui clôt le voyage, du moins physiquement, car nous avons vu que ce dernier reste encore longtemps vivant après dans l'esprit du voyageur. Le voyage apporte alors de nombreux éléments, qui s'intègrent dans le fonctionnement psychique de la personne, des valeurs, des opinions, des repères... qui vont désormais faire partie de sa personnalité et influencer son implication sociale.

Lisons alors les dernières phrases du récit de Kerouac, les clochards célestes *« Et comme je descendais, à flanc de montagne, avec mon sac, je me retournai et m'agenouillai sur le sentier, et je dis : « Merci, cabane. » Puis j'ajoutai : « Blablabla » avec une grimace car je savais que la montagne et la cabane comprendraient ce que je voulais dire. Puis je leur tournai le dos et continuai à descendre le long du sentier, vers ce bas monde* ». (Kerouac, 1963)

2.6. Apports du voyage

Le voyage amène divers enrichissements personnels qui sont clairement énoncés par les écrivains-voyageurs. Dans tous les cas, le voyage apparaît comme bénéfique, amenant des enrichissements profitables à long terme. Pour certains, ce sont des traits de caractère qui sont accentués, pour d'autres, ce sont des qualités qui se révèlent, enfin, la manière de vivre peut également être influencée par le voyage.

Nerval fait part d'un accroissement de la tolérance, de la curiosité et d'un « *désir d'observer les mœurs* ». (Nerval, 1851) Alexandra David-Néel a vu son sang-froid renforcé par toutes ses « *années de vie aventureuses* ». Elle en tire également « *une profitable leçon d'humilité* ». (David-Néel, 1927) Lanzmann s'est vu, grâce à ses différents voyages, « *trouver quelques grammes de sagesse en plus* ». Il précise d'ailleurs que cela est certainement dû, à une meilleure compréhension entre les deux lui-mêmes où il a pu observer les « *mouvements de l'âme comme le déplacement des corps, les horreurs comme les émerveillements, le sensible comme le vulgaire* ». (Lanzmann, 1988) Le voyage devient alors « *une école de la liberté* ». (Deniau, 1996)

« *Il ne faut pas renoncer à ses rêves...* », « *La leçon de la proximité de la mort, c'est que la vie vaut largement la peine...* », « *A chacun son Everest...* », « *Marche où ton cœur te mène...* » : voila ce que dise ces femmes d'aventure à Catherine Reverzy.

Par rapport au nomadisme, Bouvier évoque chez le voyageur une objectivité plus facile. Lanzmann, découvre d'ailleurs chez lui, grâce au fait d'avoir « *bourlingué au lointain* », des espaces qui lui paraissaient naguère dérisoires. Le voyage, plus que tout, permet ainsi de mieux cerner ce qui nous paraît superficiel, et de s'intéresser à ce qui nous concerne vraiment. Il amène à modérer, à relativiser les événements de vie. « *A tous ceux d'entre nous qui ont connu la grande joie des dépannages sahariens, tout autre plaisir a paru futile* ». (St Exupéry, 1939)

Jung revient « *profondément impressionné* » de ses voyages. Certains l'ont fait réfléchir, et lui ont donné de nouvelles pistes pour concevoir l'homme, et le monde en général. Une rencontre en particulier avec Ochwiay Bianco, le chef des Indiens Taos Pueblo du Nouveau-Mexique fut décisive dans sa vie.

En discutant avec lui, il s'aperçoit que les Indiens ne comprennent pas les Blancs. « *Je lui demandais pourquoi donc il pensait que les Blancs étaient tous fous. Il me rétorqua :*

- « *Parce qu'ils pensent avec leur têtes* »
- « *Mais naturellement ! avec quoi donc penses-tu ?* » demandais-je étonné.
- « *Nous pensons ici* » dit-il en indiquant son cœur.

Je tombai dans une profonde réflexion. Pour la première fois de ma vie, me sembla-t-il, quelqu'un m'avait donné une image du véritable homme blanc ». (Jung, 1961)

Les voyages laissent des traces profondes, interagissant avec la personnalité du voyageur. « *Comme des cicatrices de bonheur sans cesse ouvertes et refermées* » (Lanzmann, 1985), elles enrichissent les options comportementales et agissent sur le monde affectif. La gestion des émotions liées au voyage se prolonge ensuite facilement au retour. La peur a été vécue, l'angoisse affrontée, la joie exprimée... Les impressions sont d'ailleurs souvent plus fortes que les souvenirs. Le pôle émotionnel se trouve alors plus vaste et plus conscient. Lanzmann se demande ainsi si la vraie mémoire n'est pas celle des sensations éprouvées.

Le voyageur est ainsi ouvert aux souvenirs et aux représentations qu'il a intégrés tout au long de ses voyages. Lanzmann « *gobe (...) d'infimes éclats de souvenirs et d'émotions* » en fonction de ses besoins d'évasion. Certaines images, qui sont liées à des situations, des sensations ou des sentiments, reviennent en éclair.

Le navigateur Yves Parlier, voit à travers ses traversées un moyen d'être lui-même, d'utiliser pleinement ses facultés mentales. Atteindre l'objectif fixé amène un « *moral à tout épreuve, une confiance en soi redoublée et une fenêtre ouverte sur l'avenir* ». (Parlier, 2001)

Pour beaucoup, le voyage permet de croire qu'il y a toujours une solution. Il renforce le sentiment de sécurité, d'adaptation, de performance. Chaque fois c'est une victoire qui consolide l'estime de soi, et rend plus que jamais la personne proche de ce qu'elle est véritablement. Au contact des autres, des races et des coutumes, le voyageur sent ce sentiment d'universalité que nous allons aborder prochainement, qui le rapproche du sens qu'il donne à sa vie, et donc de son épanouissement personnel. .

Michel Hulin voit, dans le fait de se sentir rattaché à l'ensemble des hommes, à l'humanité, un sentiment proche de l'invulnérabilité qui permet d'affronter plus sereinement les aléas de l'existence et même de la mort. « *Les choses peuvent aller aussi mal que possible, j'aurai toujours un endroit agréable, confortable, plein de chaleur, où me réfugier. C'est un peu comme si je transportais dans ma tête une sorte de jardin intérieur, plaisant et serein* ». (Hulin, 1993)

3. Les émotions particulières rencontrées lors d'un voyage

Le voyage amène de nombreuses émotions. Certaines lui sont propres, d'autres non, mais toutes ont la caractéristique de surgir dans un univers inhabituel, ce qui demande au voyageur une réaction adaptée. En voyage, et pendant les vacances en général, Roland Dufour avance que l'homme prend conscience « *de la précarité et de la brièveté de son existence et veut en jouir le plus largement possible* ». (Lanquar,1990) Il est donc particulièrement avide d'émotions et de ressenti, surtout quand elles sont insolites.

La description selon Jacques Salomé du monde émotionnel permet une approche simple et concrète de ce pôle proprement humain.

A travers l'émotion, s'exprime des instants de vie, des vérités conscientes et inconscientes. L'émotion est directement en relation avec des sentiments oubliés, des sensations éloignées et inattendues. Elle permet d'accéder à la sensibilité la plus profonde de l'individu, et à ses représentations les plus archaïques.

Il est difficile de décrire et partager une émotion dans le langage des mots. En effet, elle est souvent soudaine et éphémère, et désorganise l'appareil psychique. Le monde cognitif est déstabilisé, submergé par les affects. La perception est modifiée, les sensations sont perturbées et l'individu est intégralement soumis à son effet.

Les émotions laissent des traces dans le monde affectif, des marques qui restent ensuite plus ou moins actives. Elles peuvent resurgir et s'associer à des souvenirs, se déplacer vers un autre domaine.

« Cet instant, je le garderai à jamais pour moi. Il y changera quelque chose, une manière de voir d'appréhender les événements, de relativiser. Quand resurgira-t-il ? Cela ne m'appartient certainement pas ». (Boisredon, Fougeroux, Rosanbo, 2000)

L'émotion peut ainsi être stimulante ou invalidante, pleinement vécue ou au contraire réprouvée, retenue. La façon de vivre ses émotions est propre à chacun, mais on peut remarquer que le voyageur, d'une façon générale, est très attentif à ses émotions car elles le renseignent sur son environnement, et sa position par rapport à celui-ci.

Voyons donc, à partir de témoignages, quelques émotions que l'on peut rencontrer dans le voyage au long cours.

3.1. Retour sur soi

Loin du besoin de remplir leur quotidien avec des choses matérielles, les voyageurs se retrouvent souvent avec leurs pensées. Comme les bergers qui possèdent eux aussi un esprit vagabond, ils vivent entre « *la nature et eux-même* ». (Pither, 2000)

Kerouac apprécie particulièrement le silence, le « *diamant de la sagesse* », ce « *grand chuuutt qui vous rappelle un souvenir apparemment oublié depuis votre naissance* ». Durant tous ses voyages, il est alors très sensible à ses rêveries, ses souvenirs.

« J'eus envie de me coucher sur le bord de la piste pour en retrouver le souvenir. C'est souvent le cas, en forêt. Les arbres produisent toujours une impression familière ; on dirait le visage d'un parent disparu depuis longtemps et qu'on revoit comme dans un vieux rêve ; une bribe de chanson oubliée qui dérive à la surface des eaux ; cela ressemble à l'éternité dorée de l'enfance enfuie ou d'une tranche de vie adulte déjà écoulée ; cela fait penser à toute les vies et à toutes les morts et à les peines survenues il y a un million d'années ; et les nuages qui passent semblent en porter témoignage, familiers et solitaires. Ces rappels soudain me

plongèrent même dans une sorte d'extase ; tout en suant et somnolant, j'aurai aimé m'endormir et rêver dans l'herbe ». (Kerouac, 1963)

St Exupéry, perdu dans le désert, « *nu entre le sable et les étoiles* », profite alors du silence pour méditer sur sa condition. Il se découvre plein de songes et ressent alors une douceur, une présence qui lui permettait de « *[s'abandonner], les yeux fermés, aux enchantements de [sa] mémoire* ». (St Exupéry, 1939)

Jacques Lanzmann aussi, profite de l'Altiplano bolivien pour s'arrêter et réfléchir sur lui : « *C'était un pueblo comme les autres, en apparence. Minuscules maisons basses, murs de brique de boue séchée mélangée de paille et de bouse de lama. Une porte unique, seule ouverture sur la vie. J'ai vraiment eu l'impression que j'allais enfin pouvoir refaire le monde à partir de cet endroit* ». (Lanzmann, 1985)

Parlier trouve dans cette recherche intérieur le moyen de se situer de « *comprendre et de savoir comment tout cela bouge, comment tout cela s'articule : le mouvement des vents, la vitesse des vagues, la forme d'un nuage ou la force d'un courant, la position des astres, les six milliards de gens qui pourtant me ressemblent* ». (Parlier, 2001)

Avoir « *les yeux plongés dans l'univers* » (terme de la navigatrice Catherine Chabaud) pour mieux s'observer. Se projeter dans ce qui l'entoure, voilà ce qui est courant chez le voyageur. Il profite du décor, d'un paysage pour y voir une de ses caractéristiques propres. Ainsi, Kerouac, « *[lit] le paysage qu'[il] côtoie* ». (Kerouac, 1960)

Alexandra David-Néel s'amuse à « *imaginer la vie et les pensées des hommes cachés derrière les murs blancs des habitations minuscules qu'[elle contemple]* ». (David-Néel, 1927)

« *Les choses de la nature paraissaient posséder un langage spécial intelligible, semble-t-il, à ceux qui ont vécu longtemps proche d'elles, attentifs et solitaires ou, peut-être, plus simplement, ces derniers déchiffrent-ils leurs propres pensées et leurs secrets pressentiments sur les énigmatiques physionomies des monts, des bois et des eaux. Le majestueux Kha Karpo dressant haut dans le ciel clair la masse de ses glaciers bleuis par la pleine lune m'apparut, ce soir-là, non comme le farouche gardien d'une barrière infranchissable, mais plutôt tel*

qu'une déité vénérable et bienveillante debout au seuil des solitudes mystiques, prête à accueillir et à protéger la voyageuse, quelque peu téméraire, que son amour du Thibet y ramenait ». (David-Néel, 1927)

3.2. Réalisation d'un rêve

Une impression d'accomplissement se dégage souvent au cours d'un voyage. Certains voyageurs ont alors l'impression de réaliser un rêve ou de vivre un instant particulier qu'ils ont longtemps attendu. Pour bien comprendre cette émotion il faut s'intéresser à l'enfance du voyageur.

En effet, comme nous l'avons déjà vu avec Anzieu, le voyage peut trouver ses premières racines dans l'enfance. L'enfant supporte mal l'immobilité et l'inaction. Au contraire il recherche le jeu, le plaisir d'un monde imaginaire, la découverte de celui des adultes. Il évolue alors avec des rêves héroïques de jeunesse, créés soit par l'imagination, ou bien issus directement des histoires racontées. Ainsi, Dolto que pense que les grands voyageurs, explorateurs ou navigateurs, ont sans doute succédé aux chevaliers et autres chefs de guerre.

Yves Parlier voit sa vie « bouleversée » par les Damien, l'histoire de deux jeunes navigateurs « tourdumondistes » qui lui ouvriront un océan de perspectives et le conduiront à ne lire que des livres d'aventures, de mers et de montagnes. Il s'identifie alors aux héros de son adolescence et se convainc très vite que l'aventure allait être sa vie.

Donc, le voyage est pour certains en rapport direct avec leurs origines. Pour Hermann Hesse, l'Orient est « *un retour à [son] enfance (...) pas seulement un pays et quelque chose de géographique, c'était la patrie et la jeunesse de l'âme* ». (Hesse, 1948)

Il est donc classique que les voyageurs aient préalablement imaginé intérieurement des images du pays qu'ils allaient visiter. A travers les récits, les photos, les légendes, les dessins ils ont depuis longtemps, pu construire cet ailleurs. Ainsi, Nerval, au Caire « *[l'avait] vu tant de fois dans les rêves de la jeunesse, qu'il [lui] semblait y avoir séjourné* ». (Nerval, 1851)

D'autres, retrouvent à travers le voyage des images en rapport avec leur enfance : Alexandra David-Néel, au milieu de la vallée du Nou tchou au Tibet, a l'impression de marcher « *à travers les images d'un vieux livre de légendes* ». (David-Néel, 1927)

Le voyage peut donc apparaître pour certains comme l'aboutissement d'un projet initié pendant l'enfance. Ségalen exauce par exemple un de ces nombreux rêves d'enfance sur une locomotive. « *Il m'a fallut attendre trente ans et la Chine pour le réaliser !* » (Ségalen, 1967)

« *Existe-t-il, en bref, un traitement qui puisse nous donner temporairement le sentiment d'être bien intégrés, de nous trouver en accord avec nous-mêmes et avec la nature, ainsi que tout biologiste sait, théoriquement, que nous le sommes ? Si oui, une telle expérience doit nous donner les clés de ce qui doit être fait d'autre, afin d'atteindre une pleine et complète intégration. Ce pourrait être au moins l'extrémité du fil d'Ariane capable de nous conduire hors du labyrinthe dans lequel nous nous sommes égarés depuis notre petite enfance* ». (Watts, 1962)

3.3. Doute – Remise en cause

Le voyageur traverse différentes périodes dont certaines de doute et de remise en question. Il est alors confronté à une perte de confiance en soi qui fragilise ses motivations et déstabilise son projet. Cette période de doute peut-être accompagnée par différents affects : le doute, la tristesse, la peur...

« *Puis je m'assis en tailleur dans le sable et examinai ma vie : j'étais là, mais pourquoi ne pas être ailleurs ? Qu'allait-il m'arriver les jours prochains ?* » (Kerouac, 1963)

« *J'ai commencé à la sentir partout, la mort : les regards qu'on croisait, l'odeur sombre d'un troupeau de buffles, les chambres éclairées béant sur la rivière, les hautes colonnes de moustiques. Elle gagnait sur moi à toute allure. Ce voyage ? un gâchis... un échec. On voyage, on est libre, on va vers l'Inde ...et après ?(...) Tout n'était plus qu'effondrement, refus, absence. A un tournant de la berge, le malaise est devenu si fort qu'il a fallut faire demi-tour.(...) Curieux, comme tout d'un coup le monde s'abîme et se défile. (...) des paysages qui vous en veulent et qu'il faut quitter immédiatement sous peine de conséquences*

incalculables, il n'en existe pas beaucoup, mais il en existe. Il y en a bien sur cette terre cinq ou six pour chacun de nous ». (Bouvier, 1963)

« Qu'avais-je osé rêver ? Dans quelle folle aventure étais-je sur le point de m'engager ? Je me rappelais celles qui l'avaient précédée, le souvenir me revenait de fatigues endurées, de dangers courus, d'heures où la mort m'avait frôlée. C'était cela, encore et bien pire qui m'attendait... Et quel en serait la fin ? Triompherais-je, arriverais-je à Lhassa, riant de ceux qui ferment le Thibet ? Serais-je arrêtée dans ma route, ou, vaincue pour jamais, finirais-je au fond d'un précipice, sous la balle d'un brigand, ou bien, emportée par une maladie au pied d'un arbre ou dans une caverne, comme une bête des forêts ? Qui pouvait le savoir ?...

Bon dieu, qu'est ce que je foutais à trois milles de chez moi ? pourquoi étais-je venu là ? ». (David-Néel, 1927)

« Nous regardions par-dessus de nos verres : que faisons-nous ici ? depuis combien d'années étions-nous dans cette ville ? pourquoi ? (...) Notre présence ici me paraît soudain absurde ». (Bouvier, 1963)

Le voyageur est alors, paradoxalement, désorienté. Lui qui recherche en permanence la singularité se trouve momentanément avec le vertige de son voyage. On peut alors penser que son pôle ocnophile revient en force, dominant le philobate.

« Debout en face l'un de l'autre, parmi la brousse, seuls, Yongden et moi nous nous regardions en silence. La nouveauté de la situation nous désorientait : à vrai dire, nous demeurions quelque peu ahuris ». (David-Néel, 1927)

« Pagodes ruinardes, - toujours en possession du plus beau site – arcs de triomphe, stèles, pays enfin vraiment chinois. Nous nous sentons pour la première fois, très loin ». (Segalen, 1967)

3.4. Solitude – S'isoler

La solitude génère de nombreuses émotions, qui ne peuvent d'ailleurs se partager avec autrui. Elle peut-être vécue comme angoissante ou au contraire apaisante. Chez le voyageur,

cette solitude est souvent appréciée, comme on l'a vu précédemment avec Winnicott. Elle apporte un vide et un calme qu'il recherche. Mais cette solitude n'est pas forcément isolement. Le voyageur gravite dans une culture, fait des rencontres, partage des instants. Il est « *plongé au milieu d'une autre espèce vivante. (...) Une espèce d'ailleurs bienveillante, dont il devinait que ne pouvait lui venir aucun mal, aucun bien non plus, rien que des sourires et des gestes aimables et le langage incompréhensible, la gentillesse et l'indifférence, et la distance infinie d'un autre monde* ». (Barjavel, 1969)

Dans ce nouvel environnement, le voyageur est seul, libre d'action et de pensée. « *Je traversai donc un petit arroyo desséché et poursuivis mon ascension ; sous la lune, le sable et les rochers paraissaient tout blancs. Soudain, la seule pensée de ma solitude me remplit de joie. Personne pour me menacer ou pour me réveiller. Quelle révélation étonnante !* » (Kerouac, 1963)

« *Malgré le froid qui me faisait frissonner, je demeurais longtemps dehors, errant à travers cette sauvage station estivale merveilleusement éclairée par une énorme et brillante pleine lune. Combien je me sentais heureuse d'être là, en route vers le mystère de ces cimes inexplorées, seule, enveloppée de silence, « savourant les délices de la solitude et du calme », comme le dit un passage des Ecritures bouddhiques* ». (David-Néel, 1927)

« *Pas encore en haute mer, mais les amarres déjà larguées. J'ai toujours aimé ces instants rares : les départs en solitaires, quand se dénouent doucement les derniers liens qui me retiennent à la terre ferme. Cela n'a rien à voir avec le temps que je vais passer en mer, non. Juste une manière tendre et progressive d'engager une nouvelle partie avec cette solitude qui me fait vivre, de rejoindre lentement la haute mer pour un combat égoïste contre les éléments. A la fois loin des miens et de ceux qui m'épaulent, et toujours proche en pensée. Sur un bateau de 18,28 mètres...* ». (Parlier, 2001)

3.5. Mélancolie – Tristesse

En parallèle des intenses moments de joie, le voyageur croise des épisodes marqués par la tristesse. Elle peut se traduire par une mélancolie, au sens commun du terme, c'est à dire en

rapport avec un épuisement, une lassitude, qui plonge le voyageur dans une humeur morne. Cet état d'esprit est souvent sans cause précise avec des origines assez floues.

« *Et tout à coup, je fus pris de la plus profonde pitié pour les humains, où qu'ils fussent, avec leurs pauvres visages, leurs bouches meurtries, leur sentiment de solitude, leurs tristes traits d'esprit, si vides et si vites oubliés, leur soucis de personnalité, leur tentative de gaieté et leur misérable pétulance* ». (Kerouac, 1963)

Nerval croise aussi des humeurs asthéniques : « *Le soleil noir de la mélancolie, qui verse des rayons obscurs sur le front de l'ange rêveur d'Albert Dürer, se lève aussi parfois aux plaines lumineuses du Nil, comme sur les bords du Rhin, dans un froid paysage d'Allemagne. J'avouerai même qu'à défaut de brouillard, la poussière est un triste voile aux clartés d'un jour d'Orient* ». (Nerval, 1851)

Elle peut également provenir du contact avec la misère, la souffrance, la pauvreté. Comme nous l'avons déjà vu dans une partie précédente, cette rencontre est particulièrement traumatisante pour le voyageur car l'image qu'il a de lui-même ainsi que son statut se trouvent directement perturbés. La culpabilité face au plaisir de la gratuité et de la facilité sont aussi sources d'affects négatifs. En effet, le voyageur peut avoir, consciemment ou inconsciemment, mauvaise conscience de lui-même, et condamner son voyage, lui reprochant une fuite des réalités et des responsabilités, ainsi qu'un refuge dans une existence utopique et fictive.

Les affects peuvent également être liés à des situations de séparation. En effet, le voyageur est amené à faire beaucoup de rencontres, qui sont souvent brèves, tout en étant parfois assez riches. « *En voyage, on fait vite connaissance, et, en Egypte surtout, au sommet de la grande pyramide, tout Européen devient, pour un autre, un Frank, c'est à dire un compatriote ; la carte géographique de notre petite Europe perd, de si loin, ses nuances tranchées...* ». (Nerval, 1851)

Le voyageur, va ainsi se lier d'amitié et partager des moments d'intimité avec des personnes qu'il connaît depuis peu de temps, avec qui il va se séparer, et qu'il ne reverra peut-être jamais. Ces séparations peuvent être mal vécues et provoquer des affects liés à la perte d'objet. « *Quel est ce sentiment qui vous étreint quand vous quittez des gens en bagnole et*

que vous les voyez rapetisser dans la plaine jusqu'à finalement, disparaître ? C'est le monde trop vaste qui nous pèse et c'est l'adieu. Pourtant, nous allons tête baissée au-devant d'une nouvelle et folle aventure sous le ciel », « C'était triste de les voir partir ; je savais que je ne verrais plus aucun d'eux, mais c'était comme ça », « Une douleur me transperça le cœur, comme chaque fois que je voyais une fille que j'aimais s'engager dans la direction opposée à la mienne sur cette planète trop vaste ». (Kerouac, 1960)

Ces affects peuvent survenir aussi au départ d'une ville, d'une région ou tout simplement d'un pays qui a accueilli le voyageur, qui a été une étape dans son voyage, qui lui a offert des émotions, des souvenirs... *« Le lieutenant pencha la tête pour regarder le visage de sa femme. C'était le dernier visage qu'il verrait de ce monde, le dernier visage qu'il verrait de sa femme. Le lieutenant l'examina minutieusement avec les yeux du voyageurs qui dit adieu aux admirables paysages qu'il ne revisitera jamais ». (Mishima, 1966)*

3.6. Lien avec nature

Beaucoup de voyageurs évoquent un rapport très étroit avec la nature. En effet, le voyageur est d'une façon générale profondément attaché au respect de la nature, des espaces qu'il traverse, des monuments qu'il visite. En tant qu'explorateur de la planète il tient à sa protection et sa conservation.

Cette proximité originelle lui est essentielle. Nicolas Bouvier avoue avoir besoin « de ces choses intactes et neuves qu'on trouve seulement dans la nature : les pousses gonflées du tabac, l'oreille soyeuse des ânes, la carapace des jeunes tortues ». (Bouvier, 1963)

Ainsi, il est particulièrement sensible à ce qu'il voit. Il recherche l'émerveillement, la comparaison, la surprise. Il est un observateur passionné et exigeant.

« Comme maints sites du Thibet, mais plus spécialement encore, tout ce décor baignait dans une atmosphère d'indicible mystère. Les rochers et les arbres y affectaient la contenance énigmatique de détenteurs de secrets et le murmure de la brise, à travers les halliers, s'entrecoupait de réticences. Combien j'aurais aimé m'arrêter là, longtemps, pour causer amicalement avec les choses environnantes ». (David-Néel, 1927)

La nature apporte donc au voyageur un cadre maternant, sécurisant, où il peut se déplacer et se sentir présent. « *De la nuque aux talons, je me découvrais noué à la terre. J'éprouvais une sorte d'apaisement à lui abandonner mon poids. La gravitation m'apparaissait souveraine comme l'amour. Je sentais la terre étayée mes reins, me soutenir, me soulever, me transporter dans l'espace nocturne* ». (St Exupéry, 1939)

La nature devient alors charnelle, physique. « *La chaleur ne vient plus du ciel inhabité : elle monte des pierres si vibrantes que la main appuie avec douleur. Des bouffées ascendantes, une haleine torride, embaumée, se répand avec puissance des dalles, des ponts, des balcons et des créneaux. Les pierres sont chaudes à crier. Le visage du voyageur frappé au menton et sous les yeux semble subir, tête en bas, une terrestre et maternelle ondée, où il bouge, où il nage, où il fond... Les arbres trempent dans le même aquarium... Nuit, maintenant, nuit chaude sous les pluies distillées, ciel orageux...* ». (Ségalen, 1967)

Le voyageur se sent alors en fusion avec la nature. Christine Janin, la première française à gravir l'Everest, a la sensation quand elle grimpe de se fondre avec la montagne, de devenir matière, de « *faire corps* » avec la montagne. « *C'est pur délice* ». En haut, elle savoure l'osmose avec « *la nuit irréaliste, calme et vide, ce contact exceptionnel avec le cosmos* ». (Reverzy, 2001)

Parlier lui aussi se sent « *en osmose avec l'univers liquide et les vents qui [l'] entourent* » (Parlier, 2001) Les voyageurs-humanitaires de l'Espérance autour du monde s'y trouvent en sécurité, protégés du « *tourbillon du voyage, les heures de car, les tracas, la violence et la misère. Il ne reste que la nature et nous !* ». (Boisredon, Fougeroux, Rosanbo, 2000)

Francis Younghusband, à la fin du XIX^{ème}, traversa seul durant soixante-dix jours, le désert de Gobi. Il partagea à son retour l'euphorie qu'il vécut en contemplant les espaces. « *Là, devant moi, il n'y avait rien que la Nature. En bas, la plaine sans limite, au-dessus, un firmament étoilé (...), [plongé dans] les profondeurs lointaines et originelles de la Nature(...) et j'essayais de réaliser la place que nous, les hommes, nous tenions dans cet univers tendu devant moi* ». (Jan, 1992)

Lanzmann lui s'accouple à la terre. « *D'un bout à l'autre du parcours, il lui fait l'amour, la caresse, la pénétre, l'ensemence, s'en renaît* ». (Lanzmann, 1985) Elle lui offre ainsi sa vérité, « *le pire comme le meilleur* ». Il y trouve un plaisir suprême, presque sexuel. Mais « *on n'aime bien que quand on souffre. A trop froter à la terre, à la sillonner comme un forcené, à la faire jouir sans répit, à l'arroser de sa sueur et de son sperme, le risque est grand d'y laisser sa peau* ». (Lanzmann, 1985)

3.7. Etre le premier

On l'a vu, le voyageur aime se positionner par rapport à autrui, par rapport à un autre voyageur, un touriste... aussi, le voyageur peut ressentir une émotion très particulière et unique à sa condition, la sensation d'être le premier à découvrir un espace. Ainsi Alexandra David-Néel et son fils Yongden, découvre un paysage vide, sans trace de vie humaine. « *Nous cheminions à travers ce charmant désert comme si nous avions été les premiers et les seuls habitants de la terre inspectant leur domaine* ». (David-Néel, 1927)

« *Nous regardions cet extraordinaire spectacle, muets, extasiés, prêts à croire que nous avions atteint les limites du monde des humains et nous trouvions au seuil de celui des génies (...)* Un peu d'orgueil nous venait d'avoir, les premiers, pénétré jusque là ». (David-Néel, 1927)

Car être le premier procure une joie forte, un sentiment de toute puissance. Cela renvoie bien-sûr au narcissisme, qui se trouve surdimensionné. L'homme a depuis toujours le fantasme d'être l'élite. On peut comprendre alors son attirance pour les espaces vierges, les espaces sacrés. Les lieux-limites fascinent le voyageur car il s'imagine découvrir une terre naïve, la limite ultime de l'espace humain.

Urbain, parle de « syndrome Armstrong », chez le randonneur du désert, qui se rêve piéton lunaire.

En parallèle de ce sentiment, le voyageur peut aussi se sentir intégré à l'Histoire, en lien avec les aventuriers du passé, les explorateurs du Moyen-Age. Michel Jan voit alors dans les voyages vers l'Asie et le Tibet, des « retrouvailles avec les voyageurs des siècles

précédents ». (Jan, 1992). L'aventure se place alors sous le signe de l'universel, où apparaît une fraternité d'époques et de lieux. Les cultures se mélangent, les motivations se rencontrent, les histoires personnelles et les destins aussi. Quel bonheur pour un voyageur de marcher sur les traces de Marco Polo, Lapérouse ou Lawrence d'Arabie.

3.8. Emotions amoureuses

Par rapport au sexe opposé, beaucoup de voyageurs se voient charmés par les rencontres, furtives ou non, qu'ils vivent. Une femme d'une autre culture représente pour un voyageur masculin à la fois un objet sexuel potentiel, mais aussi un moyen de dépaysement supplémentaire. La pulsion sexuelle mêlée à l'attrait de l'inconnu, voire de l'interdit, potentialise donc l'effet de séduction et d'attirance.

« Il y a quelque chose de très séduisant dans une femme d'un pays lointain et singulier, qui parle une langue inconnue, dont le costume et les habitudes frappent déjà par l'étrangeté seule, et qui enfin n'a rien de ces vulgarités de détail que l'habitude nous révèle chez les femmes de notre patrie ». (Nerval, 1851)

« Beaucoup de fards, les yeux ombrés de bleu ; les plus belles femmes du monde ce sont vraiment les Anglaises... à moins que comme moi, vous les aimiez foncées ». (Kerouac, 1960)

Nerval, sorte de Don Juan globe-trotter, livre tout au long de son Voyage en Orient ses émotions amoureuses, et son attirance pour les femmes qu'il croise. A Vienne, il ressent que l' *« atmosphère de beauté, de grâce, d'amour, a quelque chose d'enivrant : on perd la tête, on soupire, on est amoureux fou, non d'une, mais de toutes ces femmes à la fois. L'odor di femmina est partout dans l'air ».* Durant son périple, il a le *« besoin d'interroger les yeux de l'égyptienne voilée »* et déclare à la fin de son voyage, *« les femmes sont les même partout ».* (Nerval, 1851)

Mais pour beaucoup, la relation s'arrête à l'observation, ou plutôt à la contemplation. Le voyageur reste dans la distance, la plaisir visuel, le fantasme. Est-il possible d'être l'amant d'un moment, de profiter puis partir, associer la différence culturelle au plaisir physique et au

désir égoïste ? La relation est difficilement réalisable, souvent pervertie par l'argent ou d'autres intérêts.

Ainsi, le voyageur peut avoir différentes sexualités. Eventuellement, il peut donc rencontrer des personnes du pays, mais cela est rare. Il peut également, et c'est plus fréquent côtoyer d'autres voyageurs, ou faire appel à la prostitution. Enfin, il peut être abstinent, recherchant d'autres plaisirs et d'autres exutoires :

« Je dois lutter contre les bouffées de désir. Alors, plutôt quitter le village. Adieu fille d'ébène et d'Eden ! Salut petite prêtresse envoûtante ! Me voici à nouveau forniquant la nature par chemins et par vaux, par oueds et par cimes ». (Lanzman1985)

4. Conclusion

D'une façon générale, le voyageur est donc très proche de ce qu'il ressent. Ses émotions sont les fruits même de son voyage, on peut donc supposer qu'il les mesure et les maîtrise de manière attentive.

On a vu que les émotions rattachées au voyage sont assez intenses, et hors du commun. Ainsi, il semble que le fait d'être loin de chez soi, potentialise l'effet émotionnel qui devient plus profond. Le voyageur est donc soumis à de nombreux affects, qu'il intégrera sans se laisser désorganiser.

En effet, en fonction de la situation, ces émotions peuvent lui nuire, voire le mettre en danger. Ainsi, Alexandra David-Néel, perdue et blessée sur un glacier himalayen se protège de toutes mauvaises pensées. *« C'était, moins que jamais, le moment de s'abandonner à une émotion inutile ».* (David-Néel, 1927) Pas question alors de *« laisser passer ces bourgeons de l'inconscient »* (Reverzy, 2001) dans un moment critique. Le voyageur doit donc savoir se protéger d'une angoisse paralysante, d'une peur invalidante, de passages à l'acte impulsifs, d'actes manqués suicidaires...

Comme nous allons le voir à présent, il existe une autre émotion qui peut se retrouver dans le voyage que l'on appelle le sentiment océanique. Cette émotion, particulièrement intense, se manifeste par l'association d'une profonde sensation de bien-être avec une forte impression d'union avec l'espace environnant.

Cette émotion qui se retrouve dans le voyage, mais pas uniquement, est très intéressante pour nous psychologues, car elle met en jeu le rapport que le sujet a avec son environnement, ainsi que la dimension de son vécu intérieur. En effet, les personnes connaissant ce type de ressenti, évoquent une expérience très originale, très intense, dépassant leurs repères habituels et pouvant se rapprocher d'une certaine conception mystique. Il est donc très intéressant pour nous d'étudier cette sensation, et de tenter d'en rapporter une interprétation psychologique.

II. LE SENTIMENT OCEANIQUE

1. Présentation du sentiment océanique

1.1. Une réflexion animée entre Freud et Romain Rolland

Le terme « sentiment océanique » est né avec Romain Rolland, cet historien – philosophe - écrivain français du début du XX^{ème} siècle. Romain Rolland qui a été un ami de Freud, eut une longue et riche correspondance avec lui, de 1923 à 1936. Cette correspondance, présentée et analysée par Madeleine et Henri Vermorel, est marquée par les approches différentes de leurs auteurs, ce qui amène des conceptions totalement divergentes que ce soit sur l’homme et son psychisme ou sur la culture en général.

Freud se définit lui-même comme « rationaliste extrême », rigoureux et suivant une méthode de pensée scientifique. Romain Rolland lui, est plus proche du mysticisme. Il dit ne pas souffrir « *d’un conflit entre [des] tendances opposées, [et s’accommoder] très bien à la fois de voir, de croire... et de douter...* ». (Rolland, 24/07/1929)

Romain Rolland, qui étudie la mystique de l’Inde, s’est toujours dit très proche de son monde intérieur, à la fois spirituel et très proche de la nature. Ainsi, dans La vie de Ramakrishna, il se réfère à son enfance passée dans un pays de rivières, qui « *sourd, à tous moments, du fond de l’âme, de ses basaltes, de ses sables, et de ses glaciers. Là est la Force première, que je nomme religieuse* ». Il est également un grand amateur de musique et en particulier de Beethoven, à qui il consacrera plusieurs de ses ouvrages. Il est d’ailleurs lui-même un excellent pianiste, compositeur, critique musical, professeur d’histoire de l’art à l’Ecole Normale Supérieure, ainsi qu’à l’Ecole des hautes études sociales et à la Sorbonne... Il voit dans la musique un terrain rêvé pour ressentir sa vie intérieure car pour lui, l’inconscient musical est plus le plus intense, bien plus profond que la pensée exprimée en mots. La musique rapproche alors la vie des sens de la vie de l’esprit, elle permet une « *harmonie avec*

les forces ennemies » et permet alors au musicien de « [trouver] là sa jouissance la plus haute ». (Rolland, 24/07/1929)

La correspondance que vont tenir ces deux grands penseurs va permettre de réunir, autour d'un même concept, celui d'un ressenti particulier, deux courants opposés mais complémentaires. A la lecture des différentes lettres, on remarque que Romain Rolland soumet un type de ressenti à Freud qui va le déstabiliser et interroger sa jeune discipline qu'est la psychanalyse. En effet, derrière cette sensation se trouve tout le monde mystique, émotionnel et irrationnel de l'être humain, peu abordé par la théorie freudienne.

Une affinité particulière entre les deux hommes va se construire, certainement aidée par le fait que Romain Rolland est un Français, connaisseur et amateur de la culture germanique (Goethe et Beethoven en tête), et que Freud, est un Viennois tourné vers la culture française, vers les Lumières, Napoléon et Charcot. Tous les deux sont influencés par Spinoza, par sa critique de la religion qui place l'homme dans un rapport à soi non pas dirigé par un Dieu créateur, mais fondé sur la connaissance de soi et du monde. L'esprit et le corps sont liés, formant une même unité, le conatus. Dieu est conçu non pas comme extérieur au monde de l'homme mais comme en faisant partie, d'un niveau équivalent. De cette base commune, ils vont tout de même en tirer deux interprétations différentes qui nous permettront de mieux cerner leur représentation du monde psychique humain. Freud, athée, s'attachera à la désillusion et la raison, tandis que Rolland, adoptera une position panthéiste où il verra le « Dieu » dans tout ce qui existe, présent dans le grand « *Tout Cosmique* ». (Rolland, 1929)

Leur échange va donc être passionnant. Freud attribue à Romain Rolland un rôle de témoin dans son auto-analyse. Il va lui faire part de ses impressions, et les rattachera souvent à des éléments de sa vie.

1.2. Le sentiment océanique à travers leur correspondance

En 1927, Freud publie L'avenir d'une illusion, un livre abordant les dogmes religieux et faisant la critique du catholicisme dans la civilisation occidentale. Comme Romain Rolland l'avait fait avec son ouvrage Gandhi, Freud envoie un exemplaire à son ami français qui lui répondra dans une lettre datée du 5 décembre 1927. Bien que Romain Rolland juge son

analyse « *lucide* », « *[modérée]* » et plein de « *bon sens* », il regrette néanmoins la confusion qu'a faite Freud entre la religion et le sentiment religieux. Rolland, justement s'intéresse à cette « *sensation religieuse* », qu'il compare à une « *sensation de l'éternel* », « *sans bornes perceptibles, (...) comme océanique* ». Il a déjà rencontré cette émotion chez des religieux d'Orient et d'Occident, et bien qu'il reconnaisse sa subjectivité, il suppose son existence chez des millions de personnes. Son intérêt est d'autant plus grand qu'il se dit également lui-même « *familier avec cette sensation* » et aimerait ainsi pouvoir la soumettre à l'analyse freudienne.

Selon J. M. Masson, cette sensation océanique proviendrait de la mystique indienne, et spécialement d'un épisode de la vie de Ramakrishna qui aurait perdu connaissance dans le temple de Kâlî, et aurait ressenti « *un océan de joie ineffable* ». Il perçut ainsi « *un océan d'esprit, sans limites, éblouissant* », et aurait pris conscience de la « *présence de la Divine Mère* ». (Masson, 1980) La littérature religieuse indienne est en effet très riche en métaphores rattachées aux fleuves et à la mer. Dans la philosophie védântique, l'âme individuelle est une vague, évoluant au sein de l'âme universelle, représentée par l'océan. Se croyant indépendante des autres, elle peut se soulever, pleine d'espoir et d'assurance pour retomber ensuite, victime de sa solitude et de sa faiblesse. Michel Hulin, professeur de philosophie indienne et comparée à la Sorbonne, nous rappelle que son salut se trouve alors plutôt dans « *l'abolition des frontières entre le soi-même et l'Autre* ». (Hulin, 1993) La vague chercherait donc pour son épanouissement, à se résorber dans la masse liquide infinie qui la supporterait et à s'intégrer au mouvement global, porté par un même flux et reflux.

Romain Rolland, lui aussi spécialiste de l'Inde, n'était pas étranger à ces images. Il utilisait d'ailleurs, comme nous l'indiquent les Vermorel, beaucoup de métaphores océaniques dans ses ouvrages. « *Ce murmure océanique, qui à chaque fois que je l'entends, me possède au point de ma faire oublier tout le reste de ma vie, est pour moi fondamental* ». (Rolland, 1959) « *En moi, j'entends battre l'écho de l'océan des passions humaine* ». (Rolland, 1943). L'âme humaine est alors comparée à une « *eau dormante* », une « *eau sous l'écorce* » mais aussi à une « *lame de fond* » ou une « *mer soulevée* ». (Rolland, 1950)

Les remarques de Rolland sur L'avenir d'une illusion « *n'ont laissé aucun repos* » à Freud qui lui répondit un an et demi plus tard, le 14 juillet 1929. Il lui annonce qu'il travaille actuellement sur un nouvel essai traitant de la culpabilité et du bonheur, qui reprendra la notion de sentiment océanique. Cet ouvrage, qu'il appellera *Le malaise dans la culture*, publié

aussi sous le nom Malaise dans la civilisation, tentera d'en donner une explication psychanalytique.

Malgré leur affection et un grand respect mutuel, une certaine animosité est alors perceptible entre les deux hommes. On est tout d'abord frappé par la lenteur de la réaction de Freud. Presque deux ans se sont écoulés entre les deux courriers. Vermorel relève alors l'ambivalence de Freud. Il prévient Romain Rolland dans sa lettre qu'il ne le citera pas dans son ouvrage, mais lui demande tout de même le droit d'exploiter cette notion océanique. On peut alors penser que Freud se trouve dans une situation narcissique délicate. En effet, il se trouve bousculé et clairement mis à l'épreuve sur un domaine qu'il maîtrise mal. Sa psychanalyse est alors menacée, exposée à l'irrationalité du courant mystique.

La réponse de Romain Rolland est quasiment immédiate. Le 17 juillet 1929, il donne à Freud l'autorisation de reprendre ses remarques, mais lui demande tout de même de lui faire parvenir sa précédente lettre car il craint, après un si long délai, d'avoir oublié ses propos. Il lui annonce aussi la publication prochaine d'un ouvrage composé de trois volumes consacrés à la mystique et l'action dans l'Inde vivante, approfondissant le sentiment océanique en Asie en s'intéressant à la pratique du yoga. On voit alors s'installer une compétition entre les deux amis, chacun voulant présenter son interprétation de cette sensation si particulière.

Toujours dans le même rythme, Freud répond à Romain Rolland trois jours plus tard, le 20 juillet 1929, pour lui renvoyer sa lettre de 1927. Il précise tout de même que son prochain écrit, Le malaise dans la culture, ne sera pas une « *appréciation élogieuse du sentiment océanique* ». Il ajoute que l'étude de ce sentiment mystique est pour lui une « dérivation analytique », à « l'écart » de son « chemin ». Il justifie en effet qu'il n'est familier ni avec la mystique ni avec la musique, il se dit même « *fermé* », loin de ces « *mondes [étrangers]* ». (Freud, 20/07/1929) « *En moi-même, impossible de découvrir pareil sentiment « océanique » ».*

Face à cela, Romain Rolland répond à Freud le 24 juillet 1929, et confirme la validité de ses propos de 1927 concernant le sentiment océanique. Mais il se dit surpris de la position de Freud face à la musique et à la mystique. « *Rien d'humain ne vous est étranger* ». Il va pourtant vite comprendre que Freud en fait s'en méfie. « *Il n'y comprend rien, il n'en éprouve*

rien. Elle [la musique] l'inquiète, il l'écarte ». (Romain Rolland, Journal Intime, Vermorel, 1993)

Il se demande alors comment Freud peut « lire dans le subconscient des âmes s'il ne possède pas la clef de la langue du subconscient ». (Romain Rolland, Journal Intime, Vermorel, 1993) C'est là, comme on l'a vu, la grande différence entre Romain Rolland et Freud. Pour explorer son monde intérieur et la connaissance du réel, l'un est porté sur le ressenti émotionnel et l'intuition, alors que l'autre s'attache à la raison et l'explication. Pour Freud, il est définitivement « *malaisé de traiter scientifiquement des sentiments* ». (Freud, 1929)

Mais, il va tout de même s'intéresser aux représentations qui s'associent à cette sensation. Il présente donc dans Le malaise dans la culture, le sentiment océanique comme « *un sentiment d'union indissoluble avec le grand Tout, et d'appartenance à l'universel* ». (Freud, 1929)

En parallèle, de cette vue intellectuelle, Freud conçoit effectivement la possibilité que des éléments affectifs y soient associés. On peut alors parler d'expansion de la conscience, ou élation, d'euphorie, d'extase... ce que nous allons maintenant illustrer avec des témoignages de voyageurs.

2. *Expériences du sentiment océanique dans la littérature de récits de voyage*

On retrouve largement le sentiment océanique, cette sensation d'appartenir au Grand Tout, dans la littérature de voyage. Le voyageur paraît en effet particulièrement exposé à cette émotion car comme nous allons le voir, elle est souvent liée à une perte de repère. Mais on la retrouve également dans d'autres domaines comme dans le mysticisme, la poésie, l'art... et artificiellement dans la prise de drogue.

Il faut tout de même préciser que le sentiment océanique est différent de la joie ou d'un plaisir classiquement ressenti. Il n'apparaît que quand une union, une fusion avec l'environnement se ressent. C'est en cela que cette sensation est originale. D'ailleurs, la plupart des personnes ayant rencontré cette émotion ne la confondent pas avec une autre tant elle est particulière et inhabituelle.

D'une façon générale, le voyageur parle du sentiment océanique sans jamais le citer, sans le cerner précisément. Il fait simplement part d'une impression intense et diffuse de fusion, d'union, d'osmose avec ce qui l'entoure. Il l'expose souvent à travers deux niveaux différents. Tout d'abord, par rapport à ce qu'il perçoit, ce que ses sens lui apportent. Il est alors émerveillé par ce qu'il voit, ce qu'il sent, ce qu'il entend... On peut rapprocher alors ce témoignage d'une description du monde extérieur, où le voyageur va y associer des représentations mentales.

L'autre approche, qui existe simultanément avec la première, est plus intérieure car les perceptions vont provoquer chez le voyageur, une sensation physique inhabituelle. Le voyageur va alors être exposé à son ressenti, et le traduire en utilisant des termes subjectifs, des métaphores, des comparaisons...

Ces deux niveaux permettent de concevoir le sentiment océanique d'une façon très globale, à travers ses origines et ses effets, dans ce que l'homme perçoit de son environnement et dans ce qu'il ressent au fond de lui-même. Le monde interne en effet, s'accorde alors avec ce qui l'entoure, l'espace, les sons, les objets, la lumière, la température... Le sentiment océanique est donc un médiateur entre l'homme et la nature, et nous permet d'éclairer le rapport qui existe à ce moment particulier, entre ces deux entités.

L'environnement est donc l'une des bases du sentiment océanique, qui est d'ailleurs favorisé quand il désoriente la personne et la place dans une position inhabituelle. Ainsi, un espace grandiose, irréel, comme dans les lieux-limites, rare, gigantesque, calme ou au contraire déchaîné... rendra le voyageur plus susceptible de vivre une expérience océanique.

Michel Hulin dans *La mystique sauvage*, analyse ces phénomènes mystiques, comme le sentiment océanique, les états extatiques, les transes, les épisodes psychédéliques... et situe leurs origines dans des environnements où la personne est éloignée de ses repères et codes

courants. En effet, le fait d'être suspendu momentanément de son personnage social, brouille l'engagement du sujet dans sa vie individuelle et le distancie de ses réactions et expériences habituelles. Ainsi, il se trouve dans des positions marginales qui pourront lui faire prendre conscience de la « *présence et de l'intensité du monde* », ainsi que du « *lien organique* » qui nous relie à lui. (Hulin, 1993)

2.1. Un sentiment et une sensation

L'homme, perdant ses repères et son rôle social à travers une expérience mystique, devient alors anonyme. Il se tient donc désormais dans un monde désorganisé, sans sens, face à des choses « *qui se contentent d'imposer leur présence muette et indéchiffrable* ». (Hulin, 1993) C'est ce changement de l'environnement et donc du modèle perceptif qui favorise l'ivresse psychédélique ainsi que l'extase.

Ce changement peut s'organiser selon deux modèles principaux. Soit il conduit à un « vidage » de la conscience, soit au contraire, il demande une mobilisation maximale des facultés psychiques. On retrouve le premier type de changement à travers des tâches monotones ou un environnement désertique. Le second type de changement a lieu quand une situation d'urgence surgit, ou qu'un exercice particulièrement difficile se présente.

Dans le voyage, le sentiment océanique, est principalement lié au premier genre de perturbations. Ainsi, il survient dans le désert, lors de couchers ou levers de soleil, face à des paysages infinis... Mais il peut également provenir du deuxième type, comme par exemple après un intense effort physique, une forte angoisse, une peur violente...

Dans leurs livres, les voyageurs font pratiquement tous part à un moment ou à un autre de leur voyage, de situations mettant en scène le sentiment océanique.

Alexandra David-Néel, à la fois communicative et très sensible, livre à plusieurs occasions dans le Voyage d'une parisienne à Lhassa, des moments d'intense communion avec l'espace environnant. Parmi ceux-ci se trouve le passage au bord du fleuve Brahmapoutre, au plein cœur du Tibet. « *Le fleuve majestueux et le pays des hautes montagnes qui l'entourait, respirait un calme profond, une paix forte, issus, semblait-il de la conscience des âges qui*

avaient passé sur eux sans les ébranler. La sérénité des choses gagna mon esprit. Craintes, Soucis, curiosité de l'avenir se détachèrent de lui ; je les sentis sombrer dans l'ambiance infiniment placide ». (David-Néel, 1927) De la même façon, face au Kha-Karpo, « *gigantesque, tout blanc, éblouissant, [avec] son sommet pointant droit dans le lumineux ciel tibétain* », elle se retrouve « *dans une extase d'admiration* », « *avec les dieux* ». (David-Néel, 1927)

Lanzmann, devant le Dhaulagiri, un autre des hauts sommets himalayens reçoit après une longue et difficile marche le long d'un glacier « *un éblouissant coup de beauté, une sorte de communion eucharistique, comme le sentiment d'être avalé par Dieu* ». Il se sent « *toucher le sublime* ». (Lanzmann, 1985) Face aux étoiles, allongé sous la voûte céleste, il a « *l'œil perdu dans les myriades. [Le] sentiment d'être là, infiniment petit devant l'infiniment grand. Et pourtant plus présent que jamais* ». (Lanzmann, 1985)

Sur la route qui le mène au Pérou, Loïc de Rosanbo, se recueille face au « *rouge flamboyant du crépuscule [qui] illumine les sommets immaculés. Le spectacle grandiose se reflète sur la surface sans ride du lac Titicaca. Je ferme les yeux. Quel bonheur, quelle paix ! (...) je goûte avec volupté ces moments de plénitude* ». (Boisredon, Fougeroux, Rosanbo, 2000)

Cette « *ambiance infiniment placide* », « *ces moments de plénitude* », d'autres l'ont également approchée, à d'autres endroits, dans d'autres situations, et l'ont décrite différemment, avec leurs mots à eux, faisant appel à de nouvelles images et de nouvelles représentations.

Henri Michaux ressent « *la conscience unificatrice* » en montagne. Il se voit « *marié à l'immense, à l'immense ensemble de tout (...), envahi par l'envie enivrée de tout embrasser à la fois, de tout faire tenir ensemble, au delà des contradictions...* ». (Michaux, 1972) Timothy Leary, seul en Inde, sur une île à Bénarès, semble ressentir « *une étrange impression de liberté* », et « *se [sent] lié par la chair* ». (Leary, 1983)

Enivrée par les parfums du désert portés par le vent, les dauphins qui bondissent autour de sa coque, la musique baroque qu'elle écoute sur le pont, la navigatrice autour du monde en solitaire, Catherine Chabaud « *[se sent] petit point minuscule dans l'Univers (...)*,

[embrassant] totalement l'espace ami », et avec « le sentiment d'une totale harmonie » avec lui. (Reverzy, 2001)

Alan Watts, qui écoute la musique de Bach devant un couché de soleil, « *[s']étend et ferme les yeux. Toute la journée, vague après vague, venant de toutes les directions que peut embrasser [son] esprit, [lui] est apparue avec insistance l'unicité de [son] identité originelle et de la fontaine ruisselante qu'est l'univers* ». Il eut le sentiment « *d'avoir aperçu le cœur de tous les cœurs* ». (Watts, 1962)

Au Pôle Sud, Laurence de la Ferrière, se retrouve au milieu d'une mer gelée, entourée de glace et de neige qui scintillent au soleil. Face à cette image lunaire, en regardant le lointain elle sent monter l'extase. « *Le sentiment d'une grande harmonie m'emplit. Je me sens envahit d'une gaieté intérieure très forte qui me porte à grandes enjambées vers le lointain* ». (Reverzy, 2001)

Jung, au cours de ses voyages rencontres aussi plusieurs fois cette sensation. Parmi celles-ci, l'une survint alors qu'il admirait un lever de soleil au Nouveau-Mexique. « *Le lever du soleil à cette latitude, était un évènement qui me subjuguait chaque jour à nouveau. (...) En ces instants, j'avais l'impression d'être dans un temple. C'était l'heure la plus sacrée du jour. Je puisais dans cette splendeur d'insatiables ravissements ou plutôt une extase intemporelle* ». (Jung, 1961)

Kerouac, le Vagabond solitaire, qui voit apparaître, après un orage, le soleil illuminer la mer et les palmiers, ressent alors « *une impression qui [lui] était familière* ». « *J'avais déjà éprouvé cela – je pensais à tous les hommes* ». (Kerouac, 1960) A un autre moment, en pleine montagne, qui ressemblait « *à un paysage matinal chinois* », il aima « *infiniment le goût d'éternité qui imprégnait la piste en ce jeun après-midi* ». (Kerouac, 1963)

En parallèle de ce sentiment d'infini, de fusion avec ce qui l'entoure, le voyageur qui connaît le sentiment océanique ressent aussi des sensations physiques particulières.

Katherine Mansfield, se sent envahie tout à coup « *par une sensation (...) d'absolue félicité* ». Comme si un « *morceau brillant de ce tardif soleil d'après-midi (...) [continuait] de*

brûler dans votre poitrine, envoyant des petites fusées d'étincelles dans chaque parcelle de votre être, dans chaque doigt et dans chaque orteil... ». (cité in Hulin, 1993)

Kerouac décrit cette même sensation corporelle. *« Pendant un instant j'avais atteint ce degré d'extase que j'avais toujours convoité (...) et là, des rayons d'une force merveilleuse resplendissaient de l'éclat de l'Esprit Absolu, des champs de lotus innombrables s'ordonnaient sous le magique essaim des papillons célestes. Je pouvais entendre le grondement d'une effervescence indescriptible qui ne venait point de mon oreille mais de l'infini et qui n'avait aucun rapport avec les sons. (...) J'éprouvais une béatitude douce, vacillante, comme si j'avais eu une bonne dose d'héroïne dans les veines, comme après une rasade de vin en fin d'après-midi, et soudain vous frissonnez ; j'avais des fourmillements dans les pieds. Je me dis que j'allais mourir dans un instant. Mais je ne mourut pas ».* (Kerouac, 1963)

Pascal frissonne devant les étoiles et l'infini. Lord Chandos également. *« Tout cet assemblage de choses insignifiantes me communique si fort la présence de l'infini qu'un frisson sacré me parcourt de la racine des cheveux à la base des talons (...) ».* (Lord Chandos, 1980)

Henri Michaux retrouve en pleine montagne *« le calme (...) et l'exaltante élévation sans objet, ponctuée par une respiration ample, sûre et lente comme un bon majordome. Je sentais dans ma force revenue la poussée vers un grand bien, vers un grand mieux, vers un ineffable mieux, un mieux qui ne pourrait être satisfait que par un grand idéal ».* (Michaux, 1972)

Il ajoute que *« c'est dans les montagnes qu'il y a le plus d'apparitions d'anges et de saintes et que Dieu parle au siens ».* Il s'y sent renforcé, tonifié par un *« indicible mouvement d'accroissement ».* Il se trouve alors dans *« l'excellence, dans l'excédence. Le vaste à nouveau, le vastissime »*, sans bouger. Pour lui, *« ce vide, différent de tout autre vide, [mérite] un autre nom.(...) « INTEMPOREL » (ainsi il semble), absolument non localisable (qu'on ne sait si on le rencontre en soi ou aussi au-dehors) ».* En Inde, il retrouve *« une poussée, un soulèvement, une façon de sentir l'infini répandu autour de [lui], qui lui parle, qui lui en dit long, qui se présente à lui sans intermédiaire ».* (Michaux, 1972)

« Je suis l'Eternel, disaient-ils, proclamaient-ils

« Je suis l'Eternel

« Je suis l'Eternel

« Je suis le permanent, je suis l'impermanent

« Je suis l'Est et l'Ouest. Je suis le Sud et le Nord

« Je suis le Nadir, je suis le Zénith

« Je suis le principe masculin, le neutre, le féminin

« Je suis l'Intérieur et l'Extérieur

« Je suis les eaux. Je suis le feu

« Je suis Brahma et je suis le non Brahma. »

(...) Voilà à qui, à quoi j'étais uni, où je baignais, où je me répandais ». (Michaux, 1972)

Enfin, les larmes peuvent aussi marquer ce débordement d'affect, conséquence de l'explosion émotionnelle qui ne peut être canalisée et qui déborde le moi et ses frontières. Ces larmes, ni de joie, ni de tristesse, ni même de fatigue, ou peut-être tout cela à la fois ramènent en tous cas le sujet à lui, à « un délicieux sentiment d'exister ». Ainsi, Catherine Chabaud, qui sanglote devant un coucher de soleil somptueux. « comme un chant à la gloire de l'infini, avec lequel elle est entrée en résonance. (...) Comme perdue dans la contemplation du monde ». (Reverzy, 2001)

Le sentiment océanique est donc un rapport intime entre la nature et la personne, un dialogue idéal où le monde intérieur s'accorde parfaitement avec l'environnement extérieur. Il y a alors comme un effacement des frontières. L'homme y trouve un sentiment d'existence et de coappartenance entre lui-même et l'univers qui le porte. De cette osmose, aucun manque, aucun excès ne ressort, l'homme s'y sent plus que jamais à sa place, porté à la fois par sa sensorialité et sa méditation.

2.2. Une perception « claire » et « sombre »

Mais, comme nous allons le voir, cette sensation d'infini, comme toute extase, est associée à une certaine angoisse inévitable. J. M. Masson remarque qu'elle est due au fait d'être plongé dans un environnement inhabituel, un cadre loin de celui de référence qui, par ses nouvelles conditions, va permettre à une angoisse humaine fondamentale de se développer.

En effet, par ses habitudes et ses règles, l'homme a toujours cherché à se protéger des difficultés et des obstacles qui le menaçaient potentiellement. Il s'est donc construit un espace sécurisé, selon ses singularités, pour mettre à distance ses peurs et ses craintes archaïques. Mais, quoi qu'il en soit, l'homme reste continuellement menacé par différents éléments, qui entraînent une angoisse inévitable, finalement propre à sa condition.

Le fait de sentir le réel s'échapper, devenir hors de contrôle, va perturber son équilibre psychique et amener une adaptation pour contrer l'angoisse naissante. Le réel, qui n'est alors plus passif et docile, va devenir actif et instable, et inquiéter, voire menacer, le sujet qui va devoir se positionner face à lui. Certains vont pouvoir gérer cette exigence et contrôler l'angoisse, alors que d'autres seront débordés par les événements, déstabilisés et en proie à différents processus primaires. Le sujet proche d'une expérience extatique est alors pour Michel Hulin, « *semblable à une personne précipitée inopinément à l'eau : va-t-elle vouloir à tout prix se raccrocher à quelque fantomatique représentant de la terre ferme, ou bien va-t-elle se mettre à nager, c'est à dire se conformer aux lois de l'élément dans lequel elle est tombée ?* ». (Hulin, 1993)

L'expérience océanique est donc une transition entre une forme « sombre » (angoisse) et une forme « claire » (mélancolie sereine). Celui qui accepte la présence de l'angoisse va pouvoir la détourner, entrer dans l'inconnu, « *véritable initiation naturelle à la vie mystique* » et vivre l'extase. (Hulin, 1993) On peut alors rapprocher les deux sphères d'expérience, celle de la pathologie mentale, et celle du sentiment océanique. Derrière toute expérience psychédélique, existe un noyau névrotique qui explique, ce que Jean Bégoin appelle, se laisser aller « *à la mortelle nostalgie du beau* », contempler le beau « *à en mourir* ». (cité in Reverzy, 2001)

En effet, le sentiment océanique serait donc en rapport direct avec l'inquiétante étrangeté de Freud, c'est à dire avec ce sentiment double, mettant en jeu à la fois la mort et la beauté. Ainsi, le sujet aurait simultanément une impression d'infini mêlée à un sentiment de mort, de destruction. Freud ramène cela au dilemme entre le principe de plaisir et le principe de réalité. D'un côté, le sujet désire retrouver l'immortalité en retournant dans le sein maternel, se fusionner avec l'univers, perdre ses limites, mais de l'autre, comme conséquence du principe de réalité, il conçoit sa mort inévitable.

Ainsi, pour Freud, ce sentiment d'éternité serait une projection du narcissisme originare sur l'environnement, comme mécanisme de défense face à cette angoisse de mort. Le sujet verrait alors dans ce qui l'entoure un sentiment d'éternité, d'immortalité, de sécurité, d'espoir. Le Grand Tout serait alors un substitut de la mère qui le protégerait.

La double perception est d'ailleurs souvent clairement évoquée. Dans de nombreux cas, le contexte de désadaptation possède une part, manifeste ou plus discrète, de désarroi et de morbidité. Ainsi, on remarque que le sentiment océanique survient préférentiellement quand la lumière est déclinante, dans la solitude et le silence, quand le voyageur se trouve face à lui-même, devant le cours de son existence et la caducité de sa vie. On le retrouve aussi dans des situations où l'effort humain est dépassé par la nature et le temps. Le sujet est alors confronté à des images de négligence, de décadence, de déclin. Enfin, il peut aussi surgir dans des activités particulièrement dangereuses, où la personne sent que sa vie est en suspend, comme dans l'alpinisme, la plongée sous-marine, les sports mécaniques, les expériences aériennes, les traversées de milieux hostiles...

Avec cette double perception, le sentiment océanique devient encore plus reconnaissable dans les témoignages de voyageurs. Parmi les extraits suivants, on peut clairement voir les deux tendances interagir ensemble, toutes deux aussi intenses et aussi opposées. Romain Rolland avait comme devise la phrase d'Héraclite « De la lutte des contraires naît la plus belle harmonie », c'est ce qui ressort de ces instants extatiques.

Cette liste n'est bien évidemment pas exhaustive de la littérature de voyage. Elle ne fait que reprendre les passages ayant trait au sentiment océanique parmi les ouvrages qui ont été utilisés comme support théorique de cette première partie. On peut imaginer pouvoir l'enrichir indéfiniment avec d'autres auteurs car une grande majorité des ouvrages utilisés ont apporté un ou plusieurs témoignages de cette expérience. Il paraît donc clair que cette sensation océanique est très répandue dans le monde du voyage.

Nous avons classé les différentes expériences suivant l'élément « sombre » qui était en transparence.

2.2.1. Décrépitude

« Je contemplais la fuite d'un boulevard sous le marbre d'un ciel d'hiver, une haie tremblant au soleil, le paysage d'un carrefour désert, la nuit dans le grésillement mystique des lampadaires, l'empreinte d'une roue de tracteur à l'orée du bois, l'énigme d'un palier, la perspective d'un corridor. Chaque fois, c'était la même commotion, le même infarctus. La même éruption d'ange... ». (Jourdain, 1985)

« Un arrosoir, une herse abandonnée en plein champs, un chien au soleil, un misérable cimetière, un estropié une petite maison de paysans, tout cela peut devenir le réceptacle de ma révélation ». (Lord Chandos, 1980)

2.2.2. Peur

« Je m'éveillai quand le soleil se mit à rougeoyer ; et ce fut la seule fois de ma vie qu'aussi nettement, moment étrange entre tous, je ne sus plus qui j'étais – j'étais loin de chez moi, obsédé et épuisé par le voyage, dans une chambre d'hôtel minable que je n'avais jamais vue, écoutant le chuintement de la vapeur au dehors, et les grincements des vieilles boiseries de l'hôtel, et des pas haut-dessus de ma tête, et toutes sortes de bruits sinistres ; je regardais le haut plafond craquelé et réellement je ne sus plus qui j'étais pendant près de quinze étranges secondes. Je n'étais pas épouvanté ; j'étais simplement quelqu'un d'autre, un étranger, et ma vie entière était une vie magique, la vie d'un spectre. J'étais à mi-chemin de la traversée de l'Amérique, sur la ligne de partage entre l'Est de ma jeunesse et l'Ouest de mon avenir, et c'est peut-être pourquoi cela m'est arrivé justement en cet endroit et à cet instant, par cet étrange après-midi rougeoyant ». (Kerouac, 1960)

« Nous ne parlions pas beaucoup. Les muscles de mes jambes étaient fatigués. Nous passâmes près de trois heures dans cette interminable vallée encaissée et fortement inclinée. L'après-midi se faisait longue et la lumière devenait d'ambre. Les ombres tombant sur les rochers stériles leur donnaient un aspect tragique mais au lieu de m'effrayer je me sentis saisi de nouveau par un étrange sentiment d'éternité ». (Kerouac, 1963)

« La mer, le soleil lumineux, les collines lointaines, me firent éprouver avec la violence d'un choc, quelle force écrasante – je dirai presque quelle terreur – représente la merveille

de l'existence. De tout leur poids accablant ; ils me firent me sentir moi-même : toute la durée, tous les siècles me firent sentir moi-même, en cet instant, au centuple ». (R. Jefferies The Story of my heart cité in Hulin, 1993)

(St Exupéry, perdu dans le désert après un accident d'avion) « *Non, je ne logeais plus entre le sable et les étoiles. Je ne recevais plus du décor qu'un message froid. Et ce goût même d'éternité que j'avais cru tenir de lui, j'en découvrais maintenant l'origine* ». (Saint Exupéry, 1939)

« *Quant aux montagnes, vues de la plus haute terrasse, elles furent splendides. Un manteau de nuages blancs coupait leur pied et les séparait de la plaine des hommes. Leurs sommets, très aigus, très cernés de bleu et de violet s'avançaient avec une majesté effrayante, et je serais resté là, indéfiniment* ». (Segalen, 1967)

2.2.3. Angoisse

« *Cependant, ce Vide immensifié, si excessif, qui devrait être insupportable, est merveilleusement bon, toutefois au-delà de l'adaptation possible* ». « *L'occidental en ressent un insoutenable malaise d'immensité* ». (Michaux, 1972)

« *Pourrais-je atteindre le chemin du pèlerinage et une cachette sûre avant le lever du jour ? De nombreuses questions, toutes angoissantes, surgissaient en mon esprit. Pourtant lorsque je fus étendu sur le sol rugueux, dans ma petite tente, le sentiment très particulier de bien être, de délivrance et de sérénité profonde que le séjour dans la solitude fait toujours naître en moi, m'enveloppa, une fois de plus, de sa béatitude et je m'endormis paisiblement* ». (Michaux, 1972)

« *Comment exprimer ce que je ressentis à ce moment ? C'était un mélange d'admiration et d'angoisse, j'étais à la fois émerveillée, stupéfaite et terrifiée. Soudainement un formidable paysage, qu'enfermés dans la vallée nous n'avions pu entrevoir, se révélait à nous. Imaginez une immensité couverte de neige, un plateau terminé très loin, à notre gauche, par un mur vertical de glaciers glauques et de pics drapés de blancheur immaculée. A notre droite, une large ondulation de terrain, bordée par deux chaînes basses, montait en pente douce jusqu'à ce qu'elle se nivelât, à la ligne d'horizon, avec les sommets qui l'encadraient. En face de*

nous le vaste plateau s'élevait aussi, graduellement, et s'évanouissait dans le lointain, sans que nous puissions distinguer s'il conduisait au sommet du col ou à un autre plateau sans issue. Nulle description ne peut donner une idée d'un tel décor.

C'était un de ces spectacles écrasants qui agenouillent les croyants, comme devant le voile cachant la Face Suprême. Mais Yongden et moi, dès que notre émerveillement se fut calmé, nous regardâmes simplement l'un l'autre, en silence. Les mots étaient inutiles, nous avions clairement compris la situation. Dans quelle direction devons-nous poursuivre notre route ? Nous n'en savions rien ». (David-Néel, 1927)

« Très loin, parmi la silencieuse immensité blanche, un minuscule point noir se mouvait lentement, semblable à un insecte lilliputien grim pant avec effort le long de l'énorme plateau incliné. Plus qu'aucun des nombreux sites grandioses et terrifiants que j'avais contemplés jusque-là au « Pays des Neiges », ces glaciers géants et cette étendue morne soulignaient la disproportion écrasante existante entre la fantastique région des hautes cimes et les chétifs voyageurs qui avaient osé s'y aventurer, seuls, au cœur même de l'hiver.

Un inexplicable sentiment de pitié m'envahit ». (David-Néel, 1927)

« Et surtout, son âme délicate sut, sans éducation préalable, en face de la gloire éternelle de la haute montagne, trouver, pour adorer sa grandeur, l'orgueil de l'humilité. Point d'exclamation de boutiquier parisien. Le silence passionné où l'éclat des yeux seuls élève une prière fervente d'émerveillement. Il regardait ces murs gigantesques de rocs, humides de sources secrètes, ces glaciers durs et beaux comme des mondes morts, ces cimes qui semblent, d'un élan immobile, s'élancer à la conquête du ciel et s'arrêter, impuissantes et rageuses, encore trop près de la terre : il contemplait cet univers de splendeur avec un recueillement religieux et angoissé ». (Rouff, 1923)

2.2.4. Inquiétude

« Sans les préoccupations qui la gâtaient en partie, la promenade aurait été délicieuse. L'automne est paré, dans ce pays, de tous les charmes juvéniles du printemps. Le soleil matinal enveloppait le paysage d'une lumière rosée qui répandait la joie depuis la rivière aux eaux moirées opalines et vert clair, jusqu'à la cime des hautes falaises rocheuses sur lesquelles quelques rares sapins se dressaient en plein ciel d'un air triomphant. Chaque caillou du chemin paraissait jouir voluptueusement de la chaleur du jour et babillait sous nos

pas avec des rires étouffés. Des arbrisseaux minuscules croissant sur les bords du sentier imprégnaient l'air d'un violent parfum aromatique.

C'était un de ces matins où la nature nous ensorcelle avec sa trompeuse magie, où l'on s'abîme dans la béatitude de la sensation, de la joie de vivre ». (David-Néel, 1927)

« Cependant, l'agitation due à ces soucis ne parvenait point à troubler, de façon durable, la joie de mon délicieux voyage, ses vagues retombaient à peine soulevées et je sombrais de nouveau dans une quiétude charmée... ». (David-Néel, 1927)

« Cependant, n'eût été l'inquiétude que me causait l'état de mon fils, j'aurais trouvé du charme à notre situation singulière. Si puissante était même, pour moi, la séduction de cette nuit de neige, au cœur des montagnes inviolées, qu'elle triompha de mes préoccupations comme de la peine physique que je ressentais. Longtemps – presque jusqu'à l'aube – je demurai assise, immobile, savourant les délices de mon isolement dans le calme parfait, le silence absolu de cette étrange contrée blanche ; l'esprit détaché de tout, plongée dans une sérénité indicible ». (David-Néel, 1927)

« ... ivresse grave et saine qui s'offrait à nous sous forme d'une route où crépitait un soleil d'allégresse et qui s'élevait entre les vignobles, disparaissait dans la profonde vallée, entre les flancs verts et sombres des montagnes, le long de la chute monotone, mais fraîche, d'un torrent romantique et bondissant ». (Rouff, 1923)

« Le soleil ne se tarda pas à se lever, ravivant les lignes lointaines des rives et des promontoires, et à l'instant même le canon retentit sur le port de Tophana. Du petit minaret situé au-dessus du téké, partit aussitôt une voix douce et mélancolique qui chantait : Allah akbar ! Allah akbar ! Allah akbar ! Je ne pus résister à une émotion étrange. Oui, Dieu est grand ! Dieu est grand !... ». (Nerval, 1851)

3. Eclaircissement et hypothèses d'interprétation

Plusieurs interprétations sont proposées pour tenter d'expliquer le sentiment océanique. Nous en avons rapidement vu une dans la partie précédente, l'interprétation de Freud et de la psychanalyse en général, que nous allons reprendre ici, qui est une régression vers le narcissisme primaire. Mais comme nous allons le voir, il en existe d'autres. En effet, le caractère personnel et subjectif de ce type d'expérience, rend toute explication universelle délicate.

L'une des difficultés rencontrées par les personnes qui vivent une expérience océanique, se situe dans sa formulation. Elles manquent souvent de repères, de vocabulaire pour situer cette sensation, aussi elles devront utiliser des images, qui sont d'ailleurs pour la plupart très abstraites, presque poétiques. « *Le peintre à qui il serait donné d'entrevoir des couleurs inconnues, avec quoi les peindrait-il ?* ». (Frossard, 1969) Les métaphores qu'ils utilisent sont pour nous très utiles, car elles permettent d'aborder cet état extatique par divers angles.

Mais, avant de s'intéresser aux différentes interprétations, et pour cerner le mieux possible les particularités de cette émotion, il nous paraît indispensable de présenter quelques caractéristiques que Maslow a pu identifier à travers son étude sur les expériences paroxystiques.

3.1. Les expériences paroxystiques de Maslow

Abraham Maslow a effectué aux Etats-Unis au milieu des années 60, une étude auprès de 190 étudiants sur les moments paroxystiques. Ils étaient interrogés personnellement sur ce qu'ils avaient ressenti au cours « *des plus merveilleuses expériences de leur vie* ». Ceci incluait les « *moments de bonheur (...), moments d'extase (...), moments de ravissement (...), expériences amoureuses (...), de musique (...), fascination par un livre ou un tableau (...), ou bien au cours d'une période de création* ». (Maslow, 1968)

Selon Maslow, l'expérience mystique, dont fait partie le sentiment océanique, possède différents aspects. Il les présente d'une façon très claire, ordonnée et numérotée. Nous avons choisi de faire figurer les principaux :

- Au moment de l'expérience paroxystique, l'individu se sent plus « *intégré* », et plus « *unifié* » à ce qui l'entoure que d'ordinaire
- Il devient « *plus essentiellement et plus purement lui-même* », ce il lui permet d'avantage de « *se fondre avec le monde (...) extérieur (...) le créateur ne fait plus qu'un avec son oeuvre, l'amateur devient musique, l'astronome est là-bas dans les étoiles* ».
- Il « *se sent habituellement au meilleure de sa forme, capable de la plus totale et de la plus efficace mise en oeuvre de ses capacités* ». Il précise que Rogers appelle ce dynamisme hors du commun, « *le plein régime* ».
- Il « *se sent libéré de ses blocages, de ses inhibitions, de ses précautions, de ses doutes, de ses contrôles, de ses réserves, de ses autocritiques, de ses entraves...* ».
- Il devient « *encore plus spontané, plus expressif, manifestant un comportement plus innocent, plus naturel, moins contrôlé et s'exprimant plus librement* ».
- « *L'individu est évidemment plus créateur* » car il a, à ce moment là une « *grande confiance en lui et une absence de doute* ».
- Il vit dans le « *maintenant, libéré du passé et du futur, présent à ce qui se passe* ».
- La personne « *se sent plus responsable, plus active. Elle se perçoit d'avantage comme un centre créateur de ses activités et de ses perceptions* ».
- Elle se sent d'avantage comme « *une psyché et bien moins un objet-du-monde vivant selon les lois du monde* »

- Pour partager avec autrui ce type d'expérience, l'expression a tendance à se faire « *sous forme poétique, mystique ou lyrique* »
- L'expérience peut être comparée « *comme un achèvement de l'agir, une décharge complète, un orgasme, une catharsis, un sommet, une plénitude, un accomplissement* ».
- Pendant et après la survenue d'une expérience paroxystique, les gens « *se sentent favorisés* » par ce qu'ils ont vécu.

Parallèlement à ces aspects, Maslow a également étudié les effets que peuvent avoir ce type d'expérience sur la vie de l'individu. Selon lui, vivre une expérience paroxystique peut avoir des portées très positives et très variées.

Ainsi, elle peut avoir des « *effets thérapeutiques* » sur un symptôme, permettre à la personne d'avoir une meilleure « *perception* » d'elle-même et développer ses facultés, comme la « *créativité, spontanéité, expression, personnalité profonde* ». Maslow découvre qu'elles interfèrent également sur la vie sociale de l'individu en « *modifiant* » ses relations interpersonnelles.

Enfin, ces expériences jouent aussi un rôle à un niveau plus large. L'individu verrait « *changer de manière plus ou moins durable sa vision du monde* », serait « *plus apte à percevoir la valeur de l'existence* », et considérerait ce type d'événement comme « *un événement très important* » qu'il voudrait « *ardemment renouveler* ».

Dans son étude, Maslow décrit ce ressenti de la même façon que ceux qui l'ont vécu. On sent qu'elle est très intense, très agréable et qu'elle déborde complètement la personne qui y est soumise. Pour lui, rencontrer ce type d'émotion revient à « *la découverte d'un paradis personnel* », un paradis qui peut s'étudier de plusieurs façons, selon des approches différentes : intellectuelle, cognitive, émotionnelle...

3.2. L'interprétation freudienne : une régression vers un narcissisme primitif

L'embryologie nous rappelle que le développement humain passe par plusieurs stades : nous fûmes en effet poisson, reptile, batracien... Notre rapport avec le monde aquatique date donc des premiers instants. Dans le ventre de la mère, nous baignions dans le liquide amniotique, un environnement que Timothy Leary décrit comme particulièrement agréable : « *Je me retrouvai éjecté au sein du laboratoire de re-création d'Abigaïl [le prénom de sa mère], à l'endroit précis où il était prévu que je me trouve, dans un océan-caverne chaud et rose où pulsaient signaux olfactifs et messages chimiques, savourant l'ineffable Béatitude souvent décrite par les mystiques* ». (Leary, 1983)

Ainsi, Ferenczi, « *suggère une analogie symbolique profonde entre le corps maternel et l'océan* ». (Ferenczi, 1928) Ce milieu aquatique nous laisse donc une image inconsciente d'harmonie totale. Il rappelle également l'océan primitif, le berceau de la vie, où les premières particules vivantes se développèrent et permirent à notre espèce, et à la nature vivante en général, d'arriver à ce qu'elle est aujourd'hui. Donc, plus que jamais, ce milieu nous renvoie à nos origines, à l'osmose, à la vie...

Cette sensation se retrouve dans le sentiment océanique. Aussi Freud en a déduit, qu'elle était très certainement une régression à ce stade de développement. L'homme se verrait alors revivre cette harmonie totale avec son environnement, comme une réactivation de cet ancien vestige archaïque, où le Moi et le non-Moi n'étaient pas encore isolés.

Cette « *régression thalassale* » (Ferenczi, 1928) est de toute façon agréable, et donc recherchée par l'individu. Elle lui permet de retrouver son Moi originel, à la base du Moi social qu'il a construit tout au long de son existence, à base de frustrations, de retenues et d'impératifs. Retrouver ce Moi primaire revient donc à se rapprocher « *d'une étendue bien plus vaste, si vaste qu'il embrassait tout, et qui correspondait à une union plus intime du Moi avec son milieu* ». (Freud, 1929)

Pour bien comprendre ce concept, il faut reprendre l'histoire du développement libidinal de l'individu. Ainsi, dans la théorie psychanalytique freudienne, toute l'énergie de l'Eros, ou

libido, se trouve en premier lieu dans le moi-ça encore indifférencié, c'est à dire dans la partie du ça qui est en contact avec le monde extérieur et qui forme le moi. Quand le moi se détache du ça, toute la charge libidinale se transfère dans le moi. A ce moment là, l'enfant n'est pratiquement pas en relation avec le monde extérieur et ne se considère pas comme un sujet, il est centré sur lui-même, et sa libido est narcissique, on parle alors de narcissisme primaire.

Dans un second temps, l'enfant commence à prendre d'autres objets que lui-même comme objets d'amour. Le moi commence alors à investir libidinalement de nouvelles représentations, décale sa libido narcissique vers l'extérieur, qui devient alors une libido objectale.

Enfin, dans un troisième et dernier temps, la libido va refluer à nouveau dans le moi et s'y rattacher. Elle va créer alors un amour attaché au moi, l'Idéal du Moi, qui constitue l'image que la personne aimerait avoir d'elle-même, d'un point de vue moral et esthétique. La partie inconsciente de cet Idéal du Moi va donner le surmoi, la troisième instance psychique faite de règles et d'interdits parentaux, qui joueront un rôle de censure. On parle désormais de narcissisme secondaire.

Pour les freudiens, le sentiment océanique est alors une reviviscence du narcissisme primaire, d'où l'aspect illimité et égocentrique de la sensation : je suis un point immobile autour duquel tourne le monde. A ce stade, l'enfant est centré sur lui, et conçoit sa mère comme étant une partie de lui-même.

Cette régression va donc symboliser le retour au sein maternel, et apporter au sujet une jouissance pleine et entière, dont il est en permanence nostalgique. Winnicott la qualifie « *d'orgasme du moi* », *d'acmé* » (Winnicott, 1958)... Comme nous le dit Balint, cette harmonie semble être « *la visée ultime de toute aspiration humaine* ». (Balint, 1959) On la retrouve dans les croyances religieuses, les contes de fées...

Comme toujours, il va être amené à préférer suivre son principe de plaisir que celui de réalité, à retrouver une plénitude absolue, loin des souffrances quotidiennes. André Comte-Sponville voit la plénitude comme « *la disparition du manque. Que désirer de plus, quand tout est là ?* ». (Comte-Sponville, 1993) Mais, dans ces extases, la jouissance ne peut être

complètement assouvie. Comme l'orgasme sexuel, il s'agit d'un plaisir partiel, à la fois incomplet et éphémère. L'homme aura de nouveau besoin de le retrouver ultérieurement.

3.3. La vitesse du fonctionnement psychique et l'époché cognitive

Une autre approche interprétative du sentiment océanique s'appuie sur le type de fonctionnement intellectuel et cognitif. En effet, il a été remarqué que dans des situations de joie intense, la fonction intellectuelle avec la réflexion en était absente. Le sujet ne cherche pas à comprendre ce qu'il est en train de vivre, il se laisse au contraire porter par ses émotions et par son ressenti. « *Faire le vide. L'état de grâce survient quand j'accède au néant* ». (Lanzmann, 1985)

L'écrivain mystique néerlandais du XIII^{ème} siècle Hadewich d'Anvers, parle, quand elle évoque le recueillement religieux, d'un « *sentiment indéfinissable* », qu'il décrit par l'expression paradoxale de « *présence d'absence* ». On imagine alors le religieux qui perdrait certaines de ses facultés perceptives et verrait sa cognition modifiée, inhibée. (cité in Vigne, 2000)

Alan Watts compare la conscience normale de l'homme à une pièce aux échos « *excessivement sensibles* ». Il voit ainsi le cerveau embarrassé d'une quantité « *d'échos et d'images réfléchies de tous ordres : perceptions, pensées, sentiments qui ne cessent de jacasser dans les tunnels de la mémoire* ». Pour lui, « *la clarté* » vient avec l'abandon de soi, l'oubli de ces échos parasites. Pour atteindre la contemplation, son but est de « *se ralentir, de réagir contre la précipitation mentale* ». (Watts, 1962)

André Comte-Sponville témoigne aussi dans ce sens. Il reconnaît avoir vécu certains moments « *porteurs d'une simplicité merveilleuse et pleine, (...) vécus dans l'abolition du temps et du discours* ». Il ressentait « *quelque chose de ce que décrivent les mystiques. Quoi ? Le silence, la plénitude, l'éternité...* ». Ces moments, il les décrit comme hors de l'écoulement du temps, plongés dans le silence, des moments où le « *discours* », la « *pensée* », le « *mental* » sont abolis. Il découvre alors un « *vide intérieur* ». (Comte-Sponville, 1993)

Henri Michaux, qualifie ce « Vide », qu'il écrit avec une majuscule, de « *merveilleusement bon* », aussi bien « *étalement que soustraction et autant excès que perte* ». Il aborde aussi la notion de la « *vitesse* » de l'esprit. Pour lui, la santé mentale consiste à rester maître de sa vitesse, à « *être bon pilote de soi-même* ». Mais il conçoit une « *vitesse libre* », celle du rêve, fulgurante, primaire, qui surgirait et créerait des cauchemars, des délires, mais aussi « *des émotions très grandes et même de la joie soudaine* ». Ces émotions pourraient déstabiliser les personnes qui ne pourraient « *la contrer* », *elle et son cortège de pensées trop merveilleuses* ». (Michaux, 1972) Le changement de rythme, qu'il soit accéléré ou ralenti, pourrait alors s'associer à des expériences extatiques comme le sentiment océanique.

Dans Méditation et psychologie, Jacques Vigne, à travers son étude des drogues, et en particulier des opiacés, s'intéresse également à cet « *arrêt du mental* » qui est lié à « *la stupéfaction* », une sidération du mental. Pour lui, il n'est pas seulement un arrêt du bavardage ou de l'imagerie intérieure. Il est en rapport avec « *un arrêt du mouvement interne des sensations, ce qui pour les yogis correspond au samahdi* ». Le dégagement de ses sensations amène alors « *un bonheur intense, bien au-delà des bonheurs habituels* ». (Vigne, 2000)

3.4. Le relâchement défensif

Le sentiment océanique peut également être vu comme une dilatation, une expansion des frontières du Moi. Il serait alors la conséquence d'un relâchement soudain du système défensif qui le rendrait plus perméable et laisserait ainsi la dynamique de l'énergie psychique plus libre et plus mobile. Elle pourrait donc se lier à différents objets extérieurs et les investir pleinement.

Comme le dit Alan Watts, l'effet de certaines drogues consiste en un « *net abaissement des attitudes défensives (...)* On y devient conscients de choses contre lesquelles normalement on se protège ». Classiquement, ce nouvel état de conscience peut s'associer, comme on l'a vu, à une « *certaine disposition à l'angoisse* ». Mais, une fois dépassée, cette expérience peut aussi être une prise de conscience « *d'aspects du réel d'ordinaire ignorés – y compris un sens de l'unité sociale que l'homme civilisé a depuis longtemps perdu* ». (Watts, 1962)

Alan Watts nous fait alors part d'une expérience extatique où il est convaincu d'être Dieu, mais sans aucun caractère religieux. Il ressent la conception indienne, où « *le noyau le plus profond de l'homme, l'atman, n'est autre que le noyau le plus profond de l'univers, brahman* ». Il sent alors son « *être individuel (...) croître à partir du reste de l'univers* », et se rend compte que dans son état ordinaire de conscience, il est perpétuellement sur la « *défensive* », cherchant à éviter ces sensations et cette « *totalité* ». Cette défense lui est jusque là inconsciente, sans raison apparente. « *La plupart du temps, ce sont mes défenses que je défends : enceintes entourant des enceintes... n'entourant rien* ». (Watts, 1962)

Dans La mystique sauvage, Michel Hulin enrichit cette approche du sentiment océanique en utilisant la métaphore d'un fardeau. On peut imaginer que depuis notre naissance, chacun porte un énorme fardeau sur ses épaules, qui est constitué de l'accumulation de tous les soucis, de frustrations, de déceptions, de regrets... Il est à la fois le réceptacle de toutes nos difficultés sociales et de toutes nos insatisfactions individuelles.

Ce fardeau est alors considéré comme faisant partie de nous, de notre histoire et de notre personnalité et, ne l'ayant jamais déposé, sa présence devient même banale et habituelle. Parfois pourtant, en fonction des événements de la vie, son poids nous paraît plus lourd ou plus léger mais, il reste toujours présent, demandant un effort inconscient permanent.

Pourtant, à certains moments, loin de l'existence sociale traditionnelle, ce fardeau peut-être déposé, sortant alors la personnalité d'un cadre restrictif. Le sujet est alors pris d'un soulagement et d'un émerveillement qu'il ne pouvait pas imaginer. Le soulagement est lié à la prise de conscience du poids qui pesait sur lui depuis toutes ces années. L'émerveillement naît face à la nouvelle condition qui se révèle alors. L'absence de répression laisse la place à un sentiment d'espoir, d'énergie qui veut embrasser l'infini.

Mais, à côté de la joie, cette expérience est également teintée d'une mélancolie et d'une angoisse qui traduisent une prise de conscience de l'existence du fardeau. En effet, se sentant dégagé de ce poids, le sujet arrive à regretter la peine supportée et les efforts investis. Il redoute aussi l'aspect provisoire de la situation, et le prochain retour du fardeau. Le sujet est également susceptible d'éprouver de l'angoisse, car il se retrouve soudainement dans une position inconnue, sans ce fardeau qui contenait aussi ses repères, sa façon de vivre, et à qui il était finalement, inconsciemment attaché.

Michel Hulin, nous confirme alors que « l'angoisse est ainsi la compagne permanente du mystique, lequel, en tout état de cause, ne peut accéder à l'extase qu'en la surmontant ». (Hulin, 1993)

4. Ouverture sur d'autres domaines où l'on retrouve cette sensation

4.1. L'expérience mystique

L'expérience mystique est une voie particulière qui permet à l'individu d'ouvrir son Moi, de repousser ses limites, voire de les effacer, et ainsi d'atteindre une plus juste appréciation de sa pensée. Quelle que soit son origine, issue du sentiment océanique, de l'ascèse, de la méditation, de l'art ou de la prise de drogue, elle bouleverse la perception, les sensations, et remet en cause tous les principes sociaux, moraux ou religieux de l'individu. Comme le dit Lanzmann, « *tous les moyens sont bons pour arriver à destination du grand Tout, ou du grand Rien* ». (Lanzmann, 1985)

Justement, on peut s'interroger, pour conclure cette partie sur le sentiment océanique, sur le chemin qui mène à l'extase mystique. Ce point est toujours en relation avec notre étude sur le voyageur, car on peut imaginer le voyage se faire concurrencer par d'autres évasions, apportant chacune, certaines émotions communes.

Cette extase mystique peut également survenir dans un cadre anodin, à un instant où subitement, une extrême félicité survient. Le réalisateur Jean-Pierre Jeunet, met ainsi en scène dans son film, Le fabuleux destin d'Amélie Poulain (2000), un passage où l'héroïne en traversant un pont ressent une forte sensation océanique. « *Amélie a soudain le sentiment étrange d'être en harmonie totale avec elle-même. Tout est parfait en cet instant : la douceur de la lumière, ce petit parfum dans l'air, la rumeur tranquille de la ville. Elle inspire*

profondément et la vie lui paraît alors si simple et si limpide, qu'un élan d'amour comme un désir d'aider l'humanité entière la submerge tout à coup ».

4.2. La prise de toxique

Paolo Mantegazza, au début du XX^{ème} siècle, affirma dans son ouvrage *l'Extase humaine* qu'il était « *impossible de distinguer sur le plan médical l'extase induite chimiquement de l'extase mystique* ». (cité in Leary, 1983)

Ainsi, nous pouvons accéder à volonté par la voie chimique, à ce même niveau de plénitude. La drogue donne alors aux cellules nerveuses les mêmes informations que celles issues d'expériences naturelles d'extase. La sensation d'infini devient donc prévisible, accessible facilement et rapidement.

La drogue amène alors une « *puissance d'évasion (...) une nostalgie de replonger dans la quiétude du sein maternel (...) un plaisir absolu* ». (Olievenstein, 1977) Ne parle-t-on pas de « trip », de « voyage » pour décrire l'effet procuré ? Certains voient même dans l'héroïne, les effets voluptueux et agréables d'un paysage exotique, d'un « *désert rouge* ». (Champagne, 1970)

L'effet rappelle alors précisément la régression « thalassale », le retour vers les origines de la vie : « *Au « flash » succède la « planète ». Durant deux à trois heures, mi éveillé, mi-conscient, on baigne dans une espèce de cocon d'eau chaude, comme dans le ventre de sa mère, comme dans le liquide amniotique* ». (Olievenstein, 1977)

Dans *Les variétés de l'expérience religieuse*, William James démontre que les drogues, en libérant l'esprit, permettent d'atteindre de nouveaux niveaux d'intelligence. Ainsi, Timothy Leary, professeur de psychologie à Harvard dans les années 60, a vécu suite à son premier trip de LSD, quatre heures qui lui « *en ont appris davantage sur l'esprit, le cerveau et ses structures, que ne l'avaient fait quinze années de pratique assidue de la psychologie* ». (Leary, 1983)

Nerval, reproche aux « *buveurs d'eau* » de ne connaître que l'apparence grossière et matérielle des choses. « *L'ivresse, en troublant les yeux du corps, éclaire ceux de l'âme ; l'esprit dégagé du corps, son pesant géôlier, s'enfuit comme un prisonnier dont le gardien s'est endormi, laissant la clé à la porte du cachot. Il erre joyeux et libre dans l'espace et la lumière, causant familièrement avec les génies qu'il rencontre et qui l'éblouissent de révélations soudaines et charmantes* ». (Nerval, 1851)

Castaneda, après avoir consommé du peyotl, ressent un « *bonheur suprême (...)* une sorte de chaleur dorée ». Mais, après avoir été « *baigné dans une euphorie indescriptible* », il retrouve son état normal, sa « *conscience froide* ». Il se retrouve alors face à sa condition d'homme, se « *rempli de tristesse* » et éclate en sanglots. (Castaneda, 1972)

Ainsi, Jacques Vigne pense que par ce moyen d'accès, la conscience ne peut s'épanouir rationnellement. En effet, l'expansion reste centrée sur le produit qui a été à l'origine de l'expérience. « *Le processus de pensée au lieu de s'ouvrir, d'être sphérique, devient plutôt « conique » car focalisé sur une substance donnée* ». (Vigne, 2000) La drogue n'est alors qu'une étape, un moyen qui permet d'accéder à l'effet, mais sans pouvoir le dépasser et l'intégrer. Comme le dit Timothy Leary, « *c'est merveilleux, sans aucun doute. (...) mais c'est une contre- façon, un ersatz. Du mysticisme instantané. Il n'existe pas de voie rapide et facile vers la sagesse. La sueur et la douleur ont le prix de la connaissance* ». (Leary, 1983)

La drogue prise aléatoirement, est donc sans lendemain et sans évolution. Elle devient, selon les termes de Thomas De Quincey, une « *extase portative* », un « *petit paradis empoisonné* » (Barjavel, 1969) qui corrompt la réalité.

Elle doit au contraire servir comme une ouverture à l'expérience intérieure, amenant de nouveaux horizons qui peuvent ensuite être visités par la volonté et un travail conscient. « *Une expérience de drogue peut-être comme le starter d'une voiture : l'utiliser une fois peut aider le moteur à démarrer, mais répéter les coups de starter risque plutôt de le noyer* ». (Vigne, 2000)

Georges Harrison, ex-Beatles, découvrit une spiritualité intérieure avec une prise unique de LSD. Il la cultiva ensuite par la pratique quotidienne de l'intériorisation et de la méditation.

Cela semble pouvoir répondre à la question de Jacques Guillon : « *Pour être en harmonie avec le cosmos... faut-il absolument passer par la drogue ?* » (Guillon, 1978)

4.3. La méditation et la pratique du yoga

Le yoga fonde sa pratique sur une « *prise de conscience du caractère insatisfaisant de la condition humaine telle qu'elle est ordinairement vécue* ».

Il cherche à mettre fin à « *la triple misère existentielle* ». (Michael, 1980)

- Celle qui a comme origine nous-même, qui comprend la souffrance mentale, l'angoisse, la peur...
- Celle causée par d'autres espèces qui agressent l'homme (animaux, insectes, hommes...)
- Et enfin, la misère d'origine céleste, regroupant les menaces atmosphériques (chaleur, sécheresse, froid, inondations, tempêtes...) et d'influences planétaires (marées...).

Face à cela, le yogi ne va pas chercher à se protéger des conditions extérieures, mais préférer s'orienter vers ses profondeurs à lui, et se délester de tout ce qui ne lui est pas indispensable, et réduire ainsi au minimum ses besoins vitaux.

Ainsi, le fait de se concentrer sur un seul objet, que ce soit une pensée, ou un objet physique comme le point entre les yeux ou une lumière par exemple, permet d'interrompre « *les distractions et automatismes mentaux* » (Eliade, 1954) habituels et amène une libération de la pensée.

Pour faciliter ce phénomène et chercher à isoler sa conscience, le yogi va se tenir immobile, fixer son regard, et prolonger le plus possible l'expiration et l'inspiration. Le fait de rythmer la respiration va permettre de l'oublier et ainsi se dégager des tensions extérieures. « *Il commence à devenir autonome par rapport au cosmos (...) le fleuve psychomental n'est plus violenté ni dirigé par les distractions, les automatismes et la mémoire : il est « concentré », « unifié »* ». (Eliade, 1954) Il y a alors une « *plongée vers soi-même* », un

retour à soi, vers une conscience non pas vide, mais absente d'objet, pleinement libre et éternelle.

La pratique du Yoga est donc une recherche d'unité, une « *union de la conscience humaine avec la conscience divine, dont une étincelle est toujours en nous, mais hors d'atteinte chez l'individu « non éveillé* » ». (Monod-Herzen, 1978) Elle peut donc permettre d'enrichir l'élargissement de la conscience et donc, de retrouver, d'une manière naturelle les émotions et les sensations d'un épisode mystique.

Romain Rolland, par l'intermédiaire du premier chapitre de Malaise dans la culture de Freud, confirme cette idée car il voit dans le yoga, une « *façon particulière (...) [d'] éveiller en soi des sensations nouvelles et un sentiment d'universalité* ». (Freud, 1929) Par l'intermédiaire d'un « *[détournement] du monde extérieur, en fixant son attention sur certaines fonctions corporelles, et en respirant d'une façon particulière* », il retrouve les « *états originels* » et accède ainsi à une « *sagesse mystique* ». (Freud, 1929)

Le yoga permet donc de retrouver le sentiment de non-dualité. La récitation de textes sacrés, comme les Upanishads par exemple, accompagnée par une musique entêtante et hypnotisante, amène également une « *exaltation enthousiaste, (...) sentiment inondant, qui annule les distinctions, les hétérogénéités* ». (Michaux, 1972).

Cette recherche du sentiment de plénitude est très présente dans la culture religieuse. Dans le bouddhisme, le fait de se rendre en montagne « *pour se comprendre et rétablir le lien entre le Grand Tout et le soi est un rituel très ancien* ». (Reverzy, 2001) Comme nous le dit Alan Watts, spécialiste des courants de pensée asiatiques, le Taoïsme et le Zen sont des disciplines qui cherchent à faire éprouver « *de manière permanente la sensation de l'interrelation de toutes les choses et de tous les événements entre eux* ». (Watts, 1962)

4.4. La contemplation d'œuvres d'art

Ainsi, les sensations de l'extase mystique sont accessibles par différents moyens. L'art est également une des portes permettant d'y accéder. « *Ce que la nature laisse incomplet, l'art le parfait", est -il dit dans l'alchimie* ». (Jung, 1961)

Jacques Salomé ressent une émotion « *d'une intensité incroyable (...) quand [il a] rencontré » les tournesols de Van Gogh. (...) Ils [lui] ont sauté au cœur. [Il a] été parcouru dans tout le corps par une sorte de vibration puissante. [Il devenait] soudain plus réel, plus ouvert ».* (Salomé, 1993)

Kerouac pleure en écoutant un concert de la Passion selon St Matthieu. Il pleure aussi dans la cathédrale Saint-Sauveur, en entendant « *de jeunes garçons chanter un magnifique air d'autrefois, tandis que les anges semblaient planer au dessus de nous. (...) Je m'essuyai les yeux et pleurai encore en voyant le baptistère du VI^{ème} siècle – toutes ces vieilles pierres romanes qui avaient encore ce trou dans le sol, où tant d'autres petits enfants avaient été baptisés ».* (Kerouac, 1960)

Chantal Mauduit, qui associait à ses expéditions des plus hauts sommets du monde, de la poésie ou de la musique. « *Elle récitait en grimpant, comme des mantras, des textes de Rilke ou de René Char. La poésie au cœur de la nature, c'est encore plus beau ! Avec son baladeur sur les pentes les plus raides, elle écoutait jazz, rock, musique baroque ou indienne jusqu'à 7.000 mètres. Au dessus ? Il fallait faire très attention, car on était dans la musique. Quelle était-elle des 8.000 ? Chantal répondait, sans hésiter : « Le Messie de Haendel ! ».* (Reverzy, 2001)

5. Conclusion

Le sentiment océanique est donc une émotion pleine de surprise, très originale et assez peu méconnue. Quand elle surgit, elle ne laisse pas indifférent le sujet, qui se laissera intégralement portée par son intensité. On peut tout de même s'interroger sur le fait que telle personne soit familière du sentiment océanique alors qu'une autre, dans des conditions semblables, ne le soit pas.

Pour J. M. Masson, cette différence peut s'expliquer par quatre caractéristiques principales. Tout d'abord, elle dépend du climat émotionnel du sujet, et de l'existence ou non, d'une

problématique dépressive sous-jacente. Comme nous l'avons vu, une sensibilité pour l'ennui, la tristesse, la nostalgie, la morbidité, la fatigue... facilite la survenue d'un épisode extatique, et donc du sentiment océanique.

Le deuxième élément est une utilisation préférentielle de mécanismes de défense caractérisés par un retrait face aux représentations jugées comme menaçantes. Le sujet va se soustraire de la situation en se réfugiant dans le narcissisme par la régression ou, utiliser la dépersonnalisation, ou encore la dénégation...

La troisième caractéristique favorisante dépend du degré de pathologie de la personne. Dans le cas du sentiment océanique, les sujets ressemblent à des névrosés, souffrant d'un « narcissisme romantique », loin du narcissisme pathologique des malades mentaux psychotiques.

Enfin, comme dernier indice, le sujet serait tenté d'utiliser la joie comme formation réactionnelle face à l'angoisse. L'exultation mystique serait alors un masque qui le protégerait de la mélancolie.

Michel Hulin voit l'humilité comme une source possible de toute joie, mystique ou autre. Pour lui, le sentiment océanique demande de la modestie, car le mystique doit accepter d'être envahi par quelque chose de plus grand que lui, sans résistance, sans volonté de contrôle. La joie extatique n'exigerait alors « *qu'une certaine simplicité du cœur* ». (Hulin, 1993)

De toutes façons, quelle que soit la personnalité requise pour vivre une telle expérience, le voyageur, ou tout autre personne se rapprochant d'un événement mystique, n'en ressort pas identique. Son passage dans cette autre réalité aura des répercussions dans son existence quotidienne. Il aura en effet, brièvement aperçu un autre monde, plus riche et plus dense que celui qu'il a l'habitude de connaître. Il perdra alors une certaine innocence, et deviendra le rescapé d'un monde merveilleux, et pourra alors se sentir en constant exil, recherchant en permanence un paradis perdu.

« Finalement ce qui constitue l'ossature de l'existence, ce n'est ni la famille, ni la carrière, ni ce que d'autres diront ou penseront de vous, mais quelques instants de cette nature,

soulevée par une lévitation plus sereine encore que celle de l'amour, et que la vie distribue avec une parcimonie à la mesure de notre faible cœur ». (Bouvier, 1963))

PARTIE PRATIQUE

I. METHODOLOGIE

1. Origine de la démarche

L'origine de cette recherche sur les voyageurs au long cours provient d'un choix personnel, d'une envie d'étudier ce type de population que j'ai rencontrée à de nombreuses reprises au cours de différents voyages que j'ai effectués ces dernières années. En rencontrant ces personnes et en discutant avec elles, je me suis rendu compte à quel point leur périple était riche, en émotions bien sûr mais aussi en expérience ou en symbolique, et j'ai ainsi voulu en savoir plus sur leur démarche, leur voyage et les représentations qu'ils en avaient.

Ces rencontres au cours d'un voyage sont inoubliables pour moi. Elles s'associent à un lieu, souvent lointain, un moment, une atmosphère, une discussion, un échange humain fort et éphémère. Elles pouvaient avoir lieu dans un train, un bus, un bar ou sur une route, tard le soir au fin fond d'une région asiatique... Ces rencontres devenaient presque instantanément amicales, pleines d'intérêt et de confiance. Elles nous impliquaient fortement, mettant en jeu nos personnalités, nos histoires personnelles, les souvenirs, les aspirations... Toutefois, il est important de mentionner que je n'appartiens pas à ma population d'étude, même si je l'ai côtoyée à de nombreuses reprises. En effet, je n'ai jamais voyagé, personnellement, longtemps en solitaire. Mes expériences de voyages se situent plus dans des déplacements de deux mois maximum avec un ou plusieurs amis.

En parallèle de ces rencontres, je me suis intéressé également aux écrivains-voyageurs qui faisaient part de leur expérience, des aventures qu'ils vivaient et de leur vécu émotionnel. A travers leur récit, j'ai pu partager le quotidien de ce type de voyageurs et ainsi, approcher progressivement ce monde du voyage, les pratiques et les différents éléments qu'il comportait.

Enfin, j'ai découvert que les sciences humaines se sont penchées sur ce sujet et offrent une littérature qui, sans être abondante, propose différentes approches et concepts permettant

d'éclaircir la personnalité du voyageur. La psychanalyse offre à la fois des concepts théoriques, avec Freud, Ferenczi, Balint... et des éléments pratiques avec Airault ou Reverzy. La sociologie, principalement avec Urbain, mais aussi avec Medam, Lanquar ou Christin développe des conceptions particulières à ce type de population.

Avec ces diverses approches, l'univers du voyageur au long cours m'est apparu plus accessible, plus représentable. Le voyageur devenait moins mystérieux, moins « hors d'atteinte ».

Enfin, je me suis tout particulièrement intéressé au sentiment océanique, un terme que je vis écrit pour la première fois dans le livre de Régis Airault, Fous de l'Inde, et qui décrivait très bien une sensation qui m'était familière, que j'avais rencontrée plusieurs fois à l'occasion de voyage, ou même dans des situations plus habituelles. L'étude de cette sensation a donc été pour moi particulièrement plaisante car j'ai eu véritablement l'impression d'effectuer un travail théorique de recherche qui élargissait mon sujet de départ, tout en menant en parallèle, une étude descriptive et explicative d'une émotion originale.

2. Exposé de la question étudiée : les objectifs de recherche

Donc, l'ensemble de cette approche a amené plusieurs réflexions par rapport au voyageur au long cours. En effet, le fait de partir seul, longtemps et le plus souvent loin, n'est pas habituel, et soulève alors chez le psychologue, un désir de déceler et d'analyser certains mécanismes psychiques qui y sont associés.

On peut alors s'interroger. Quelles sont les motivations inconscientes du voyageur au long cours ? Existe-t-il des caractéristiques communes dans cette population, et peut-on en dégager un profil type ? Quelles particularités apporte ce type de voyage par rapport à un autre ? On peut imaginer une infinité d'angles de recherche, surtout par rapport à ce vaste sujet qu'est le voyage.

Hypothèses de recherche

Dans la partie pratique de ce mémoire-thèse, nous avons choisi d'étudier deux points principaux, deux objectifs de recherche à démontrer :

- Dans le voyage au long cours, la notion de quête est indissociable de celle de fuite. Le voyageur est animé par ces deux motivations quand il quitte son environnement d'origine pour partir à la découverte de nouvelles cultures.
- Les émotions que va vivre le voyageur au long cours vont enrichir la connaissance qu'il a de lui-même. Elles modifient les comportements et les valeurs de ce dernier et ont un impact fort sur sa vie future.

L'objet d'étude ainsi placé est donc centré sur le voyageur et son voyage. Il s'intéresse au départ, au retour, au déroulement du voyage à proprement dit, mais aussi à l'entourage du voyageur, à sa position sociale, à son vécu intérieur, son histoire personnelle...

Cette recherche est une étude qui consiste à décrire un comportement particulier, à l'analyser et tenter d'en dégager les principales caractéristiques. Pour cela, une procédure méthodologique composée d'entretiens, de recueil et d'analyse des données a été utilisée, une fois que la population ait pu être isolée.

3. Population étudiée

Les voyageurs rencontrés pour cette étude ont été choisis en fonction de différents critères. En effet, ils ont tous, hors situation professionnelle, voyagé au moins une fois en solitaire, plus de six mois et de façon itinérante. Ne sont donc pas pris en compte les voyages d'affaires, les voyages humanitaires, les déplacements professionnels comme les V.I.E par exemple... Ils sont francophones, la plupart habitent Paris ou la région parisienne, certains vivent à l'étranger, quelques-uns n'ont pas vraiment d'adresse précise et alternent voyages et cohabitations chez des proches.

Pour les rencontrer, nous avons utilisé plusieurs moyens :

- l'association de voyageurs Aventure du Bout du Monde (ABM).
- le club des voyageurs en cargo, dont le « QG » se situe à la librairie de voyage Ulysse sur l'île St Louis à Paris.
- des relations, en essayant de trouver des voyageurs par l'intermédiaire d'amis, collègues, connaissances...
- des rencontres directes de voyageurs au long cours faites pendant des voyages personnels.

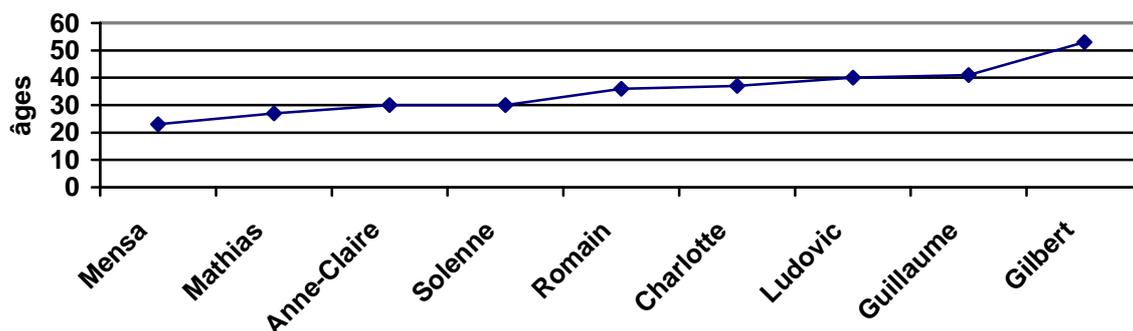
Pour faciliter la recherche, nous avons fait passer une annonce dans un journal de voyages, « Globe-Trotters », (N°89 – Mai/Juin 2003 et N°90 – Juillet/Août 2003) dont le texte était le suivant :

Pour mon mémoire de fin d'études sur les voyageurs au long cours, ch. personnes habitant en région parisienne étant parties seules pour un voyage itinérant de plus de six mois. Si vous êtes intéressés, vous pouvez joindre Nicolas au [n° de téléphone] ou sur [adresse mail].

La prise de contact a été assez simple, et il nous est apparu que rencontrer des voyageurs au long cours était plutôt facile. En effet, la plupart se sont manifestés rapidement et se sont montrés motivés et facilement disponibles pour un rendez-vous.

L'échantillon de recherche comporte 9 sujets, 4 de sexe féminin, et 5 de sexe masculin. Leur âge s'étale entre 23 ans et 53 ans. Comme on le voit sur le graphique suivant, la majorité des personnes interviewées se situe entre 25 et 40 ans. La répartition des niveaux socio-professionnels est vaste, touchant beaucoup de domaines différents, du cadre au technicien, en passant par l'étudiant ou le photographe.

répartition des âges



Un élément particulier se dégage déjà : tous sont célibataires.

Le tableau suivant rassemble tous les voyageurs interviewés, présentant pour chacun d'eux leur sexe, leur âge, leur situation familiale, leur activité professionnelle, leur lieu d'habitation, le type de voyage effectué.

Dans un souci d'anonymat et de confidentialité, le prénom a été systématiquement modifié. Dans le cas de Mensa, un prénom togolais, a été demandé par l'intéressée.

ANNE-CLAIRE	
F - 30 ans – Célibataire	Tour du monde de septembre 2001 à octobre 2002 <i>Paris, Istanbul, Iran, Inde, Népal, Thaïlande, Vietnam, Cambodge, Malaisie, Singapore, Ile de Pâques, Bolivie, Equateur, Pérou, Chili, Brésil</i>
Chargée de production dans la presse	
Paris	

CHARLOTTE	
F – 37 ans – Célibataire	Voyage de 6 mois en Asie et Amérique Latine en 2000 <i>Iran, Pakistan, Inde, Népal, Tibet, Chine, Laos, Thaïlande</i>
Assistante de direction	
Paris	

GILBERT	
M – 53 ans – Célibataire	Deux tours du monde à vélo, en 1994 et 1999. <i>le premier par l’Afrique et l’Amérique du Sud puis du Nord le second par l’Asie, l’Océanie et l’Amérique du Sud</i>
Gérant d’hôtel	
Madagascar	

GUILLAUME	
M – 41 ans – Célibataire	Tour du monde de décembre 1997 à décembre 1998 <i>Hong Kong, Vietnam, Laos, Thaïlande, Birmanie, Malaisie, Indonésie, Singapour Australie, Fidji, Samoa Occidentale, Ouest du Canada</i>
Technicien dans l’industrie automobile	
Paris	

LUDOVIC	
M – 40 ans – Célibataire	Voyage de 15 mois de février 1997 à mai 1998 <i>Inde, Népal, Thaïlande, Cambodge, Malaisie, Indonésie, Australie</i>
Photographe	
Paris	

MATHIAS	
M – 27 ans – Célibataire	Voyage de 9 mois en Asie d’octobre 2001 à juin 2002 <i>Inde, Népal, Thaïlande, Laos, Cambodge</i>
Consultant en marketing	
Paris	

MENSA	
F – 23 ans – Célibataire	Voyage de 6 mois en Afrique de l’Ouest en 2001 <i>Togo, Bénin, Ghana, Burkina, Mali</i>
Etudiante en psychologie	
Paris	

ROMAIN	
M – 36 ans – Célibataire	Tour du monde de septembre 1999 à août 2000 <i>Turquie, Iran, Pakistan, Inde, Cambodge, Fidji, Samoa, Polynésie Française, Chili, Bolivie, Pérou, Brésil</i>
Financier	
Clichy	

SOLENNNE	
F – 30 ans – Célibataire	Voyage de 10 mois en Asie de mars 2002 à janvier 2003
Chargée d'édition	<i>Iran, Pakistan,</i>
Paris	<i>Inde, Népal</i>

4. Procédure de recueil des données

4.1. Les différents modes d'accès aux interviewés

Comme cela a été mentionné ci-dessus, les rencontres avec les voyageurs se sont organisées grâce à quatre moyens différents. On peut classer ces modes d'accès en deux catégories, les modes d'accès directs et les modes d'accès indirects, qui devront tous les deux « répondre à une double exigence : pratique et neutralité ». (Blanchet et Gotman, 1992)

4.1.1. Les modes d'accès directs

Il s'agit de rechercher directement les contacts, par le face à face ou l'utilisation des petites annonces. Les voyageurs sont alors directement abordés, sans le recours d'un tiers. Cette approche fut celle utilisée avec Zéphyrin, que j'ai rencontré en août 2002 dans un train au nord du Vietnam. En commençant à discuter avec lui, j'ai découvert le voyage qu'il était en train de faire, et lui ai alors fait part de mon projet d'étude.

Par rapport aux petites annonces, cette approche est à nuancer car le journal joue partiellement le rôle d'un tiers. En effet, ce type de magazine très ciblé, diffuse une image de proximité, sympathique, très accessible. Un rapport de confiance s'insinue alors inconsciemment chez le lecteur, modifiant la neutralité de la relation, rapprochant alors ce type d'approche d'un mode d'accès indirect.

4.1.2. Les modes d'accès indirects

Dans cette approche, la rencontre a lieu grâce à l'intervention d'un tiers, institutionnel ou personnel. S'ajoute alors dans la relation entre l'interviewé et l'enquêteur, une dimension supplémentaire qui va nuire au principe de neutralité. L'entretien présente alors en arrière plan l'élément tiers, qui peut interférer sur le contenu exprimé, et qu'il faut alors bien garder à l'esprit.

L'intérêt de cette méthode est de pouvoir accéder facilement à de nouveaux sujets. Par exemple, par la méthode de proche en proche qui consiste à obtenir grâce à un interviewé, d'autres sujets s'inscrivant potentiellement dans la population étudiée, j'ai pu rencontrer près d'un tiers de mon échantillon. Les sujets me proposaient alors d'eux-mêmes les coordonnées d'amis qui pouvaient m'intéresser.

4.2. La prise de rendez-vous

Quelque soit le mode d'accès utilisé avec le sujet, la deuxième étape consiste à préparer l'entrevue, de lui rappeler les modalités du projet d'étude, de vérifier les critères de recherche, et de fixer les modalités pratiques pour l'entretien. Pour cela, j'avais l'habitude de proposer à la personne de choisir le lieu de rendez-vous. Cela pouvait être à l'École de Psychologues Praticiens dans le 6^{ème}, à son domicile, ou dans un café, dans le quartier de son choix... Les réponses étaient variées : Je me suis rendu au domicile de trois personnes, pour sept d'entre elles, nous étions dans un café ou un restaurant, et pour l'une d'entre elles, qui partait le jour même pour Madagascar, nous étions dans un couloir de l'aéroport d'Orly.

4.3. Le rendez-vous

La troisième étape enfin, était l'entretien lui-même. Il se déroulait à l'heure et à l'endroit convenu, en face à face. Les entretiens étaient généralement assez longs, et duraient aux alentours d'une heure et demi. Certains pouvaient durer jusqu'à deux heures car, comme nous le verrons, le sujet en profitait parfois pour raconter et décrire ses voyages d'un point de vue purement factuel.

Avec l'accord de l'interviewé, l'entretien était enregistré. Les raisons avancées étaient que cela me permettait d'être plus attentif au discours du sujet, tout à son écoute, et qu'il m'était demandé ensuite de retranscrire l'entretien. Je leur rappelais en outre encore une fois les règles de confidentialité et d'anonymat que je m'engageais à respecter.

L'utilisation d'un dictaphone est très utile pour l'enquêteur car il lui permet d'être plus à même de « *rebondir sur les informations communiquées et d'éviter de transformer l'entretien en un questionnaire se couplant d'une prise de note sélective et incomplète* ». (Duché, 2003)

Pour moi, l'idéal était de coupler à la fois le dictaphone et la prise de note. En effet, j'avais l'habitude de laisser la personne s'exprimer librement, de lui permettre de changer de sujet si elle le souhaitait et de gérer son discours comme elle le désirait. En parallèle, je notais sur une feuille les éléments de l'entretien et les points abordés qui m'intéressaient particulièrement et je la relançais dès que je le pouvais, en utilisant au maximum les mêmes termes qu'elle. Cette méthode me permettait d'offrir le maximum d'espace à la personne interviewée, et d'aborder ainsi un grand nombre de sujets, tout en pouvant affiner et centrer la réflexion sur certains détails qui me paraissaient pertinents.

Enfin, en vue du traitement des données, le dictaphone offre une reproduction fidèle de l'échange verbal. Lui seul permet, « *dans les entretiens cliniques à visée de recherche, (...) le dépouillement et l'analyse scientifique des entretiens* ». (Castarède, 1983)

5. Outils de recueil des données : l'entretien

5.1. L'orientation semi-directive

La non-directivité, développée par Carl Rogers, est une attitude qui consiste à ne pas diriger le sujet, à ne pas l'influencer mais lui donner les moyens d'avoir « accès à lui-même ». Elle permet de ne pas limiter le champ des réponses possibles et d'obtenir des informations exhaustives et argumentées.

L'entretien semi-directif utilise cette non-directivité, et l'associe à un guide d'entretien, pour permettre une « *exploration d'une problématique définie à l'avance avec relances sur des thèmes abordés plus ou moins systématiquement sur l'ensemble des entretiens* ». (Zymermann, 2002)

Il est important de préciser que les entretiens qui ont été effectués n'ont aucune portée psychothérapique, mais plus une dimension d'enquête sociale, qui s'intéresse à la fois aux différents comportements, mais aussi aux représentations et aux difficultés qui peuvent s'y associer. Cette exploration permet alors un approfondissement d'un domaine donné et une vérification par rapport à une problématique déjà connue. D'un point de vue général, il offre d'après Marie-France Castarède un niveau de profondeur suffisamment important pour une analyse qualitative des données recueillies.

L'entretien semi-directif est particulièrement efficace quand l'interviewé méconnaît les réponses qu'il peut donner face aux questions qui lui sont posées. En effet, il est suffisamment souple pour qu'il puisse s'interroger personnellement et qu'il construise son discours librement. Dans ce type d'orientation, le sujet est plus autonome, ce qui lui permet de mieux gérer d'éventuelles difficultés qui pourraient gêner la production de son discours.

L'attitude non-directive repose sur deux principes fondamentaux :

L'attitude positive inconditionnelle qui consiste à « *respecter le discours de l'interviewé sans porter de jugement sur l'importance et la pertinence de son contenu. L'interviewer accorde de la valeur à tout ce que dit l'interviewé ; tout peut être dit et tout ce qui est dit est important* ». (Zymermann, 2002)

L'attitude empathique qui est la capacité, pour l'interviewer, de percevoir et comprendre le discours de l'interviewé comme si c'était le sien. « *Il ne s'agit pas pour autant de s'identifier à l'interviewé. Pour atteindre cet objectif, il faut faire preuve d'une grande curiosité à l'égard*

des propos de l'interviewé, sans juger ce qu'il dit, sans passer ses propos par son propre cadre de référence ». (Zymermann, 2002)

L'approche semi-directive permet alors à l'échange de n'être ni trop, ni pas assez centré, ce qui offre à l'entretien la possibilité de remplir simultanément et efficacement deux fonctions distinctes.

Tout d'abord, il a un usage principal, car il est en rapport avec les hypothèses préalablement posées. « *Dans ce cas, le plan d'entretien (...) sera élaboré pour que les données produites puissent être confrontées aux hypothèses* ». (Blanchet et Gotman, 1992) L'information recueillie aura alors fonction de confirmer ou réfuter les concepts du chercheur, et de rendre vivants et humains ses hypothèses de recherche.

Mais l'entretien apparaît également comme à usage exploratoire. En effet, il met en lumière « *les aspects du phénomène auxquels le chercheur ne peut penser spontanément, et de compléter les pistes de travail suggérées par ses lectures* ». (Blanchet et Gotman, 1992) Il permet d'obtenir des informations nouvelles, et ainsi d'enrichir la partie théorique avec de nouveaux axes d'étude. Dans ce type d'approche, l'enquêteur va aborder l'interviewé et chercher à faire « *émerger au maximum les univers mentaux et symboliques à partir desquels les pratiques se structurent* ». (Blanchet et Gotman, 1992)

Le plan d'entretien constitue la base de l'échange. Sa conception se fait en fonction de l'échantillon choisi, et de son mode d'accès. Il « *comprend à la fois l'ensemble organisé des thèmes que l'on souhaite explorer (le guide d'entretien) et les stratégies d'intervention de l'interviewer visant à maximiser l'information obtenue sur chaque thème* ». Il est donc à « *l'interface du travail de conceptualisation de la recherche et de sa mise en œuvre concrète* ». (Blanchet et Gotman, 1992)

5.2. Le guide d'entretien

Il comporte des axes thématiques, à explorer au cours de l'entretien. Cela permet de structurer l'échange sans diriger le discours, en laissant une certaine liberté à l'interviewé. Ce guide permet alors à l'interviewer d'élaborer ses relances et de gérer l'évolution de

l'entretien. Cette souplesse dans le fonctionnement permet alors de recueillir un matériel précis et ciblé, tout en laissant possible le « *discours-découverte* ». (Blanchet et Gotman, 1992)

Pour une meilleure réalisation, deux entretiens-tests, m'ont permis d'ajuster l'intérêt, la formulation et l'agencement des questions. Le premier s'est déroulé avec Véronique, et le second avec Zéphyrin.

VERONIQUE	
F – 27 ans – Célibataire	Tour du monde de 10 mois de novembre 2001 à septembre 2002 <i>Thaïlande, Cambodge, Laos, Vietnam, Japon, Australie, Chili, Pérou, Mexique, USA</i>
Jeune diplômée	
Ecole de commerce	
Paris	

ZEPHYRIN	
M – 56 ans – Célibataire	Voyage de 11 mois en Asie en Océanie de mars 2002 à février 2003 <i>Inde, Birmanie, Cambodge, Vietnam, Thaïlande, Malaisie, Indonésie, Micronésie</i>
Ingénieur à la retraite	
Paris	

En effet, il s'est révélé un certain décalage entre la rédaction des questions et leur mise en œuvre dans l'entretien. Au début, mes thèmes étaient trop nombreux et mes questions trop rédigées, ce qui rendait l'échange difficile et quelque peu « administratif ».

Nous présentons ci-dessous, d'après le modèle de Blanchet et Gotman, le guide thématique de notre étude sur les voyageurs au long cours, dans lequel les « fonctions » sont indiquées « en petites capitales », les « opérateurs » en caractères gras et les « indicateurs » entre crochets.

INFORMATIONS GENERALES / ETAT CIVIL

Prénom – Age

Situation familiale

Occupation

Famille [parents/fratrie]

HISTOIRE PERSONNELLE

Activités, loisirs... ici [sports (extrêmes!) + autres types de découvertes (yoga, méditation, « expérience de drogues », musique, danse, art...]

Enfance [rêves d'enfant, représentation du monde et des voyages, premiers souvenirs autour des voyages (livres, dessins, histoires, rencontres...), héros – modèles]

MOTIVATIONS

Historique des voyages réalisés [lieu, date, durée, accompagnement, à quelles occasions, motivations]

PREPARATION ET DEROULEMENT DU VOYAGE

Départ [ce qui reste derrière, changements personnels quand proche du départ]

Pratique [objets emportés ayant une valeur sentimentale (livres, photos personnelles, musique...), productions pendant voyages (photo, écriture, dessin...)]

Relations [rapports avec les locaux (recherche de contacts, dans son coin, et après le retour...), avec les autres voyageurs (de nationalité semblable ou différente), avec les proches (courrier, téléphone, mail...), avec le sexe opposé pendant le voyage]

Retour [redécouverte du quotidien, des personnes]

SENTIMENT OCEANIQUE ET EMOTIONS

Effets [nouveaux traits de personnalité, émotions originales, sensations face aux lieux-limites (déserts, gouffres, falaises, cascades...+ panoramas, horizons, couchers de soleil, nuits étoilées...)]

Solitude [toujours seul, avantages, inconvénients]

Difficultés [moments d'angoisse dans voyage, douleur, souffrance physique, risques et dangers, déceptions...]

REFLEXION

Imaginaire [ce que vous aimez rencontrer, par hasard, au cours d'un voyage, pays-villes-monuments de prédilection (chouchous), un jour venu j'irai là-bas (lieux secrets fantasmés et idéalisés), projet de voyage le plus fou]

Apports [changements personnels, influences sur la vie quotidienne]

5.3. La réalisation des entretiens

En référence à l'ouvrage de Gorden, Interviewing. Strategies, techniques and tactics, Blanchet et Gotman présentent l'entretien comme un ensemble de paramètres, que l'interviewer doit savoir contrôler et organiser. Pour cela, il a à sa disposition un ensemble de techniques qui viseront à faciliter la production du discours de l'interviewé.

Les paramètres se répartissent en trois niveaux : l'environnement, le cadre contractuel de la communication et les interventions de l'interviewer, trois niveaux qui sont donc sous la charge de l'interviewer.

5.3.1. L'environnement

Il est en rapport avec le cadre extérieur, l'environnement matériel et social de l'entretien. Il s'organise selon les mêmes systèmes que le théâtre, autour de l'unité de temps, l'unité de lieu et l'unité d'action.

Ainsi, l'interviewer doit gérer en premier lieu la question du temps, la durée de l'entretien et le choix de la tranche horaire. A un autre niveau, il doit s'intéresser à la scène, au lieu où l'entretien va se dérouler, mais aussi au placement des personnes dans la pièce et leur position l'une par rapport à l'autre. Enfin, il doit distribuer les rôles, c'est-à-dire gérer la relation qui se crée entre lui et l'interviewé.

Chacun de ces trois paramètres communique des significations qui peuvent interférer dans l'échange et influencer le discours. L'interviewer doit donc veiller à ne pas proposer un cadre ambigu qui risquerait de dénaturer les relations.

5.3.2. Le cadre contractuel de la communication

Il repose sur les « enjeux et les objectifs du dialogue », les raisons pour lesquelles a lieu cet entretien.

En effet, l'interviewer doit présenter à l'interviewé les « motifs et objets de sa demande. Il doit répondre à deux questions souvent implicites :

Pourquoi cette recherche ?

Pourquoi cet interviewé ? » (Blanchet et Gotman, 1992)

Il doit alors aborder des paramètres comme l'objectif de l'étude, les critères de choix des sujets, mais également le fait d'enregistrer l'entretien.

5.3.3. Les modes d'intervention

Pour obtenir le recueil des données et faciliter la production du discours de l'interviewé, l'interviewer, à la fois spectateur et acteur de l'échange, utilise des stratégies d'écoute et d'intervention.

L'écoute est au premier plan de l'entretien. En effet, l'interviewer est à la recherche d'informations, d'indices qu'il va traquer dans le discours qu'il entend. Il va analyser en temps réel les données communiquées en vue de les éclaircir. Il sera sensible aux différents discours du sujet, à ce qu'il dit, mais aussi à ce qu'il laisse supposer. Il va sélectionner les informations, les interpréter, les comparer, les rapprocher pour dégager des significations en vue d'atteindre des objectifs, en rapport avec ses hypothèses.

En parallèle de l'écoute, l'interviewer peut intervenir dans le discours de l'interviewé et a alors à sa disposition trois techniques différentes : la contradiction, la consigne qui introduit un thème nouveau et la relance, qui est une sorte de paraphrase.

La contradiction demande à l'interviewé de soutenir son argumentation, voire « d'extrémiser ses opinions ». Cela peut être intéressant pour sonder plus en profondeur une information et de cerner l'ensemble d'une position. Mais, cette technique est délicate à utiliser, et est à priori à écarter car elle peut éloigner l'interviewer de son statut de neutralité, et perturber la relation d'entretien. En effet, « dans le cadre d'un entretien de recherche, la

contre argumentation directe de l'interviewer serait interprétée comme l'expression de sa propre opinion et conduirait à une transgression du cadre propre au genre, qui veut que la seule information extraite soit celle de l'interviewé ». (Blanchet et Gotman, 1992) Il doit alors veiller à ne prendre que le rôle d'un porte-parole d'un éventuel parti opposé, sans y introduire ses propres convictions et croyances.

Les consignes sont essentielles car elles permettent de définir les thèmes du discours qui seront abordés dans l'entretien. Elles vont le structurer vers la forme que l'interviewer veut lui donner. L'entretien débute alors par une consigne inaugurale, en rapport avec l'objet de la demande. Elle doit être suffisamment ouverte et large pour que toutes les personnes de l'échantillon soient en mesure d'y inscrire leur discours. Dans notre recherche, la consigne inaugurale est : « J'aimerais que tu me parles de tes voyages, ce que ça représente pour toi. » L'interviewé commence alors son discours comme il le souhaite. Souvent, après cette première consigne, l'interviewé fait un monologue assez long, présentant d'une façon globale l'ensemble de ce qu'il a vécu. Par la suite, d'autres consignes sont formulées en fonction du guide et du déroulement de l'entretien pour aborder les thèmes prédéfinis.

Les relances sont en rapport avec ce qu'a dit l'interviewé. Elles « *coulent* » dans son discours, s'inscrivent dans la continuité de son propos. Ainsi, « *par ses relances, l'interviewer paraît ne rien dire qui n'ait été déjà dit : il souligne, synthétise, reformule, demande une précision (...)* ». (Blanchet et Gotman, 1992) D'une certaine façon, les relances guident le discours, le rendent plus stable, plus clair. Elles peuvent aider l'interviewé à produire un discours plus cohérent et plus complet. D'une façon générale, les relances permettent d'augmenter la production discursive de l'interviewé. Mais, elles ne sont pas neutres, et peuvent aussi influencer le déroulement de l'entretien.

En effet, d'une façon générale, des interventions mal utilisées peuvent nuire à l'entretien et « *rompre la linéarité du discours de l'interviewé* ». (Blanchet et Gotman, 1992) Ainsi, « *l'interviewer doit savoir que les interventions qui lui viennent à l'esprit ne sont pas toutes bonnes à dire et qu'il doit sélectionner, parmi elles, les plus pertinentes par rapport au contrat* ». (Blanchet et Gotman, 1992)

6. Méthode d'analyse des données : l'analyse thématique du contenu

Les entretiens menés au cours de cette étude ont pour but de décrire les caractéristiques d'une certaine population, celle des voyageurs au long cours. Pour parvenir aux résultats, il est nécessaire d'effectuer une analyse thématique des discours, et ainsi chercher à confronter les hypothèses aux faits, c'est à dire valider ou non les objectifs de recherche.

Pour cela, le discours doit être retranscrit littéralement. Dans un souci de communicabilité des procédures, l'analyse des discours s'effectue donc sur le corpus, et non sur les enregistrements.

A partir des textes écrits, ont alors eu lieu plusieurs lectures thématiques qui amènent à chaque fois une analyse différente en fonction des objectifs de recherche. Le discours est alors fragmenté selon les thèmes identifiés qu'il représente. Les objectifs de l'analyse, sont, selon LAMY « *de rechercher les informations contenues dans le corpus, d'en dégager le sens et de les formuler et les classer de manière objective, exhaustive et méthodique* ». LAMY (2003) . Il est alors possible de sélectionner et d'extraire les données s'inscrivant dans la recherche, et de les rapprocher de ceux d'un autre entretien. On vise alors une « cohérence thématique inter-entretiens ».

Cette analyse doit répondre à trois critères. Il doit « *pouvoir rendre compte de la quasi-totalité du corpus (principe d'extension), être fidèle (...) et [autosuffisant] (sans retour nécessaire au corpus)* ». (Blanchet et Gotman, 1992)

Avec le groupement de ces thèmes, se construit alors la grille d'analyse qui hiérarchise les thèmes principaux et les thèmes secondaires. Elle sépare les éléments, décompose l'information, la classe dans des rubriques, qui deviendront des énoncés thématiques. « *A la différence du guide d'entretien qui est un outil d'exploration (visant la production de données), la grille d'analyse est un outil explicatif (visant à la production de résultats)* ». (Blanchet et Gotman, 1992)

Notre analyse s'attache donc à explorer les thématiques définies en amont de la recherche, à travers les divers entretiens réalisés. Leur analyse thématique amène plusieurs types de résultats. Au sein des thèmes identifiés, peuvent apparaître des variations, qui seront alors sources d'explications et d'interprétations. De nouveaux thèmes peuvent apparaître et s'ajouter à la synthèse. Peut se dégager également un profil, idéal, « reconstruit et non-réel », issu d'une synthèse des différents thèmes. Ce profil est donc issu d'une agrégation d'individus concrets, et regroupera un maximum de thèmes.

D'une façon générale, l'analyse de contenu permet d' *« aller plus loin dans l'investigation d'un entretien ou de plusieurs, et découvrir ce que ni l'intuition ni l'écoute de l'inconscient ne sont capables de déterminer précisément. (...) On devient ainsi capable de « prouver », c'est à dire de mettre ses conclusions à l'épreuve de celles d'autrui et éventuellement de les généraliser »*. (Castarède, 1983)

II. INTERPRETATION DES RESULTATS

A travers les différents entretiens effectués, plusieurs éléments propres au voyageur au long cours ont pu être dégagés. Certains d'entre eux rappellent les modèles théoriques énoncés dans la première partie de cette étude, d'autres amènent de nouvelles alternatives. Quoi qu'il en soit, l'analyse et l'interprétation de ces résultats permettent d'avoir une approche générale de cette population, et d'en tirer des modèles spécifiques de comportements et d'attitudes.

Les éléments issus de l'analyse des entretiens sont présentés selon la grille d'analyse figurant dans la partie précédente. Sa construction rappelle celle du voyage car comme ce dernier, elle s'articule selon un axe chronologique, s'intéressant aux différentes étapes qui se succèdent dans son organisation.

Le voyageur doit en effet être approché dans son ensemble, sur les différents plans qui le composent, car ils sont tous mis en jeu au cours de son périple. Tout au long des différents entretiens, on remarque en effet que les voyageurs sont amenés à parler de leur voyage mais aussi, d'éléments parallèles qui y sont indirectement liés comme leur enfance, leur famille, leur conception de la société, leur caractère... Le voyage apparaît alors comme un épisode particulier qui en rappelle d'autres, et qui ouvre des espaces qui peuvent l'expliquer, ou tout du moins l'éclaircir.

1. Enfance

L'enfance est ainsi fréquemment évoquée, et rapprochée aux voyages actuels. Il ressort en effet que l'intérêt pour les espaces lointains et inconnus remonte souvent à une époque où l'imagination et le jeu étaient très présents.

Ainsi, Guillaume voit très clairement dans son enfance les racines de sa passion actuelle pour le voyage. Pour lui, les atlas, ont été de véritables « *bibles mentales* » qui ont nourries ses rêves d'ailleurs et l'ont accompagné toute son enfance.

« Alors, en fait j'ai passé mon enfance le nez dans un, dans des atlas... là c'est vrai que j'ai toujours été un peu fasciné par toutes les vues..., les vues des pays lointains, ouais, ouais des trucs où ça paraissait complètement fou bah, justement que ça soit..., que ça soit je sais pas moi l'Afrique, ou l'Asie ou justement même les images de ce qu'on pouvait se représenter le Japon, ou l'Amérique ou l'Amérique du Sud, n'importe quoi, ça m'a toujours... tout ce qui était, tout ce qui semblait différent m'a toujours... attiré quoi... d'ailleurs à l'époque..., bon à l'époque, quand j'étais petit c'était dans les années 60, on voyageait pas du tout comme maintenant, on n'entendait pas des gens qui voyageaient très très loin comme maintenant, donc, et en fait, j'avais le sentiment, j'avais pas le sentiment que pourrais aller partout dans le monde... mais pas du tout l'impression que je pourrais y aller un jour ».

Mathias aussi s'intéressa assez tôt au monde du voyage. *« J'ai eu un parcours scolaire un peu atypique parce que je suis allé assez vite dans ma scolarité, et du coup, voilà j'étais plus jeune que les gens avec qui j'étais en classe, du coup je passais pas mal de temps à bouquiner, et à rêver (...). J'avais lu les cahiers d'Alexandra David-Néel au Tibet (...) et je me souviens, j'avais vu vers dix douze ans « Le dernier empereur » à la Pagode, à Paris (...) j'avais bien aimé, avec la dimension où il part en exil. (...) A 18 ans, déjà je me disais « à tiens j'aimerais bien un jour faire un grand voyage » (...) C'était un rêve pendant un bon bout de temps (...) Il y a un côté très littéraire, il y a le mythe du voyageur qui a joué un rôle ».*

Dans la même idée, l'Inde représente pour Ludovic, *« un rêve d'enfance, c'est le fait que c'est toujours le... l'Inde, c'est toujours l'ailleurs, c'est l'ailleurs par excellence, l'ailleurs et l'étranger et même maintenant je le vois encore comme ça, même si je connais un petit peu, toujours cette sensation d'ailleurs... ».*

On voit alors la place que pouvait occuper cet ailleurs, le paradis qui s'ouvrait pour l'imagination fertile d'un enfant, qui pouvait y voir ses héros et y créer des aventures des plus variées. Le voyage est alors fait d'images, d'histoires inventées, d'amusements. Il devient alors un cadre pour la création imaginaire, mettant en jeu à la fois le divertissement ou le questionnement... *« C'était mon truc »* dit Ludovic. Le monde du voyage est donc celui de la

rêverie, un refuge toujours ouvert rempli de couleurs et de surprises. Dans ce premier type d'approche au voyage, on remarque qu'il n'est pas nécessaire d'être plusieurs pour s'y plonger. Seul, on peut facilement nourrir cet appétit, rechercher des informations, imaginer des espaces, inventer des coutumes...

D'autres ont pu rencontrer très tôt l'univers concret du voyage. Etant enfant, le milieu familial, dans une optique de loisirs, d'échanges linguistiques..., leur a permis de connaître différentes cultures et de nouveaux espaces. La pratique du voyage s'inscrit alors comme une habitude, une activité pratique qui a fait partie de leur développement et de leur évolution personnelle.

Ainsi Mensa connut l'Afrique très jeune, et reste aujourd'hui particulièrement attachée à ce continent. *« En fait j'ai voyagé très tôt, quand j'avais trois ans on est allé au Maroc et je m'en souviens, j'ai des images qui me sont restées, alors qu'à trois ans, c'est rare qu'on se souvienne des choses, et je me souviens très bien de la maison dans laquelle on était hébergé, du petit jardin, de la maison blanche, je me souviens de la place de Marrakech avec les tapis, les charmeurs de serpent, les petites cabanes où on distribuait du jus d'oranges, et j'étais obligé de boire du jus de pamplemousse, j'avais trop soif et j'aimais pas le jus de pamplemousse, j'étais obligé de boire, je me souviens de ça... donc je sais que le Maroc, où il fait très chaud, où il y a une atmosphère différente, ça m'avait énormément marquée quand j'étais petite ».*

Elle se dit d'ailleurs baignée dans cet univers depuis toujours, l'environnement familial la stimulant à découvrir des endroits éloignés. *« Mes parents, c'est des gens qui aiment la culture, qui lisent beaucoup, qui connaissent beaucoup de choses, et déjà, ils me racontaient beaucoup de choses quand j'étais petite, par exemple, c'est un truc dont je me souviens, ils m'avaient parlé de Pompéi, moi j'aimais bien les volcans, les trucs comme ça, et ils m'avaient raconté qu'à Pompéi, il y avait eu un volcan qui avait explosé, et qu'il restait des hommes pétrifiés dans la cendre, et ça, quand ils m'avaient raconté ça, moi je voulais voir ça, et je m'étais promis que j'irai voir un jour Pompéi pour voir ce qu'il m'avaient dit. Et j'y suis allée à Pompéi, j'ai fait du latin exprès pour ça, au collège pour pouvoir voyager en Italie en voyage de classe ».*

Pour Anne-Claire, son intérêt pour les voyages provient de « *la résultante de ce que nos ancêtres nous ont transmis, des curiosités...* ». Elle parle de « *petites graines* » placées par les parents ou les adultes qui amènent à « à changer son regard sur le monde ». Déjà petite, elle savait qu'il existait des pays très loin du sien. « *Quand j'étais petite, j'avais une petite tortue chez ma grand-mère qui s'appelait Caroline, et elle m'avait dit, [Anne-Claire], tu sais qu'il existe des tortues que vivent au loin qui sont très très grandes, très très grosses. Elle m'avait dit, tu sais Caroline, elle a des copines qui sont encore plus grosses, qui sont énormes qui vivent à 250 ans qui sont encore plus ridée que mémé [...], alors moi déjà je m'étais dit, c'est pas possible, et en fait on m'avait dit, ben voilà elles vivent sur les îles Galápagos, donc depuis mes trois ans, je rêvais d'aller sur les îles Galápagos quand je serai plus grande* ».

L'environnement familial peut alors être à l'origine de ce qu'appelle Anne-Claire, l'esprit nomade. Il fournit des pistes qui peuvent amener petit à petit une réelle curiosité chez l'enfant, et une envie de concrétiser à l'âge adulte, ces rêves d'ailleurs. Le voyage s'inscrit alors ici comme transmission, semblable à celles qui peuvent exister avec le sport, la musique et l'art en général.

Enfin, d'autres ne voient pas l'origine de leur goût des voyages, ou presque. « *Je sais pas à quoi, c'est dû, peut-être l'enfance mais j'ai pas d'exemples concrets à te donner, bien-sûr je lisais des Tintin, mais c'est comme tout le monde, alors...* ». (Charlotte) L'envie de voyager longtemps apparaît alors soudainement, sans sommation. Elle peut-être une occasion à un moment donné, mais rien ne semblait la prévoir. L'enfance n'était pas particulièrement axée sur l'aventure ou les planisphères, mais l'individu voit naître en lui une nouvelle attirance pour l'ailleurs. L'envie de voyage peut alors s'expliquer plus facilement dans ces cas là par les motivations qui animent le voyageurs, et ainsi par son expérience personnelle.

2. Motivations

Comme nous l'avons vu dans la première partie, les motivations du voyageur au long cours peuvent être très variées. Au cours de nos entretiens, nous en avons retrouvé certaines comme la recherche de l'inconnu ou la soif de liberté, et nous en avons découvert de nouvelles,

comme un désir de connaissance ou une expérience initiatique. Ces motivations découlent évidemment de la propre histoire de chaque sujet, et il est particulièrement intéressant de remarquer à quel point le voyage au long cours est une attitude répondant à tant d'attentes.

Donc, comme nous l'avons vu précédemment, le voyageur au long cours peut avoir comme motivation une volonté d'ailleurs et d'inconnu.

Guillaume s'inscrit parfaitement dans cette recherche, puisqu'il nous dit apprécier principalement dans le fait d'être itinérant le « *mouvement, le fait de se déplacer, de voir, d'aller vers l'ailleurs, tu vois, il y a toujours, comme un peu je sais que j'ai toujours rêvé d'ailleurs, j'ai toujours imaginé peut-être, peut-être à la limite..., une insatisfaction du lieu et du moment où je suis et de vouloir toujours quelque chose d'ailleurs, tu vois c'est l'herbe est toujours plus verte ailleurs quoi... (...) donc oui c'est ça, le fait de voir des situations différentes, de les observer, d'essayer de les ressentir et de les comprendre, enfin, pas de les comprendre, t'as pas besoin de les comprendre quoi mais essayer de les ressentir quoi...* ». Ainsi, pour anecdote, il se fascine pour les villes japonaises et les villes asiatiques. « *En fait j'aime le côté grouillant des villes (...) c'est pas comme chez nous (...) c'est le côté fourmilière je sais pas, et en fait, c'est le côté... t'as l'impression que..., bah que ça vit, mais c'est pas forcément le bon côté de la vie, mais, ça bouge* ».

Solenne nous parle de sa curiosité pour l'ailleurs. « *C'est à dire que j'étais très curieuse de... ben de voir un petit peu comment... ben qu'est ce qui pouvait se passer de l'autre côté de la..., pas forcément de l'autre côté de la planète d'ailleurs, m'enfin dans d'autres pays, dans d'autres cultures que nous, j'étais..., j'avais tout simplement envie de..., ben voilà de découvrir d'autres modes de vie, d'autres cultures, d'autres modes de pensée...* ».

Charlotte dit également retrouver « *l'aventure à chaque coin de rue, ça t'amène une autre façon de penser, quelque chose dont tu n'aurai même pas eu l'idée chez toi. C'est toujours la surprise, et le plus marrant, c'est que c'est souvent toi qui te surprends...* ».

De la même façon, Ludovic aime l'Inde car « *c'est la vie, c'est les couleurs, c'est la... c'est la foule, le bruit, les odeurs, c'est le fait d'être plongé dans un monde complètement inconnu parce que en plus pour moi, c'était la première fois que je voyageais aussi loin,*

parce que avant 94, j'avais jamais pris l'avion, j'étais jamais allé en Asie non plus, donc ça fait un choc ».

Avec le même objectif, mais d'une façon différente, Mathias recherche le dépaysement et l'inconnu à travers la prise de risque. *« Il y a la dimension du risque aussi, le fait de se dire de se retrouver dans un endroit que tu ne connais pas, avec des gens que tu ne connais pas, avec des coutumes différentes, une culture différente... D'ailleurs quand je suis parti, j'avais envie de faire un truc plus risqué en fait. J'étais parti dans l'idée notamment d'aller au Pakistan, j'avais envie d'aller en Afghanistan etc. [événements de 2001-2002]. Je reviens avec une petite déception en me disant que j'aurai pu prendre un petit peu plus de risques à la fois en terme physique, faire des treks dans des endroits un peu plus éloignés etc., et je me suis aperçu à posteriori que je me suis souvent donné comme excuse l'argent, pour ne pas faire des trucs que j'avais envie de faire, mais pour lesquelles je savais qu'il y avait un risque relativement important ».* Pourtant, Mathias nous dit voyager *« dans des villages à une semaine de la route, où je me pointais sans savoir si j'allai pouvoir dormir ».* Son voyage paraît être avec le moins de repères possible, et parallèlement avec une sécurité reposant uniquement sur lui.

Cette attitude, il la justifie par le plaisir qu'elle lui donne. *« Ca faisait partie du plaisir que j'avais de voyager, de me dire que c'était pas moi qui décidais tout, il y avait une part de hasard en France et dans les pays occidentaux en général, je n'avais pas la main mise sur tout. C'est quelque chose qui est très inhabituel, que l'on a peu l'occasion d'expérimenter ici, je mets ma vie entre les mains de facteurs extérieurs, d'autres personnes, du climat, quand tu passes de 4.000 mètres à 5.000, tu sais très bien que si il se met à neiger, ou le brouillard tombe, tu sais que tu peux vraiment être dans la merde, c'est un truc qui me plaisait assez ».*

Le hasard paraît donc être essentiel pour lui, et pour bien d'autres. On se rappelle de Passepartout qui, à Yokohama, *« cette terre si curieuse des Fils du Soleil »*, prend le *« hasard pour guide »* pour aller à *« l'aventure dans les rues de la ville »*. (Verne, 1873) Ou encore, Gérard de Nerval qui aimait se *« faire conduire au point le plus embrouillé de la ville, (...) puis d'errer à l'aventure, sans interprète et sans compagnon »*. (Nerval, 1851)

Contrairement à ce désir d'inconnu, l'une des motivations des voyageurs au long cours peut-être justement un souhait de retrouver une ambiance particulière, déjà connue. Ainsi,

Mensa nous dit aimer voyager en Afrique car elle se dit attirée par « *toute l'atmosphère, la chaleur, les odeurs, les machins* ». « *Je me sens très proche de cette culture, c'est les rapports humains qui sont très proches, et c'est les sourires, ils sont toujours en train de... moi je suis quelqu'un qui sourit énormément et qui rigole beaucoup, (...) et c'est quelque chose que je retrouve, donc on a des points communs* ».

Cette Afrique dont elle parle, elle y voyage régulièrement, seule, recherchant particulièrement la rencontre avec ses habitants. « *Si je suis repartie en Afrique, c'est qu'il y a toute une atmosphère qu'on retrouve pas ici quoi, la chaleur, les odeurs, la bouffe... tous ces trucs là, on les retrouve pas ici, ça me fait beaucoup d'émotions quand, par exemple, j'arrive là-bas, et le premier plat que je mange, vraiment africain, ben toutes mes émotions me reviennent, c'est fort quoi. (...) Vivre tout le temps dans la chaleur humaine, je sais pas (soupire) il y a plein de trucs quoi. Les odeurs du poisson séché, ça pue hein, mais moi je suis contente quand je sens le poisson séché. Ca y est je suis dans mon élément, je suis repartie là où je me sens bien quoi, et franchement, franchement depuis six ans, c'est en Afrique que je me sens le mieux, le plus chez moi finalement* ».

D'autres, situent leur motivation dans la recherche culturelle et pédagogique. La différence des peuples et des régions aiguise leur savoir et les comble littéralement. Pour eux, le voyage est un moyen d'apprendre, de découvrir et de s'étonner intellectuellement.

Pour Romain, le voyage se construit sur l'histoire des pays visités. « *L'histoire m'a toujours intéressé, je pense que si je n'avais été commercial, j'aurais été prof d'histoire. Histoire..., oui, l'histoire, la géographie. Tout ça induit une certaine, un certain attrait pour le monde. Une envie, une soif de connaissances, au départ je crois que c'est plutôt une soif de connaissance l'attrait du voyage, au moins à l'origine* ». Romain est donc porté sur les comportements, l'originalité des mœurs qu'il découvre. L'intérêt du voyage est alors dans la « *rencontre et appréhension de la réalité, c'est très important de comprendre ce qui se passe* ».

Pour Solenne, le voyage lui permet d'éviter de mourir idiot. « *Quand je dis mourir idiot c'est pas... j'aurais l'impression de passer à côté de quelque chose quoi, parce qu'il y a une telle variété sur la Terre, que de n'en voir qu'une, c'est vraiment une infime goutte d'eau, oui j'aurais l'impression d'avoir loupé quelque chose* ».

Selon elle, le voyage lui permet de découvrir beaucoup de choses dans des domaines très variés. Il devient alors comme une formation, un enseignement. *« Je pense pas que la richesse vienne d'une connaissance approfondie d'un domaine très spécifique comme la finance, la psychologie, le ci le là. Bon c'est bien ça fait des gens très... enfin effectivement très doctes, avec beaucoup de savoir mais finalement sur quelque chose, un registre assez, assez limité et je pense que la vraie richesse c'est effectivement... ben d'avoir, bon, ça veut pas dire avoir un point de vue sur tout mais au moins d'avoir senti un petit peu (...) ce qui existe sur cette terre ».*

Un long voyage en solitaire, comme un tour du monde par exemple, peut aussi s'inscrire comme un parcours initiatique. En effet, il représente une véritable coupure dans le cours de la vie, isole la personne et la place face à un défi personnel qui peut être porteur de sens pour le voyageur.

Ainsi, Anne-Claire effectua son périple dans une perspective d'évolution personnelle. Après avoir perdu sa grand-mère, elle voulut se réaliser à travers ce voyage, et chercher ainsi à révéler sa vraie personnalité qu'elle sentait de plus en plus éloignée. *« Le but du jeu c'était de partir faire le tour du monde, et le jour de mes trente ans passer un mois sur les îles Galápagos, et c'est ce que j'ai fait, un peu comme un parcours initiatique pour devenir femme quoi ».*

Elle rassembla sur un planisphère tous les endroits où elle voulait aller *« sans contrainte de sous, de temps, de rien »*, et élaborait un tour du monde avec *« les lieux mythiques qui [la] faisaient rêver depuis que [elle était] petite, mais à la pleine lune »*, car cela correspond au cycle de la femme. Elle réalisa ainsi un voyage autour de la terre, visitant les dix sites prévus sous la pleine lune (pour connaître les différents sites, voir la retranscription de l'entretien), qui lui permit à l'arrivée de pouvoir se sentir *« transformée »*.

Enfin, un type de motivation très rencontré, et qui s'associe souvent à d'autres, est la recherche de liberté. Pour beaucoup, la liberté est une valeur extrêmement précieuse, qui apporte énormément, et qu'ils estiment plus que tout. Cette notion de liberté est en effet très présente tout au long de ces entretiens, et il semble qu'elle soit la base et le moteur pour beaucoup de voyageurs au long cours.

Ainsi Solenne, qui veut « *vivre soi dans la mesure où t'as pas de comptes à rendre* ». Se sentir libre, loin des obligations et des engagements traditionnels. « *Pour y avoir goûté, c'est vrai que j'apprécie beaucoup en voyage la liberté qu'il peut y avoir à..., la liberté qu'il y a dans les rencontres par exemple, les choses se font souvent tellement plus naturellement* ». Elle ajoute qu' « *en voyage, c'est différent d'abord t'as pas, c'est vrai que tu as rarement des excuses, et puis t'as pas envie d'en prendre* ».

De la même façon, Charlotte nous dit avoir « *peur du CDI [Contrat à Durée Déterminée], la deuxième chose la plus importante pour moi c'est la liberté, liberté financière et de santé, [la première étant, pour Charlotte, l'amour] c'est ça que j'adore en voyage, c'est pouvoir faire ce que je veux, être libre, on ne l'est jamais totalement, mais en voyage, on s'en approche, et ça ça me plaît, les gens l'oublent tellement... ça fait du bien d'avoir tout devant soi, et d'être libre* ».

Guillaume évoque le même plaisir vis à vis de la liberté. « *Ce que j'ai beaucoup apprécié en fait c'est de ce sentiment de..., de liberté... totale en fait, tu sais que tu es parti pour un an et là ce qui est super c'est quand tu es déjà parti depuis deux-trois mois où là t'as vraiment complètement lâché comment dire, quand tu pars un mois ..., tu sais que tu reviens et ... tu restes quand même un petit peu... (...) tandis que là, c'est carrément, tu mènes une vie différemment, tu te sens en liberté... (...) et là, et là où c'est super, c'est vraiment quand t'es, t'es parti depuis deux-trois mois et tu sais que tu as encore plus de cinq mois, six mois à rester, là t'as vraiment un sentiment de liberté totale* ».

De la même façon, Anne-Claire cite l'écrivain grec Nikos Kazantzakis qui fit marquer sur sa tombe « *Je n'attends rien, je n'ai peur de rien, je suis libre* ». « *C'est comme ça que je définis aussi ma liberté, c'est quand t'arrives à plus gérer ta vie selon tes peurs en fait, et que t'attends rien. Cette phrase elle a été très présente à mon départ. Moi j'ai toujours attendu ou le père Noël, ou le Prince Charmant, ou une augmentation, enfin j'ai toujours attendu un truc pour être plus heureuse, quand je suis partie en voyage, je n'attendais rien, et j'avais plus peur du tout et je me suis sentie libre comme ça, et c'est un état d'esprit qui m'a un peu quittée, mais je fais tout pour qu'il revienne* ».

3. Fuite

Il nous est apparu au fil de ces entretiens que toutes ces motivations de recherche sont inévitablement liées avec une volonté de fuite. Il ne s'agit pas ici de considérer la fuite d'un point de vue dramatique ou tragique, mais plutôt comme une conduite de défense face à un environnement anxiogène.

La fuite est alors prévue, gérée, dominée. Le sujet est alors pleinement conscient de ce qu'il fait, et il n'est pas, comme on peut le craindre, débordé par des exigences contraignantes. En fait, le voyage apparaît comme une mise en mouvement qui vise, en plus des motivations vues tout au long de cette étude, à se détacher de certains cadres, pour les oublier et développer ainsi de nouvelles aptitudes.

Cette notion de fuite est présente chez l'intégralité des personnes interrogées. Toutes ont fait part d'une certaine critique du milieu d'origine, et de leur volonté par ce voyage, de le quitter, ne serait-ce qu'un certain moment.

Romain par exemple, regrette le matérialisme de notre société. Il dit se mettre à « *distance par rapport aux..., interrogations par rapport à notre mode de vie, par rapport à ce qui meut les gens ici, vraiment, je suis vraiment assez effrayé. Le matérialisme ambiant, tout ce qui caractérise notre société de consommation, c'est un truc qui est insupportable, insupportable quand on voit le monde, et indépendamment de l'état du monde, leur état matériel, mais plus que ça, ce qui meut les gens de par le monde, c'est pas l'appât du gain, ou c'est pas un niveau de consommation... c'est à croire qu'il y a des gens qui sont mus par cette superficialité, quelque chose qui m'afflige profondément* ». Il condamne une « *vie de con* », qui lui est imposée ici par le système de consommation, « *du genre la bagnole, les fringues, le truc à la mode...essayer de résister par rapport à ça, mais c'est du pur artificiel. J'ai pas la télé, déjà ça me coupe de tout ces..., c'est abrutissement des masses (rires), voilà un terme un peu pompeux, et puis ce côté de la manip que véhicule la télé... j'ai un souvenir d'une prise de conscience après les événements de Timisoara... quand j'ai vu ces images je me suis dit, il y a un truc qui cloche là-dedans, il y a un truc qui n'est pas normal..., un sentiment un peu de malaise... bon après on a vu que c'était une grande escroquerie, mais au passage entre*

temps, on nous avait bourré le mou... il y a des sociétés qui à mon sens véhiculent beaucoup plus de bonheur parce qu'elles ne sont pas fondées sur le matériel mais sur l'humain ».

Il semble alors se sentir en décalage avec la société, qui le submerge. Il ne sent plus sa place, ne se sent plus vivant ici, et se ressource alors dans ses voyages, où il est seul, évoluant dans un monde à son image, c'est à dire « humain ». En effet, pour beaucoup de voyageurs, les pays traversés sont en voie de développement, et laissent alors plus de place à l'individu, à la proximité, à la simplicité des rapports. Ces cultures leur sont plus accessibles, « plus ouvertes ».

Anne-Claire dit souffrir à Paris « *parce que les gens transmettent rien, jamais aucune émotion* ». Pour elle, qui est assez sensible et proche de ce qu'elle vit, « *c'est horrible, j'ai l'impression d'étouffer, d'être dans une prison* ». Elle reproche ainsi à la culture occidentale son hermétisme émotionnel, et avoue apprécier dans d'autres cultures le climat plus chaleureux qui existe. « *Dès qu'il s'agit d'exprimer la moindre émotion, les gens se ferment, ou les gens te jugent, te prennent pour quelqu'un que tu n'es pas, alors que tu ne fais qu'exprimer des choses qu'ils ne savent pas forcément exprimer eux. Alors que là bas, celui qui arrive à exprimer les émotions, qui arrivent à les vivre et les transmettre, c'est quelqu'un avec qui on est en communion* ».

Mensa, dans la même idée, critique facilement la société occidentale, que ce soit autour de l'écologie, des relations sociales ou de l'économie. « *Je suis pas trop pour la consommation à outrance je suis plutôt anti-Babylone, donc ça me fait du bien de voir qu'on peut vivre autrement* », « *je sais qu'on détruit la nature, enfin, moi je trouve pas ça très logique quoi, on en fait plus que ce qu'on a besoin juste pour faire monter l'argent, et c'est quelques personnes qui s'en mettent plein les poches* ».

Elle s'évade alors de « *la vie parisienne, parce que moi je suis quelqu'un de simple, j'aime bien la nature etc, et ici, ça va pas quoi... rien à voir. [Pourquoi ?] Parce qu'il y a énormément de bruit, parce que les gens sont stressés, font la gueule dans le métro* ». « *Le problème [à Paris], c'est qu'on voit à dix mètres, l'immeuble en face, et on ne voit pas à vingt mètres, parce que toutes les vues sont bouchées. C'est à dire qu'il y a des murs partout, c'est hyper cloisonné, et je ne me sens pas libre quoi, je me sens toujours enfermée dans quelque chose. Il y a ça, et il y a le bruit, les nuisances, puis, il y a les gens quoi* ».

Elle recherche l'ambiance de l'Afrique. *« Je suis quelqu'un qui a besoin d'être dehors, d'être au grand large, tu vois, et de voir beaucoup de monde aussi ». « Vivre plus simplement plus avec la nature, plus en contact avec l'humain, (...) ça me faisait un bien fou quoi ».*

Guillaume regrette aussi sa condition et la place qu'il a dans la société. *« J'ai un peu oublié comment j'étais avant, en fait, quel était vraiment le sentiment que j'avais, ben j'avais peut-être quand même un sentiment de... un peu d'enfermement, de m'engluer petit à petit dans une routine de la vie quotidienne et euh... j'avais envie de faire autre chose, de vivre autre chose... ».* Pour lui la solution a donc été de trouver d'autres environnements sociaux qui le sortaient de cette routine. *« J'ai toujours un peu (rires) peut-être un peu une fuite, une fuite en avant, j'ai toujours bougé quoi ».*

De la même façon, Solenne cherche à se dégager de ce qu'elle appelle ce *« petit univers très clos »* qui l'empêche de *« vivre pour soi »*. Même si elle s'en défend au début de l'entretien, en rappelant qu'elle est très attachée à sa famille, *« il ne faut pas croire que je prends le voyage comme une fuite »*, elle dit tout de même vouloir se sortir d'un *« carcan »*. Elle veut s'extraire *« du moule dans lequel on peut vivre ici, parce que finalement on a beau dire, on est quand même dans une routine..., c'est clair qu'il y a une certaine routine dans ce qu'on fait actuellement et l'idée de s'échapper un peu de ça pour aller voir ailleurs, pour aller voir... de pas toujours être dans le même cercle et le même cercle d'amis, le même cercle quoi »*. Cela est peut-être donc dû à un manque de nouveauté, le fait que, *« ici, c'est finalement tellement aseptisé, tellement sécurisé »*.

Cette routine lui paraît d'autant plus concrète quand elle se *« [retourne] après six mois, tu vois sur ce que tu as fait au cours des six mois passés, ben c'est vrai que quand t'as passé six mois à travailler ici, t'en as fait des choses pourtant parce qu'en dehors de travailler t'es sorti, t'as vu des gens etc., mais finalement, il reste assez peu de choses alors que quand tu te retournes après six mois de voyage, c'est incroyable à la fois le..., ben l'enrichissement que tu as pu avoir, mais je te dis bien dans tous les..., quelque soit les domaines... »*.

Le voyage lui permet alors de sortir des rails, de *« profiter de la vie tout simplement, vivre... et puis surtout profiter de cet enrichissement que procure le voyage parce que c'est vraiment quelque chose d'extraordinaire, et quand, donc c'est pour ça, j'ai le sentiment en*

fait que la vie c'est maintenant qu'il faut la vivre et que on ne sait jamais de quoi demain sera fait ».

Refuser la vie toute tracée, du moins pour quelques mois, tenter l'aventure. Laisser parler ce « *qui t'attire, il y a toujours autre chose qui te botte plus que réellement le boulot que tu peux faire* », se risquer à prendre une autre voie, goûter à une vie libre, voilà, ce à quoi Solenne aspire.

Comme nous le verrons plus tard, ce choix de vie n'est pas sans conséquences, il laisse des traces éternelles. « *Je vis pour moi, et c'est vrai que quand on l'a goûté une fois et ben... ben on se dit que, que parfois on est vraiment con de vivre la vie qu'on mène quoi. Donc en fait quand je suis revenue, j'avais déjà envie de repartir pour à nouveau goûter à ça* ».

Ainsi, cette routine semble être la hantise des voyageurs. Pascal Bruckner disserta sur la routine dans son ouvrage L'euphorie perpétuelle, et nous apporte des pistes qui peuvent nous aider à mieux cerner l'angoisse qu'elle véhicule. Ainsi, la routine ramène « *un éternel présent sans avenir ni passé comme si tous les jours s'étaient fondus en un seul. Son paradoxe, c'est d'abolir le temps à partir du temps lui-même, d'être une grimace de l'éternité...* ». (Bruckner, 2000) On voit alors la portée dramatique que peut avoir la routine sur le voyageur. L'éternité, qui est son idéal car elle représente l'espace, l'infini, l'inconnu devient tout à coup frustrante, et le fait souffrir alors de sa passion. La routine fige alors le voyageur dans l'ennui. « *Le quotidien, espace d'un sempiternel rabâchage, met tout au neutre, abolit les contrastes, aplatit les contenus, constitue cette puissance d'indétermination qui noie amours, sentiments, colères, espoirs dans une espèce de gélatine indifférenciée* ». (Bruckner, 2000) Le voyageur est alors prisonnier d'un voyage en négatif, sans émotions, sans frisson ni découverte, comme en hibernation, noyé dans ce qu'Henri Miller appelait « *le cauchemar climatisé* ».

Pour St Exupéry aussi, la routine « *enlise* » la vie d'une personne, et lui fait « *oublier sa condition d'homme* ». « *Tu t'es roulé en boule dans ta sécurité bourgeoise, tes routines, les rites étouffants de ta vie provinciale, tu as élevé cet humble rempart contre les vents et les marées et les étoiles. (...) Tu n'es point habitant d'une planète errante, tu ne te poses point de questions sans réponse...* ». (St Exupéry, 1939)

Et paradoxalement, le voyageur, si sensible à la présence de la routine, peut y être confronté alors qu'il cherchera à l'éviter. *« Partir pour toujours ? Attention ! Il y a danger de retomber dans une autre routine. En effet, s'assumer au jour le jour devient l'équivalent d'un travail à plein temps. Etre un galérien du voyage n'est pas du genre à épanouir qui que ce soit »*. (Lanzmann, 1988) Nous aborderons cela plus en détails quand nous verrons comment les voyageurs voient leur pratique du voyage évoluer.

Mais malgré tout ça, ces voyageurs restent attachés à leur pays d'origine. Même si ils l'abandonnent quelques temps, il gardent une forte estime pour lui. Il ne s'agit donc pas d'un renoncement perpétuel, mais plutôt d'une mise à distance, plus ou moins longue, et plus ou moins nécessaire.

Mensa, pourtant fortement remontée contre la vie parisienne, garde une forte attache pour la France. *« Je le porte énormément dans mon cœur, malgré que en ce moment je m'y sens pas bien. Je sais que j'ai vraiment des attaches fortes ici, même du pays, c'est un pays que j'aime, c'est certain quoi, donc il est dans mon cœur, je sais que si je pars quinze ans à l'étranger, je reviendrai un jour ici pour m'installer. Mais à l'heure actuelle, l'impression que j'ai c'est que quand je suis en Afrique, finalement je me sens plus chez moi que quand je suis ici parce que ça correspond mieux à ma mentalité et à ma façon d'être »*.

Solenne, qui craint de rentrer dans le système classique de la société, garde elle aussi une certaine affection pour son pays. *« La France c'est un pays que j'aime beaucoup donc, et c'est vrai que finalement plus tu pars loin et plus tu te rapproches aussi de ta culture et de ton pays, et c'est vraiment un pays que j'aime la France, c'est un pays que j'aime, c'est vraiment un très beau pays, et pour avoir visité maintenant un certain nombre de pays, je dois dire que c'est vraiment, bon on a une qualité de vie qui est indéniable, alors peut-être pas à Paris mais bon il suffit d'aller s'installer, bon pour moi mon rêve c'est plutôt d'aller dans le Sud »*.

Pour d'autres, la notion de fuite s'organise en fonction de l'histoire personnelle. Un événement de la vie peut en effet pousser une personne à vouloir s'isoler de son entourage et de son milieu d'origine.

Ainsi Gilbert qui décide à 40 ans, de partir faire le tour du monde à vélo en solitaire après le dépôt de bilan de son entreprise, *« une crise de négatif »*. Le voyage fut alors pour lui

« vecteur d'espoir, à l'encontre des idées noires ». Un voyage qui ne s'est d'ailleurs jamais terminé puisqu'il est toujours sur les routes, vingt ans après avoir donné le premier coup de pédale.

Mathias, jeune entrepreneur, a curieusement vécu la même épreuve, et décida de « faire un break » après avoir travaillé trois ans dans sa propre entreprise qui finalement déposera son bilan. « J'avais envie de partir voyager six mois. J'en attendais, à très court terme de me barrer, de tirer un trait sur cet épisode. Oublier un petit peu tout ça, me plonger dans un truc où justement je suis plus là à entendre parler de fric, de boulot etc. J'en attendais aussi beaucoup, comme j'avais jamais fait de voyage un peu long en Asie, un changement dans ma manière de voir les gens, je crois. J'avais vraiment envie de me rendre compte qu'on pouvait vivre différemment, j'avais l'intuition qu'il y avait des gens qui vivaient de manière totalement différente, mais j'avais envie de me rendre compte, et de m'en rapprocher dans ma manière de voyager, dans ma manière de vivre au quotidien. J'en attendais aussi évidemment, voilà, de voir des beaux paysages, de voir de beaux monuments, des jolies routes etc. mais je crois que fondamentalement c'était beaucoup plus, j'en attendais une sorte d'aventure humaine, et d'ailleurs, j'en ai pas été déçu ».

4. Départ

Avec certaines de ces motivations, le voyageur au long cours va, à un instant donné, concrétiser son projet et se mettre sur la route. Ce passage à l'acte est souvent une étape très particulière, qui demande beaucoup de préparation et d'engagement. Ainsi, dans un premier temps, le voyageur prend la décision d'effectuer en solitaire un long voyage, une décision qui peut, comme on l'a vu précédemment, mûrir progressivement depuis de nombreuses années ou découler d'un événement récent.

Concernant les voyages qui sommeillent depuis longtemps, le déclic qui a fait que le voyageur se dise qu'il serait lui aussi en mesure de partir dépend souvent de rencontres. Ainsi, Guillaume rencontra durant ses premiers voyages des voyageurs au long cours qui lui ont permis d'arriver progressivement lui aussi, à la décision de partir plus longtemps.

« J'ai toujours vu des gens qui partaient, surtout des... bon, en Europe, c'était surtout des Australiens, des fois des Américains qui partaient pour longtemps, qui voyageaient au long cours donc un an, six mois, au moins six mois-un an, à chaque fois... si bien que graduellement d'années en années j'ai toujours... enfin cette envie est montée, de me dire que au départ je me disais, c'est super, ils ont de la chance et tout, et graduellement de me dire, ah ouais non mais c'est super il faudrait que je fasse ça aussi un jour, (rires) (...) donc en fait la décision, c'est marrant, la décision s'est faite bah vraiment une année comme ça, et c'était, de toute façon ça montait en puissance d'année en année quoi, et il y a eu une année où en fait j'étais euh... j'étais en Indonésie et j'ai rencontré deux, c'était deux jeunes Danois et là, eux ils étaient partis pour un an et on a ... en fait on s'est... comment dire, on a voyagé en parallèle pendant une dizaine de jours quoi, on se voyait tout le temps, on a partagé un bout de chemin, et euh..., eux étaient partis pour un an et en fait, bah là j'étais en fait assez mûr pour partir j'ai... et, c'est là que je me suis décidé en revenant de me dire, bah, il faut que je le fasse quoi ».

Ludovic croisa aussi plusieurs voyageurs au long cours qui firent figure pour lui. *« J'ai rencontré beaucoup de gens qui me demandaient combien de temps je voyageais, et j'étais tout content d'avoir obtenu cinq semaines de congés payés, et à chaque fois on me répondait « ben moi, c'est trois mois, six mois, un an, trois ans » (rires), j'avais un peu l'air d'être le seul couillon à voyager quelques semaines ». Le voyage au long cours était alors une idée, un idéal à peine accessible, pourtant il mûrissait en silence et devenait de plus en plus présent. « C'est en rencontrant, deux suédoises je crois, mon premier voyage c'était en 94 en Inde et au Népal, le truc classique trois-quatre semaines, et en rentrant je me souviens très bien, c'était dans un train j'ai rencontré deux suédoises qui commençaient leur voyage, qui étaient parties pour huit mois, et un trek au Népal, et en descendant du train, je me suis dit « Mais pourquoi pas moi, il y a pas de raison ? ».*

Enfin, Solenne, s'inscrit aussi dans ce type de schéma. *« En fait un jour j'ai rencontré dans le cadre du boulot une fille comme ça qui était partie pendant un an et en fait ça m'a fait totalement rêver quoi, quand j'ai vu ce qu'elle est, ce qu'elle avait, et je me suis dit, ben finalement pourquoi pas moi, je veux dire, c'est, elle a rien d'extraordinaire cette fille je veux dire, elle est comme toi, bon, si elle l'a fait toi elle, pourquoi toi tu peux pas le faire, et c'est*

de là que je me suis dit mais ça c'est sûr qu'il faut que je le fasse, et puis ça a commencé à clairement tourner tourner tourner, et puis là je pensais plus qu'à ça quoi ? ».

Pour d'autres, on l'a vu, le départ est une réponse à des événements personnels. Mathias part suite au dépôt de bilan de son entreprise, Anne-Claire quand elle apprend qu'une marée noire menace les îles Galápagos, le cadre de tous ses rêves d'enfants. *« Là j'ai eu un choc, je suis allée voir mon patron pour lui dire que je voulais bien disposer d'une année sabbatique pour partir parce que mon rêve était menacé en fait. Je vivais dans le fantasme depuis l'âge de trois ans et là j'étais mis au pied du mur, et là je me suis dit, non, ça ça va pas être possible »*

Ce départ est la deuxième étape du voyage. Même s'il n'est que dans le prolongement de la décision de partir, il marque le début du mouvement physique. Il est donc une mise en acte qui amène certaines impressions, positives ou négatives. D'un certain côté, il peut être éprouvant car comme le dit Romain, *« c'est toujours difficile les départs »*.

Ainsi, Solenne appréhende le départ jusqu'au dernier moment. *« J'ai toujours le sentiment que jusqu'au moment où je vais monter dans l'avion, ça ne va pas se faire, qu'il va m'arriver une merde, je me dis (rires) c'est un tel rêve que c'est pas possible que ça arrive »*. *« C'est marrant je n'arrive pas à m'imaginer là-bas, je vais pas y aller, j'arrive pas à me projeter »*.

Ludovic, lui, dit se préparer au départ calmement, comme un sportif, preuve qu'il s'agit bien d'un événement particulièrement chargé en affects. *« Le départ, je m'y suis préparé tout doucement, je laisse les choses se faire, je fais attention de ne pas me disperser, de ne pas stresser »*. *« Bien sûr, il faut s'occuper de beaucoup de choses, mais dans le fond, je me dis qu'il faut rester dans la simplicité »*.

On sent bien ici ce que peut vivre le voyageur qui se prépare à partir pour plusieurs mois. Il doit à la fois prévoir, vérifier, conclure... En plus de l'énergie physique que cela demande, le stress, la peur, l'angoisse peuvent surgir et déstabiliser le sujet à un moment crucial.

Ainsi Romain panique, remettant tout en question et ne se sentant plus à la hauteur de son projet. *« Dans un sens j'avais un peu peur de cette grande parenthèse, de mes réactions face à ce voyage tout seul pendant un an... un an, c'est pas du tout la même chose »*. *« Tu ne sais*

pas comment toi, tu vas réagir au fait d'être seul, pendant un an, je ne savais pas comment le bonhomme là, allait réagir à ça ». Etre seul face à soi-même, pouvant être confronté à des situations difficiles, est manifestement angoissant pour lui. Il craint de « mal gérer ce voyage », « se laisser au delà d'un certain temps »

Guillaume résume ainsi très bien ce qui peut être vécu à ce moment. « *En fait le premier sentiment que j'ai quand même dans l'avion, c'est un mélange d'angoisse et d'excitation... »* A la fois « *découvrir un truc nouveau, un pays nouveau* », et en même temps se lancer dans l'inconnu.

D'un autre coté, le départ ne peut que symboliser une libération et l'envol tant attendu. Pour Anne-Claire, il est « *jouissif* ». « *Génial, sous les confettis, à la gare de l'Est le 21 septembre, avec tous les gens qui pleurent de me voir partir et moi qui me force à pas rire trop fort tellement je suis heureuse. Pour la première fois j'avais le sentiment de partir, et pas être celle qui reste le cœur déchiré à voir partir quelqu'un. On était une petite dizaine, il y avait mon frère, mes parents avaient préféré ne pas venir, ma sœur non plus, c'était trop dur pour eux quoi, et c'était départ sous les confettis donc c'était rigolo, et j'ai vu mes copains courir sur le quai, tout rouges en pleurant, et moi j'étais comme ça, ouais, on s'écrit, on s'écrit... ouais c'était marrant, c'était jouissif* ».

Pour Mathias, il est dans le prolongement d'une fête donnée pour l'occasion. « *On était tous un peu bourré à la gare, c'était extra, avec mes amis, j'avais l'impression d'être sur une rampe de lancement, ça c'est fait tout seul* ».

Mensa, elle aussi, n'a pas du tout souffert du départ et de la séparation avec ses proches. Elle explique cela par le fait qu'elle aie toujours eu l'habitude des départs. « *Mes parents m'ont habituée à être loin d'eux depuis très longtemps, ma première colonie de vacances, je l'ai faite à deux ans et demi, donc j'étais encore une toute petite petite petite fille, et ça me posait pas de problème. J'étais à la crèche quand j'avais quelques mois, et quand mes parents venaient me chercher, je voulais pas venir, j'allais me cacher derrière les meubles parce que j'étais mieux avec mes copains* ».

Cette séparation peut en outre être plus ou moins bien accueillie par les personnes entourant le voyageur. En effet, ce départ se vit des deux cotés : il y a celui qui part et ceux qui restent, des affects sont ainsi susceptibles d'être vécus par l'ensemble du système.

Comme on l'imagine, chacun aborde le voyage selon ses critères, et le voyageur selon la relation qu'on a avec lui. Ainsi, dans les divers entretiens effectués, nous nous sommes rendus compte que le voyageur était à la fois encouragé et inquiet.

Le meilleur exemple est celui de Mathias, qui exprima d'une façon particulièrement claire ce qui lui arriva. *« Sans me mettre des bâtons dans les roues, mon père ne comprenait pas. Il a jamais été porté sur les voyages mais il respectait ce que je voulais faire. Ma mère, elle comprenait carrément ce qui me poussait. Je pense que ça dépend de chacun, si tu aimes voyager ou pas. (...) J'ai des copains qui ont été étonnés de me voir partir seul. [Qu'est ce qu'ils te disaient ?] Les argument habituels, premièrement, tu vas t'emmerder, deuxièmement c'est un peu dangereux. Enfin, il ne voyaient pas ce que j'allais faire tout seul pendant les journées ».*

Mensa, très indépendante, part volontiers loin et seule, mais ses parents eux semblent ne pas vivre la séparation de la même façon. *« Mes parents, je peux partir deux ans, ils me manqueront à peine quoi. (...) Eux en revanche, quand ils me voient partir ils ont des appréhensions, parce qu'ils savent que le milieu est dur, ils ont peur quoi, ils ont pas confiance. (...) Je leur manque plus qu'ils me manquent moi ».*

Comme on l'a vu, les parents d'Anne-Claire et sa sœur n'ont pas souhaité assister à son départ, car *« c'était trop du pour eux »*. Anne-Claire dira par la suite que sa décision de voyager avait « choqué » ses parents, qui s'étaient inquiétés que leur fille abandonne son emploi et se mette seule sur les routes. Ce départ a donc quelque chose d'un déchirement, du moins pour ses parents, mais peut-être était-ce précisément ce que recherchait Anne-Claire. *« J'aurai aimé partir sans rien dire, parce que je pense que le voyage, c'est aussi partir et couper un peu les ponts »*. Pourtant, en compensation, Anne-Claire créa un site internet qui présentait en permanence l'évolution de son périple, qu'elle voulait faire *« partager avec les gens qui restaient »*. Nous reverrons cela quand nous nous pencherons sur le lien que les voyageurs garde avec leurs proches pendant leur voyage.

5. Budget

Enfin, pour conclure avec la préparation du voyage, nous avons tenu à parler du budget du voyageur au long cours. En effet, l'aspect financier constitue un point essentiel du voyage, car l'argent est souvent ce qui permet de partir, et ce qui oblige à revenir. Evidemment, le budget d'un voyage peut varier énormément en fonction des pays visités, du confort recherché et des déplacements aériens.

Pourtant, étant donné que toutes les personnes rencontrées semblent s'inscrire dans une même catégorie, ce qui peut être considéré comme un biais comme nous le verrons plus tard, nous pouvons avancer quelques caractéristiques qui se retrouvent régulièrement dans ce type de voyages.

D'une façon générale, le budget pour une journée quand on voyage en Asie, en Afrique ou en Amérique du Sud est d'à peu près 15 €(100 F). Ceci comprend les repas, qui sont souvent très bon marchés, une chambre d'hôtel de petite catégorie, les déplacements et les visites. Il faut savoir que ce sont ces deux derniers points qui sont les plus chers. Le voyageur au long cours sera souvent plus posé que celui qui part pour une petite période, ce qui lui permet ainsi d'avoir un train de vie plus économique. Il se déplacera plus rarement et visitera moins systématiquement les sites touristiques.

Le budget moyen pour un voyage d'un an, comme un tour du monde par exemple, se situe donc autour de 7.500 € (50.000 F), sachant qu'un billet « tour du monde » se négocie habituellement entre 1.000 €(6.500 F) et 3.000 €(20.000 F) en fonction du nombre de stops.

Le type de financement du voyage est très varié. La majorité économise puis prend une année sabbatique. D'autres, comme Solenne ou Anne-Claire, profitent d'indemnités de licenciement pour effectuer ce voyage. Enfin, certains ont leurs « combines », comme Charlotte qui sous-loue son appartement plus cher à des étrangers de passage à Paris.

Pour Mathieu, ce voyage lui a été en partie offert par ses parents, comme un cadeau pour le féliciter et le consoler de sa malheureuse aventure commerciale. « *Relativement déprimé après tout ça [la fermeture de son entreprise], je pense qu'ils ont bien ressenti, et je leur ai*

dit aussi que j'avais vraiment besoin de faire un break, ça faisait longtemps que j'avais envie de faire un voyage un peu long comme ça, et ils ont fait ça, parce que ils ont voulu me faire un très beau cadeau quoi, et j'avais vraiment très envie de le faire, et j'avais pas les moyens de le faire. J'avais vraiment pas la pêche à ce moment là pour reprendre un boulot après cet échec, donc voilà, je crois qu'ils ont bien ressenti que j'avais besoin de ça pour me relancer ».

Citons enfin Gilbert qui, parti en vélo à travers le monde sans argent pendant plus de deux ans, effectua tout son périple en visitant les entreprises, hôtels et institutions françaises des pays visités. Armé de son volumineux book regroupant tous les articles de presse qui lui sont consacrés, il leur propose alors de participer à son expédition sous forme d'un « *coup de cœur* ». Ainsi il reçoit des petites sommes d'argent ou se fait inviter pour la nuit ou à dîner. En échange, il fait part de ses aventures, partage les émotions qu'il a vécues, crée l'événement comme un troubadour qui va de ville en ville. « *Je leur raconte mes voyages. Par rapport aux touristes, les voyageurs comme moi voient l'envers du décor de chaque pays. Pour eux, je suis un peu une bouffée d'air frais* ». (Le Quotidien de la Réunion et de l'Océan Indien, 1999).

6. Déroutement du voyage

La façon de voyager est propre à chacun car justement, rien n'est réglementé, il n'y a plus les règles habituelles qui gouvernent d'ordinaire le quotidien. Comme le dit Romain, dans le voyage, « *il faut réapprendre la vie quotidienne (...). C'est comment prendre le bus, combien ça coûte, comment ça se négocie, comment on fait pour aller de tel endroit à tel autre, c'est rechercher, poser des questions, aller réserver, trouver sa piaule... le voyage en lui-même c'est très « time consuming » comme dirait nos amis « anglais »* ».

Ainsi, le voyage prend la forme que le voyageur veut lui donner. Il le construit comme il le souhaite, le « *gère* » comme le dit Mathias. Un périple de plusieurs mois s'organise donc de différentes façons car chacun laisse libre cours à ses envies. Ceci semble être une des caractéristiques des voyages au long cours, car le fait de disposer de beaucoup de temps efface les impératifs.

Pour des vacances plus courtes, de quelques semaines, le voyageur est souvent tenté de vouloir en voir le plus possible. « *T'as envie de voir des choses, t'as envie de t'en mettre plein la gueule et rentrer et reprendre le boulot en ayant dit voilà, j'ai fait un truc vraiment intense, où j'ai vu plein de trucs* ». (Mathias).

Alors que dans un long voyage, le rythme n'est plus donné par les sites touristiques, mais par le voyageur. Lui seul choisi ses destinations et le temps qu'il veut y consacrer. Cela permet selon Romain, « *d'évacuer les contraintes, (...) rester trois semaines à un endroit parce que cet endroit me plait, je sens des choses ou des gens que j'aime bien, c'est... je ne ressens plus la dynamique un peu consommatrice du voyage. Parce que quand on part pour un an, on est un peu frustré de ces voyages de trois semaines, où il te faut une semaine pour t'adapter, une semaine pour voyager et puis ensuite t'arrives à la dernière semaine et tu dois songer que tu dois être dans trois jours, dans quatre jours à l'aéroport de la ville principale* ».

Cette philosophie lui est venue progressivement au cours de son voyage. Au début, il chercha en effet à suivre un rythme soutenu pour en profiter un maximum, puis préféra ensuite prendre son temps. « *Il y a un tas de pays où on a envie d'aller, donc on se construit un programme chargé, et c'est une erreur de se construire un programme chargé, parce que en définitive tu passes trois semaines un mois dans chaque pays, et t'as pas un rythme de voyage à l'intérieur du pays foncièrement différent de celui qui voyage trois semaines. En fait en fonction de ton programme, entre guillemets, tu n'arrives pas à évacuer la contrainte du temps or plus tu aimes à voyager lentement, plus tu aimes voyager lentement* ».

Chacun voyage donc à son rythme. Guillaume se laisse guider par les événements, « *j'adore flâner, découvrir des trucs comme ça* ». « *Je ne fais pas un itinéraire ultra-précis, je vois les endroits où j'ai envie d'aller quoi, en fait, ça se..., l'itinéraire se fait, bah au départ un petit peu sur les premiers jours oui, tu imagines un peu, mais c'est jamais un truc précis de me dire euh, je reste tant de jours à tel endroit et tout ça, ça jamais* ».

Anne-Claire s'attache aussi particulièrement à laisser son voyage se dérouler librement, sans contraintes. « *Je ne voulais surtout pas aller vite, et prendre le temps à le perdre surtout. Ce que je voulais avant tout, c'est ne plus... laisser libre cours à mes émotions sans me*

stresser par rapport au temps. Et j'ai eu souvent le sentiment que le temps était un obstacle à la liberté profonde de l'être. Donc quand je suis partie par voie terrestre j'ai beaucoup apprécié me mettre progressivement dans le voyage, de quitter un peu ma vie comme elle avait été jusqu'à 29 ans. J'ai eu envie vraiment, non pas d'arriver au point B, mais de voyager, ce qui m'apportait le plus c'est la manière dont j'allais parvenir à destination, en sachant que les destinations allaient changer ».

Elle se fie alors à son instinct, et le laisse maître de tout. Son itinéraire est alors régi par le plaisir-déplaisir et la perception de l'instant présent comme l'illustre cet exemple. « *Après je suis allée au désert de Yazd au sud-est de l'Iran, et arrivée à la frontière du Pakistan, j'avais pas trop voulu traverser le Pakistan, parce que je le sentais pas, alors je suis rentrée sur Téhéran en bus, et de Téhéran, j'ai dégagé sur l'Inde, arrivée en Inde, je suis restée deux heures, (...) à Bombay, je me suis dit ho lala c'est pas pour moi tout de suite, alors je suis allée au Népal, et au Népal je suis restée deux mois c'était extraordinaire j'ai fait le tour des Annapurna toute seule, c'était super ».*

Elle explique cette suite de rebondissements par l'écoute de ses impressions personnelles. Ses émotions sont des indicateurs qui la confortent ou l'éloignent de l'endroit où elle est. Plus que jamais, elle vit alors dans « l'ici et maintenant ». « *Je quittais un pays où tout le monde était habillé en noir, avec des mosquées bleues magnifiques, et des terres marron-chocolat, et j'arrivais dans un pays où je me prenais en plein nez les odeurs, parce que j'avais un tchador donc mes sens étaient un peu atténués, quand je suis arrivé en Inde, j'ai senti que je n'étais pas prête. J'ai tout fait à l'instinct, j'avais pas de billet, j'avais rien, j'avais juste une carte bleue et une carte d'assurance donc... quand je suis arrivé à l'aéroport à Bombay, j'ai senti que c'était pas pour moi, donc je suis partie. C'est ça qui est génial, c'est que tu n'as aucune contrainte, rien, t'es libre quoi, t'as une carte bleue, t'as fait tes économies, tu pars voilà ».*

Mensa dit aimer se laisser porter par l'ambiance du pays visité. « *J'arrive en Afrique, alors la première semaine, je marche à 10 km/h et après (rires), je vais tout doucement quoi, je marche tout doucement, ça y est je suis au rythme africain, et peux enfin vivre au rythme normal, moi je pense que c'est le rythme normal, c'est à dire profiter du moment présent (...). Là-bas, ben je suis calme, je suis zen et ça je le ressens jamais ici, pratiquement jamais... en fait je prend le rythme de là-bas ».*

Ce rythme lent rapproche alors le voyageur de la culture visitée et des habitants. Il est en mesure d'aborder plus en détails ce qui l'intéresse, d'avoir une analyse plus fine de ce qui l'entoure. Le contact devient alors complètement différent de celui que peut vivre un voyageur pressé. Cette sensation est d'ailleurs souvent celle que le voyageur au long cours met en avant pour marquer sa différence avec le touriste qui reste lui, dans un survol plus superficiel du pays.

Ainsi au Népal, Mathias veillait à évoluer au rythme du pays pour s'y intégrer le plus possible. *« A Katmandou, je ne pouvais pas ne pas me lever pour le lever de soleil. C'est un truc au début de mon voyage que je faisais en me forçant un petit peu, mais à la fin, le dernier mois que j'ai passé dans l'Himalaya, je voyais tous les levers de soleil. Systématiquement, je me levais une demi-heure avant le lever de soleil pour aller me coller dans un endroit que j'avais remarqué, où il y avait un beau point de vue et, voilà..., c'est un rythme, en fait t'arrives à acquérir un rythme presque quotidien, lié à un plaisir quotidien et qui est pas lié quand tu voyages relativement rapidement, le plaisir il est dans le gros truc que tu vas faire dans la journée en fait. Là, le plaisir il est là parce qu'il y a une forme de quotidien là, justement toujours cette question de rythme. Ce rythme fait que t'as un peu des habitudes, qui sont un vrai plaisir et qui font une partie de ton voyage. Tous les matins je me levais, et de temps en temps je me disais, merde, je redormirais bien une heure, un truc comme ça, je savais très bien que ça n'allait pas être très différent de la veille, mais voilà, je me forçais un petit peu à me dire j'ai envie de comprendre au sens du quotidien, de dire que tous ces gens qui sont dans les marchés à Katmandou, ben, ils se lèvent tous les matins, ils font ça, et moi, je me lève, non pas pour le boulot mais parce que ça me fait plaisir même si j'ai pas vraiment envie de me lever, j'ai envie de voir ce que ça donne de le faire au quotidien même sur une courte période ».*

En s'accordant avec le rythme de son environnement, le voyageur au long cours accède alors à une identité qui peut être rapprochée de celle d'un habitant local car il vivra selon ses critères et ses références. Il apparaîtra alors comme plus familier et plus accessible pour eux, et sera ainsi susceptible d'être plus ouvert aux rencontres.

7. Rencontres

Les rencontres représentent une facette très particulière du voyage. En effet, beaucoup de voyageurs y attachent une grande importance, alors que d'autres n'y sont pas tellement sensibles. Elles sont liées à plusieurs facteurs, ceux qui sont en rapport avec la personnalité du voyageur, et ceux dépendant de la culture rencontrée.

Les rencontres peuvent être de différentes natures. Elles peuvent mettre en jeu le voyageur et des locaux, ou le voyageur et d'autres touristes, qu'ils soient de la même nationalité ou non. A cela, on peut ajouter l'âge, la différence des sexes... ainsi, à la question : « Tu rencontres qui pendant ton voyage ? », Romain répond en riant « *Tout ce qui se présente* », montrant à quel point le voyage permet une infinité de rencontres.

Le voyage est donc inséparable des rencontres. L'originalité se situe par le fait qu'elles sont souvent imprévues, éphémères, variées et soient très intenses, soit au contraire particulièrement superficielles. Le voyageur ne peut donc pas y échapper, qu'il les recherche ou non, son périple sera nécessairement ponctué par des rencontres, en particulier quand il voyage seul. Le rapport à autrui interviendra ensuite pour déterminer le type d'échange qui en résultera.

Ainsi, certains voyageurs, comme Mathias, par exemple seront en constante recherche de contacts humains. Lui par exemple, préfère ne pas utiliser de guide de voyage pour favoriser les rencontres. « *Dans les petits villages, ou dans les petites villes, ça veut dire que tu passes ton temps le nez dedans et que tu loupes plein d'opportunités, et ça je m'en suis aperçu de manière très concrète, de rencontrer des gens, d'aller... tout simplement être invité à dormir chez des gens parce que tu descends du bus tu sais que tu dois prendre la deuxième à droite et la première à gauche, et que c'est la meilleure guest-house conseillée par le guide. Je pense que c'est quelque chose qui te coupe pas mal des gens en fait* ».

D'autres comme Ludovic, préfèrent au contraire être indépendant et voyager en solitaire sans forcément rechercher une compagnie particulière. « *Globalement j'ai pas cherché du tout le contact avec les Européens* ». « *Je ne suis pas un adepte forcené des séjours chez l'habitant, enfin des séjours prolongés en tout cas, disons que je suis très indépendant* ».

7.1. Culture

Au niveau culturel, les régions peuvent être plus ou moins favorables aux rencontres. Le voyageur n'est en effet pas perçu de la même façon qu'il soit en Asie, en Amérique du Sud ou sur d'autres continents. D'ailleurs, au sein d'un même continent, son rapport avec la population locale peut énormément varier en fonction du pays dans lequel il est, et même de la région visitée. Pourtant, à l'étude de ces entretiens, il semble que globalement les continents ont certaines caractéristiques propres vis-à-vis des voyageurs.

Il faut tout de même souligner que ces tendances sont très subjectives du voyageur, et sont également influencées par sa nationalité, son pouvoir d'achat, sa présentation...

Ainsi, l'Amérique du Sud paraît être un continent particulièrement propice à la communication entre les habitants et les étrangers. En plus du fait que la langue qui y est parlée est souvent connue des voyageurs, Romain nous dit que *« les ponts sont très faciles à passer, déjà les gens sont très communicants, il y a une proximité de culture, donc il y a..., il n'y a pas la tentation du repli sur soi en Amérique du Sud, au contraire, il faut aller vers les autres (...). On ne peut pas se réfugier et être seulement spectateur en Amérique du Sud »*.

Les pays musulmans du Proche et Moyen-Orient ont également été décrits comme très accueillants. Ainsi, Romain rappelle que *« dans l'Islam, l'hospitalité vis à vis de l'étranger, c'est quelque chose de... d'important dans la religion islamique. Ça vient peut-être de l'Arabie qui est une région de nomades, de voyageurs, de l'accueil de l'Autre... mais donc ils ont une curiosité, les gens sont curieux dans les pays musulmans. Ils viennent te voir, ils viennent te poser des questions, ils viennent échanger avec toi, et puis tu peux leur poser des questions, tu peux échanger »*. Les femmes voyageuses confirment également ce contact qui existe avec la population. Etant seules, elles se sentent particulièrement en sécurité dans ces pays. Pour Solenne qui est passée par l'Iran et le Pakistan, ces régions ne posent aucun problème. *« J'ai jamais été importunée et en fait au contraire ça je pense que c'est très dans la mentalité musulmane, si tu veux en tant que femme seule, bon la condition de la femme est ce qu'elle est si tu veux et je suis loin d'être, tu vois d'agréer etc., mais en revanche il y a un respect de la femme et une sorte de protection vis à vis de la femme qui moi m'a paru clairement (...) voir si il ne se passait rien (...) il y avait toujours quelqu'un qui me protégeait*

(...) sans forcément être à côté de moi, mais qui veillait, et je me suis du coup jamais, jamais, jamais, jamais sentie en insécurité ni rien ».

En revanche, l'Asie semble être plus difficile d'accès pour l'échange. La culture est en effet très éloignée de celle de l'Occident, la langue est difficilement praticable, les coutumes souvent inconnues... Il ne faut pas voir ici un pessimisme ou un jugement de valeur, les rencontres avec la population locale restent fréquentes et très enrichissantes seulement, il semble qu'elles soient plus rares et moins spontanées qu'ailleurs.

Enfin, bien que l'Inde apparaisse comme « *le monde de l'indifférence* » pour Romain, il ressort qu'elle ne laisse pas indifférents les voyageurs. « *C'est un pays où il y a quinze langues, il y a un milliard d'habitants, chacun suit un peu son chemin et chacun est centré autour de sa communauté, de sa caste, et puis l'Autre, c'est l'indifférence à l'Autre* ». Mais, alors que les contacts sont très durs à lier pour lui, Ludovic lui y voit son parfait bonheur ce qui rappelle encore une fois l'aspect très subjectif du rapport que l'on peut avoir avec une culture. « *J'aime beaucoup ce peuple, il est ouvert, parfois intéressé d'accord (sourire), mais il est sage, tellement dans l'émotion* ».

Enfin, Mensa nous fait partager sa passion pour l'Afrique et pour les africains. Il y a selon elle, une véritable proximité de culture entre la culture française et africaine, par la langue déjà, et souvent l'existence d'une histoire commune. « *Là-bas, ils connaissent presque tous quelqu'un de leur famille qui habite en France* ». Elle ajoute également que les voyageurs eux sont assez rares, et que les rencontres se font surtout avec des gens du pays, « *parce que la vie est très dure en Afrique, enfin, c'est ce qu'on m'a dit, c'est ce qu'un voyageur m'a dit, on en a rencontré un, un voyageur, c'était pour la fête des vaudous, en septembre, fin septembre, un gars qui avait 35-40 ans, qui faisait vraiment baroudeur, avec la barbe, les sandales et tout, et on avait discuté avec lui, il avait fait à moitié le tour du monde en voyageant comme ça, et il dit : j'ai commencé par l'Asie, ensuite je suis allé en Amérique du Sud, maintenant je suis en Afrique, et il dit heureusement que j'ai pas commencé par l'Afrique sinon j'aurais pas continué, il a dit le milieu vraiment il est dur* ».

Enfin, pour finir, Romain nous évoque son expérience dans les îles Samoa du Pacifique sud où il rencontra des habitants « *très accueillants, c'est génial, c'est happy days, des gens*

qui t'accueillent avec le sourire, qui sont contents de te voir... ». On voit alors le plaisir que peut vivre le voyageur quand il découvre un environnement chaleureux.

Ce rapide tour du monde montre ainsi que chacun aborde l'Autre selon ses critères et ses attentes. Certains trouveront une culture accueillante, tandis que d'autres la jugeront timide et renfermée. Mais d'une façon générale, on peut penser qu'au cours d'un voyage, les voyageurs vivront à la fois des rencontres positives et d'autres peut-être moins enrichissantes. Le mode de communication rentre évidemment en compte, et en particulier la langue.

7.2. Langue

L'anglais est parlé dans la plupart des pays, mais souvent uniquement par les personnes en rapport avec l'univers touristique, ou ayant pu faire des études, ce qui représente une toute petite minorité dans les pays en voie de développement. Il peut ainsi être difficile de communiquer avec quelqu'un rencontré par hasard, et tend à isoler les voyageurs ou touristes de la majorité des habitants du pays. Cette barrière de la langue peut alors favoriser une certaine mise en ghetto de l'espace touristique, où l'étranger n'évoluera que dans des espaces où une langue commune est parlée.

Le voyageur se distingue alors souvent des touristes sur ce point, car il sera justement attiré par l'échange avec un habitant ordinaire. Comme vient de le témoigner Romain, la pratique de l'espagnol favorise les rencontres avec la population en Amérique du Sud. Il dit d'ailleurs que cette langue qu'il a « *apprise pour voyager* », a été un véritable « *passport* » durant son voyage.

Pour être toujours plus en contact avec la culture visitée, certains voyageurs n'hésitent d'ailleurs pas à apprendre les quelques bases d'une langue. Ainsi Romain, « *[prenait] des cours de farsi, du persan, dans l'optique de retourner en Iran, l'Iran est un pays où les gens sont tellement chaleureux, communicatifs, que c'est un vrai dommage de ne pas parler leur langue. T'as vraiment envie de..., multiplier par cent les échanges avec eux, et puis ils ont envie de parler d'un tas de choses, d'échanger avec l'étranger, ils ont envie de voir ce qui se passe ailleurs... ».*

Mathias, isolé dans les montagnes, était « *principalement avec des locaux, et les rapports dépendent énormément de la barrière de la langue. Au bout des trois mois passés en Himalaya je parlais un petit peu hindi, qui était très bien compris au Népal, donc j'arrivais à avoir des conversations, je dirais de la vie courante, de « Ah, est-ce que tu as des enfants ? Qu'est ce que tu fais comme travail ? Après je ne comprenais pas forcément tout ce qu'on me disait. Ca reste très superficiel, mais un tout petit peu moins que au tout début, où je ne savais pas parler du tout* ». Il dit d'ailleurs vouloir retourner par la suite dans les pays qu'il a aimés (Népal, Laos), en parlant un peu mieux la langue. D'après lui, ce n'est pas forcément très dur, juste un peu de préparation pour découvrir les principaux mécanismes de la langue, et après ajuster la prononciation sur place, ce qui n'est pas forcément le plus facile. Il disait alors « *[connaître] 5-6 verbes, et ne ressentait pas le besoin d'en apprendre d'autres : faire, aller, parler, manger... avec ça, on arrive déjà à exprimer énormément de choses* ».

Sinon, Anne-Claire utilise une autre méthode assez efficace : « *quand je parlais pas la langue, on se faisait des dessins, voilà, non c'est très facile de se faire comprendre. On peut pas rentrer dans des discussions philosophiques, mais pour les choses essentielles, pour deux trois jours, c'est très bien* ».

7.3. Les différents types de rencontres

Il y a classiquement deux types de rencontres pendant le voyage, celles avec des habitants du pays, et celles avec d'autres voyageurs.

7.3.1. Locaux

Pour beaucoup de voyageurs, c'est le but central de leur voyage. Pour Solenne, c'est sa « *condition sine qua non* ». Pour Romain, c'est ce vers quoi tout voyageur se dirige : « *Au début, on part pour voir des choses, voir des pays, et puis en définitive, on rencontre des gens* ». Cela permet de voir le pays de l'intérieur, « *c'est savoir comment les gens vivent, ce qu'est le pays, (...) ce qu'ils pensent... tous les aspects d'échange, ce qu'ils pensent de ce qui se passe chez nous, nous, ce qu'on pense de ce qui se passe chez eux* ». (Romain)

Ainsi il a pu rencontrer des *« gens qui parlent avec leurs affects, avec leur cœur, et qui apprécient que les gens s'ouvrent et parlent de leurs sentiments, et..., c'est un pays [les îles Samoa], entre guillemets où tu... t'exprimes sur toi même de manière très..., très..., très simple et très directe parce que les gens font de même, tout ça est très rafraîchissant, quoi »*.

Pour Mathias, c'était sa principale motivation qui le poussait à partir. *« J'ai passé beaucoup de temps à discuter avec des gens. (...) C'était des moments qui étaient fréquents, importants parfois, en particulier dans des endroits où ils voient peu d'étrangers »*. De la même façon, Mensa regrettait à 18 ans de ne connaître l'Afrique que d'un point de vue géographique. *« Je connais bien les paysages, je vois comment c'est, mais je ne connais pas les africains, parce qu'on (...) n'avait aucun contact avec la population locale, et c'est quelque chose qui me manquait (...) Dans le 4x4, on se promenait, on était en pleine brousse donc il y a personne en fait, (...) il y avait des enfants qui sortaient en fait des herbes, et toujours ils nous faisaient des grands coucous avec des grands sourires, des signes de bienvenue etc, et moi toute la journée, j'étais à ma fenêtre et je faisais des grands coucous quoi, toute la journée et je me suis dit, c'est affolant comme ils sont accueillants ici, donc j'ai eu envie d'y retourner pour les connaître, parce que ils m'avaient donné envie par leur sourire, leur accueil... »*.

Pour enrichir la conversation, la plupart des voyageurs aiment posséder des photos de leur famille, de leur maison, de leur pays... pour les présenter aux locaux qu'ils rencontrent. Romain, parle alors de *« base de communication avec les gens »*. Mathias et Solenne emmènent aussi des cartes postales de Paris qu'ils peuvent offrir tout au long de leur périple. *« C'est très symbolique, mais ça fait des beaux moments, offrir un cadeau ça fait plaisir à tout le monde... »*. (Mathias)

Mais, derrière ces rencontres, peut aussi se cacher une relation à l'Autre qui n'est pas forcément aussi simple. A cause de la différence de niveau de vie, la relation peut facilement se modifier et devenir différente, loin d'un échange habituel.

Au cours d'un voyage, il est classique que le voyageur rentre en contact avec un habitant par l'intermédiaire d'un achat, d'une vente, de la rémunération pour un service... et donc, à travers l'argent. Dans beaucoup de pays, tout se marchande, ce qui fait que la négociation peut devenir dans certains cas, un moyen pour abuser de l'autre, que ce soit le voyageur ou la

personne locale. Chacun a son propre rapport à l'argent et son goût pour le commerce donc, toutes les situations sont envisageables, qu'elles soient équilibrées ou non, honnêtes ou malhonnêtes. Quoi qu'il en soit, certaines relations peuvent se dégrader quand il est question d'argent.

Anne-Claire découvre ainsi, au cours de son voyage, « *qu'on a tous un peu de facho en nous* », même si elle admet que « *facho* », « *c'est peut-être un peu fort* ». En effet, elle remarque que le voyageur est souvent tenté « *de ne pas [se mettre] à la place des gens en fait, de croire détenir la vérité, d'avoir le sentiment de détenir des certitudes* ». Ainsi, il peut être « *psychorigide* » par rapport à l'argent, se méfiant de tout et toujours persuadé de se faire escroquer. Il y a alors un rapport de force qui s'installe en permanence que le voyageur refusera de remanier.

Anne-Claire nous livre alors son histoire. « *A Angkor, on était parties, j'avais rencontré deux filles de Toulouse et on était parties à la recherche de deux temples perdus au fond de la jungle, et puis en fait t'avais un gars qui ne voulait plus avancer parce qu'il voulait un dollar de plus, et nous, on a fait, ben non, puisque tu ne veux pas avancer, on ne te donnera pas le dollar, ce qui était complètement crétin parce que, ce qui est vachement bizarre, c'est que toi tu as l'argent, et les gens l'ont pas et en fait, tu t'en rends pas compte mais il y a un rapport de force qui s'effectue, un rapport de domination avec l'argent, ce qui fait que le gars il nous a dit, bon ben puisque vous ne voulez pas me donner un dollar de plus je vous plante dans la jungle, et on a été plantées en beauté en pleine nuit dans la jungle à dix kilomètres de tout, et ben ça a été une belle leçon. En fait, on aurait du lui filer ses un dollar, et voilà (...) deux trois fois t'as des gars qui m'ont remis en place avec intelligence, des gars qui n'avaient pas forcément fait d'études, qui avec un sourire ou un regard m'ont mis la plus belle claque de ma vie, du genre concours de poufiasse c'est moi la reine* ».

Face à la pauvreté, le voyageur peut réagir de manière particulière. Il peut l'éviter, intervenir, culpabiliser... Mensa au Togo se retrouve ainsi face à un mendiant, et a pitié de lui. « *Je lui avais donné 50 francs comme ça. (...) Je me disais que nous comparé à eux on a beaucoup plus d'argent, donc 50 francs, c'était pas grand chose pour moi, mais que pour lui, ça allait l'aider. J'étais contente, mais après j'ai pas regretté, mais je me suis dit que j'aurais peut-être pas dû faire ça, parce que 50 francs c'est énorme, 5 francs, ça lui aurait suffi, il aurait déjà été content, mais je ne connaissais pas le pays... Le mec après il va se dire, ben le*

premier blanc je vais aller le voir et il va me donner 50 francs, donc j'ai mal agi mais je ne savais pas ». Chacun peut ensuite avoir son avis sur les conduites à adopter face à la mendicité, il n'empêche que Mensa qui espéra aider un malheureux, voulut apporter par sa charité, ce que Lanzmann appelle « *un coup de pouce au destin. Tout juste une enivrante façon d'être soi-même le destin...* ». (Lanzmann, 1988)

D'autres, avouent juger des rencontres assez « pesantes ». Mathias trouve ainsi qu'il est parfois difficile de gérer des rencontres. « *Les gens ont envie de te connaître autant que toi t'as envie de les connaître et du coup c'est un peu fatiguant d'avoir en permanence des gens qui sont là à te poser des questions, le fait que tu ne peux jamais avoir cinq minutes de tranquillité parce que tu vas prendre ton café le matin, tu as forcément trois-quatre personnes autour de toi. Donc ça avait un côté parfois un peu trop, mais c'est la règle du jeu, si on veut partager avec les gens, il faut aussi accepter de partager avec eux, et parfois, tu vas aussi discuter avec des gens alors qu'ils ont peut-être autre chose à foutre...* ».

La vie privée semble alors perdre ses frontières, d'ailleurs, nombreux sont les voyageurs à regretter par moments de ne pas pouvoir s'effacer et passer inaperçu. Ludovic est alors en Inde, « *continuellement entouré de gens. Bon c'est pas toujours facile, au début on est très content, puis après bon, on a comme ça un besoin de distance sociale et physique aussi* ».

7.3.2. Voyageur

Les autres rencontres du voyage sont celles qui ont lieu avec les autres voyageurs. Romain avance justement sa théorie à ce propos : « *Plus la distance avec la culture est grande, plus les voyageurs passent du temps entre eux parce que c'est difficile de découvrir. Plus les conditions de voyages sont difficiles, plus les voyageurs passent du temps entre eux* ».

Il ressort alors que le voyageur retrouve une partie de sa culture dans l'autre voyageur. Il lui rend son identité d'origine, lui redonne ses repères. Comme le dit Charlotte, « *quand on rencontre d'autres voyageurs, on se sent tout de suite hyper bien, dans la même famille. C'est agréable de trouver un peu de sécurité, ça me permet de baisser baisser ma garde* ».

Ces rencontres semblent être assez proches de celles qu'on peut trouver avec des habitants locaux. Elles peuvent être aussi bien profondes que superficielles, agréables que banales.

Solenne nous renseigne sur son état d'esprit vis-à-vis des autres. « *Quelqu'un te propose de boire un thé, ben oui tiens on va boire un thé, bon, si au bout de cinq minutes, la personne s'avère complètement gonflante, et tu t'aperçois que tu n'es pas du tout sur la même longueur d'ondes, bah c'est pas grave tu prends ton thé et après tu t'en vas, et puis ça peut donner lieu à des super rencontres (...) mais tu prends le temps de t'arrêter, de dire bonjour, de papoter, c'est..., et moi je sais que j'ai passé mais des journées entières (sourire) à papoter avec des gens* ». Elles peuvent être ainsi de toutes nature : amicales, protectrices, amoureuses...

Anne-Claire se souvient de l'aspect ludique de certaines rencontres : « *quand je suis arrivée, je m'en souviendrai toujours, à Istanbul, quand tu laves tes petites culottes avec John-John l'Américain, avec Johnny le Black et tout ça, ben c'est super c'est rigolo, on se marre bien, c'est ambiance très enfantine... c'est mon enfance, c'est limite on sautait sur les lits, il y a une pudeur après qui part, au début, on se dit au là là si je ronfle, si je pue des pieds, on s'en fout, on est tous ensemble, on est bien, et le contact est très facile* ».

Charlotte parle ainsi d'aventures amoureuses, de relations qu'elle qualifie de « *très courtes et très passionnées, comme l'irréalité d'un rêve* ». Des histoires qui paraissent sans lendemain, ou presque, en tout cas qui n'évoluent pas avec l'itinéraire. En effet, elle décrit ces aventures comme restant localisées à une ville, et disparaissant dès que le cadre change. Voyageant en solitaires, les deux amants préférant se séparer et continuer seuls leurs voyages. Il est tout de même important de préciser que Charlotte est la seule à avoir abordé ce sujet, et parle des deux uniques aventures qu'elle a vécues.

Ludovic pour sa part n'est plus vraiment porté sur ce type de rencontres. « *Globalement j'ai pas cherché du tout le contact avec les Européens. (...) on s'aperçoit au bout d'un certain temps que c'est toujours un peu les mêmes histoires. Quelques fois on tombe sur des gens intéressants, mais pas toujours, je veux dire, c'est comme dans la vie de tous les jours, donc si c'est pour entendre les mêmes histoires de routards, où tout le monde l'a fait, regardez-moi, bon...* ». On retrouve alors une certaine rivalité que nous avons abordée dans la première partie de cette étude.

Guillaume admet aussi ne pas vouloir forcément approfondir beaucoup la relation. Il dénonce alors les voyageurs qui se vantent d'être pleinement humaniste. « *Il y en a qui..., t'as pas le sentiment que c'est forcément dit avec sincérité. (...) qui te disent, oui, moi ce que je*

recherche c'est le contact avec le... avec les gens du pays, c'est l'humain qui m'intéresse et puis en fait, t'as pas toujours le sentiment que c'est (...) une espèce de doctrine qui se répète quoi... ».

Enfin, il est amusant de noter que le voyageur en solitaire peut parfois être utilisé, voire manipulé, lors de rencontres avec d'autres voyageurs. Guillaume nous fait part en effet de situations où un groupe de voyageurs, composé de deux ou trois personnes, profite de la présence d'une tierce personne pour laisser éclater leurs différents.

« T'as des problèmes de trio (rires), il y a des fois y en a un qui se distingue de deux autres et qui est mis à part, enfin tu vois c'est des trucs... (...) à deux c'est plus facile, parce que au bout d'un moment si c'est intenable, ils se séparent... plus facilement quoi, ce qui arrive souvent d'ailleurs... j'ai remarqué que ça arrive très souvent... dans mes voyages, j'ai souvent rencontré (...) c'est même des situations que j'ai trouvées vraiment emmerdantes, tu rencontres deux personnes, ça peut être aussi bien un garçon et une fille, que deux garçons ou deux filles..., et tu sens que... tu t'en es pas rendu compte au départ mais que il y a des petites tensions entre eux, et que t'es comme une espèce de, enfin pas de bouée de sauvetage mais... oui, une bouffée d'air et que... il y a des fois à un moment donné... justement pendant cinq minutes l'autre n'est pas là, ou pas très loin et puis il te déballe un peu ce qui, ce qui... tu vois, il y a rien de mieux que se confier, que se confier à des gens ».

Enfin, que ce soit vis-à-vis de la population locale, ou d'autres voyageurs, il ressort que la majorité des rencontres sont souvent des échanges-éclairés, courtes et uniques. Romain trouve ainsi qu'il est « *difficile de garder des contacts* ». Solenne avoue ne pas être non plus forcément dans la démarche « *de se dire je vais me faire des amis à tout prix (...) si c'est un paysan du fin fond du Pérou, bon, on va s'écrire une ou deux fois et puis malheureusement on va pas pouvoir se voir, si je retourne au Pérou, bien évidemment j'irai le voir, mais bon voilà, et puis lui, il viendra jamais à Paris (...) mais c'est pas grave ça reste un bon souvenir* ». Pour les voyageurs rencontrés, ce sont surtout des moments partagés, ne demandant pas forcément un suivi impératif. Comme le dit Solenne, « *tous les jours tu peux facilement faire deux trois rencontres (...) et je rencontre des tas de personnes avec qui tu partages un thé, un dîner, un après-midi et qui ne sont pas forcément des gens que tu vas revoir* ».

Elle admet pourtant que quelques séparations lui sont particulièrement douloureuses, « terribles » même. « *Parce qu'en fait on rencontre des tas de personnes qui sont absolument adorables, à qui on s'attache et puis un jour, on sait qu'on les quitte et ça c'est irrémédiable* ». Elle avoue alors vivre spécialement mal ces moments, qu'elle traverse souvent en pleurs. « *C'est vachement dur, parce qu'en fait on n'est pas habitué à quitter les gens ici, on est, je veux dire toujours en contact, on habite la même ville, si on n'habite pas la même ville on est en France, on voit, bon quand on se quitte, d'accord on se quitte mais on se dit qu'on se revoit dans un mois, dans deux mois, dans trois mois au pire six mois, au pire un an, mais là, quand on se quitte, on se quitte vraiment c'est à dire qu'il y a eu vraiment quelque chose de fort sur plus ou moins long terme et on se quitte en se disant - est-ce qu'on va se revoir ? - et ça on le sait pas* ».

Mais, parallèlement à cela, beaucoup sont encore en contact avec certaines personnes qu'ils ont rencontrés durant un de leurs voyages. Justement, Solenne voit que « *parmi [ses] amis aujourd'hui, il y en a finalement pas mal que [elle a] rencontrés en voyage* ». Charlotte parle elle d'un de ses meilleurs amis. Mathias garde le contact avec quelqu'un « *qui habite dans le sud de la France, qui est vraiment devenu un copain* ». Anne-Claire « *[reçoit] encore beaucoup de mails aujourd'hui, des gens qui [l]'invitent dans leur pays, voilà quoi. De Croatie, de Pologne, de Londres, de partout dans le monde donc ça ça crée une sorte de réseau amical virtuel mondial, c'est super. Ca nous permet de voir les choix qu'on fait ensuite dans la vie, d'avoir une sorte de suivi après, même si c'est un peu superficiel comme relation, c'est des gens qui représentent un petit peu mon voyage et j'ai envie de rester en contact avec eux* ». Mensa, enfin, assure avoir trouvé ce qu'elle recherchait. « *Ce que j'ai aimé là-bas, et c'est pour ça que j'y suis retournée, c'est que je me suis fait des amis, très sincères (...) vraiment des gens géniaux* ».

7.3.3. Touriste

Nous nous intéressons ici à la façon dont le voyageur au long cours se considère par rapport au touriste, car nous avons vu dans la première partie qu'il existait une certaine ambivalence sur ce point.

Pour beaucoup de voyageurs une différence existe, qu'elle soit dans les faits ou dans la représentation qu'ils ont.

Mathias parle alors d'une « *nécessaire volonté de se différencier* ». Il ne critique pas le touriste, mais souligne qu'il s'agit simplement de deux manières différentes de voyager. « *J'avais pas de contrainte de temps, plus d'argent, eux, c'est un peu l'inverse* ». Il remarque ainsi que si le touriste voyage d'une façon « *beaucoup plus planifiée* », lui utilise beaucoup plus « *les chemins de traverse* ». Il explique cela par le fait que le touriste n'a pas forcément le choix, et le luxe que lui possède, c'est-à-dire du temps, et donc une liberté plus grande. Il veut « *en faire le plus possible, parce que c'est sûr que sur quinze jours ou sur trois semaines, il faut amortir le billet d'avion, donc t'essayes de voir les trucs qui sont considérés comme les choses à voir* ». Par rapport à cela, lui se complaît à « *laisser passer du temps sans avoir l'impression que le temps tourne* ».

D'autres voient le touriste d'un plus mauvais œil pour une raison qui est liée à ce qu'avancait Mathias : le fait qu'ils n'aient pas assez de temps les décale de la culture du pays. Ils exigent, s'imposent, sont irrespectueux voire grossiers et pervertissent ce qui les entoure. Pour Romain, « *le touriste capture les choses à l'étranger, il prend plus qu'il ne donne* ». Guillaume prend alors un cas qu'il qualifie d'« *extrême* », celui du voyage organisé. Il dit alors ne pas pouvoir échanger avec eux tellement ils semblent loin de ses motivations. « *Ils ont besoin d'un cadre (...) il faudra vraiment qu'ils soient dirigés. (...) Il y en a qui ont absolument besoin d'être à plusieurs parce qu'ils ont peur de s'emmerder, (...) ils ont besoin de partager des émotions avec quelqu'un mais ils ont trop peur de faire des rencontres aléatoires* ».

Enfin, Ludovic tempère le débat, et réussit à se dégager des clichés. « *Je crois que tout touriste est un petit peu voyageur, même si c'est un tout petit peu, et que tout voyageur est un petit peu un touriste, il n'y a pas d'un côté les touristes, et les voyageurs. J'ai vu beaucoup de, on va dire de soi-disant voyageurs, voyageurs individuels comme moi, se comporter de façon aussi déplacée que des gens en groupe. On peut être voyageur individuel et faire des photos de crémations à Bénarès, alors que c'est interdit, pas besoin d'être en groupe pour prendre des photos alors que c'est interdit. Donc, c'est un mélange des deux, et être touriste, c'est pas forcément mal, le tourisme aujourd'hui, c'est la première ressource mondiale, ça le sera encore plus dans les années à venir. Mais il y a le bon touriste et le mauvais (sourire). Les touristes individuels, souvent, ils font comme les autres, ils font les moutons de Panurge dans les mêmes hôtels, ils partent pas en groupe, mais ils se retrouvent à être en groupe,*

donc... ». Ainsi, le touriste et le voyageur font en fait partie de la même famille. Chacun s'y exprime comme il l'entend, et c'est ce comportement qui peut poser problème et gêner l'autre.

8. Solitude

En parallèle de ces rencontres, les voyageurs interviewés se sont déplacés seuls. Ils connaissent aussi pour beaucoup le voyage à plusieurs, ce qui leur permet de comparer les deux.

Le principal avantage qui se dégage unanimement est la totale sensation de liberté. Cela permet, selon Solenne, d'« *être encore plus ouvert aux autres (...) de faire plus de rencontres* », et spécialement avec la population locale. Pour elle, ça lui a sans doute ouvert « *beaucoup plus de portes que s'y [elle avait] été accompagnée* ». De la même façon, Anne-Claire remarque que « *dans les pays musulmans, en tant que femme tu rentres partout, tu joues avec un enfant, pof tu as les femmes qui arrivent, qui t'invitent à manger, tu restes dormir et tout. Une personne seule elle va partout parce que les gens hallucinent tellement que tu sois seule qu'ils se disent tu ne peux pas rester seule, donc du coup les portes s'ouvrent, c'est génial, ça c'est super...* ».

Pour Solenne, ces rencontres spontanées sont particulières au voyage en solitaire. En effet, elle remarque, qu'en couple ou en petit groupe, « *t'es en autosuffisance, (...) t'as pas cette urgence à rencontrer des gens* ».

Si elle parle « *d'urgence* », c'est que ce type de voyage peut aussi, par moments, être à l'origine d'une certaine souffrance. Romain, en effet regrette parfois « *d'avoir personne de proche pour échanger ses émotions* ». Dans certains cas, il fait même part d'une « *solitude affective, l'absence de proximité affective* ».

Pour Ludovic, il existe deux niveaux de solitude, « *il y a celle qu'on n'arrive pas à avoir, et puis celle qu'on subit* ». Pour lui, ces deux solitudes sont caractéristiques des longs voyages, « *parce qu'au bout de quinze mois tout seul, c'est pas forcément facile* ».

La première est recherchée par le voyageur ; Ludovic précise que c'est souvent cyclique, le voyageur « *en a marre* ». « *On n'a envie que d'une chose c'est de s'enfermer dans la chambre d'hôtel et de rester seul le plus longtemps possible, (...) on en a ras le bol, parce que trop de choses, et on se dit à ce moment là que c'est un pays chiant, on peut pas être tranquille..., et puis il y toujours quelque chose très rapidement qui fait qu'on se dit que c'est quand même formidable, et après ça repart, il y a des hauts et des bas* ». Cette solitude est alors un moyen d'échapper au stress ou à la fatigue.

L'autre solitude est plus involontaire et plus douloureuse. Elle est liée au manque que peut ressentir le voyageur en pensant à ce qui lui est cher : sa famille, ses amis, des parties de sa vie qu'il a laissées... Face à cela, au « *coup de calgon* » comme l'appelle Anne-Claire, le voyageur peut réagir de différentes façons. Certains se réfugient dans leur chambre d'hôtel en attendant que ça passe, d'autres vont dans des cafés-internet... Romain par exemple apprécie dans ces cas-là de se mettre en contact avec ceux qui lui manquent. « *Tu écris, tu lis... (...) tu fais des petits récits de voyage, de ce que tu vois, de ce que tu penses, de ce que tu ressens, ça fait du bien de tout mettre à plat... puis tu envoies ça par mail ensuite* ».

9. Difficultés

Ce rapport avec la solitude nous amène vers les autres situations difficiles que peut rencontrer le voyageur. Presque tous ont en effet été confrontés au moins une fois à la maladie, à un accident ou d'autres types d'ennuis pendant leur voyage.

D'une façon unanime, tous sont également d'accord pour dire que l'éloignement culturel et le fait d'être seul potentialisent grandement le problème. Quand on est loin de chez soi, et qu'un danger survient, les repères essentiels qui peuvent maintenir habituellement le cadre ne sont plus présents, et le sujet peut alors être facilement débordé. La situation devient alors

particulièrement difficile car il faut à la fois traiter le problème, et gérer un environnement inconnu.

Ainsi, Ludovic a cru vivre son « *dernier voyage* » lors d'un accident de voiture dans l'Himalaya, sur la Karakorum Highway. « *Heureusement on s'en est bien tiré, mais ça aurait pu plus grave, parce que là bas, pour te faire soigner, t'as pas le Samu...* ».

Mensa a attrapé le paludisme en Afrique. « *Pendant deux jours j'avais une fièvre de cheval, j'en avais marre, là j'étais mal, et je me disais, ah putain l'Afrique j'en peux plus, je veux retourner dans mon pays, ici la vie elle est trop dure, tout fait chier...* ». Le voyage prend alors des airs de calvaire, où plus rien ne va. « *Tout allait mal, il me manquait tout, je me demandais vraiment ce que faisais là* ». Dans ces moments là, on voit que l'effet de la différence de culture devient contraire. Le voyageur ne veut plus s'adapter mais se laisser aller, comme s'il demandait à sortir d'un jeu pour revenir à son état initial.

Sinon, sans évènements graves, le voyageur peut être confronté à ses peurs, des angoisses ou de la tristesse. Comme le dit Ludovic, c'était souvent « *[lui] qui [se faisait] des histoires* », mais il arrive tout de même que certaines situations provoquent des tensions.

Ainsi, Anne-Claire, qui se retrouve seule dans une guest-house au Chili avec deux hommes, cherchait à vaincre sa peur. « *Je me suis retrouvée avec deux gars en fait, un peu bizarre, qui m'ont dit, ouais, il va y avoir du monde, et en fait j'étais toute seule, dans une auberge dont les portes ne fermaient pas, il y avait pas de serrure il n'y avait rien, et à un moment, les gars ils ont fermé toutes les portes des enceintes de la maison, ils ont mis la musique à fond, ils étaient ivres, ils avaient fumé énormément de shit, et là je me suis dit, là je vais passer à la casserole, il n'y avait même pas de téléphone, je m'étais dit, c'est clair, il n'y a plus rien à faire, je me disais mais quelle conne c'est un guet-apens...* ». Pourtant, il semble que ce stress qui était peut-être justifié, n'avait pas lieu d'être car ces hommes n'avaient pas de mauvaises intentions. Ce qui est intéressant, c'est que pendant toute cette situation, Anne-Claire refusa d'agir. « *Oui et bizarrement dans le voyage, quand tu as peur, t'as pas envie de fuir non plus, tu te dis, bon ben contrôle toi, il y a un côté où tu n'as pas envie de céder à tes peurs non plus* ».

Mathias refusa aussi de se laisser aller à la panique quand il tomba malade au Népal, dans un village, à une semaine de marche de la route principale. « *Quand même, je me suis senti un petit peu en danger, si j'ai vraiment un truc grave, je vais vraiment être dans la merde, mais je voulais pas trop m'écouter, de toute façon j'avais pas trop le choix, ça aurait servi à rien...* ».

Charlotte enfin, qui préférait quand elle était malade s'isoler, ne pas « *s'inquiéter pour rien* ». C'était alors selon elle un « *mauvais trip qui allait passer tout seul* ». Comme si elle suivait à la lettre la devise de Guillaume : « *Demain est un autre jour* ».

Enfin, durant tout son périple, Gilbert, affirme qu'il a toujours cherché à ne « *pas aller contre le vent* ». En effet, il évitait d'affronter toutes difficultés de front, mais préférait les contourner. Ainsi, quand une journée commençait mal, qu'une étape était trop longue, qu'un endroit l'ennuyait, il ne forçait pas, mais prenait immédiatement une décision visant à retrouver son plaisir et son confort.

10. Emotions

Comme nous commençons à le voir, le voyage fournit de nombreuses émotions différentes et originales au voyageur. Comme le dit Mathias, elles sont « *inhabituelles, parce que le support de ces émotions est inhabituel aussi. On navigue en permanence entre la recherche d'émotions inhabituelles, et une forme de frustration à ne pas avoir d'émotions inhabituelles* ». Les émotions sont donc le résultat de tout ce que met en œuvre le voyageur. Elles naissent d'une rencontre, de la contemplation d'un paysage ou d'un monument, d'un effort physique, de l'atteinte d'un objectif... Plus elles sont inhabituelles ou intenses, plus elles marquent le voyage et le concrétisent. Ce qui est particulier ici, c'est que même si elles sont désagréables, elles apporteront toujours un certain bénéfice à la personne. Ainsi, ce que disait Nietzsche, « *Tout ce qui ne nous tue pas, nous rend plus fort* », s'applique aussi au voyageur au long cours.

Le voyageur est donc sensible et attentif à tout ce qui se passe autour de lui, tout ce qui le surprend, l'intrigue... « *On est plus attentif à la manière dont les gens sont habillés, à la façon dont ils parlent, aux paysages, aux changements du paysage, aux maisons, à la manière dont les gens mangent, aux habitudes quotidiennes des gens...* ». Mathias regrette même parfois de « *ne pas être capable de garder cette attention* », et de s'habituer à ce qu'il peut vivre.

Ce phénomène est essentiel chez le voyageur au long cours car il va, selon Mathias, trouver son équilibre entre « *la curiosité permanente et le fait de [se] sentir appartenir à cet endroit* ». En effet, il va chercher à ajuster progressivement son comportement pour trouver le juste milieu entre vivre le plus de choses possible, et arriver à se laisser évoluer naturellement.

Les émotions vécues sont alors très variées en fonction du cadre et de la personne. Beaucoup de rencontres dégagent alors une atmosphère particulière, très chargée en affects. Romain les trouve « *super rafraîchissantes* ». « *Tu recharges tes accus de chaleur humaine* ».

Enfin, comme exemple d'expérience émotionnelle intense, Ludovic vit à Calcutta, une scène qu'il n'oubliera jamais. « *J'étais près de la gare, celle qui dessert le nord du pays, le Bengale et le Sikkim, la gare de Sealdah, je me baladais, c'était un matin, c'était en hiver, donc il ne fait pas si chaud que ça en Inde du nord en hiver, je sais pas, 5-6 degrés, et aux alentours des gares, il y a toujours une foule pas possible, et je vois un homme assez grand, qui était assez loin de moi, et je ne sais pas pourquoi je tombe sur lui, je le repère, et je me dis tiens, je le prendrai bien en photo, et je m'avance vers lui, et j'ai l'impression que lui aussi il venait vers moi, mais bon il était dans la foule, et j'arrive près de lui, j'avais l'appareil sur le bide en touriste (rires) et, bon il devait pas parler anglais, alors je lui montre l'appareil photo, je lui fait un grand sourire, je lui fait comprendre que je voulais prendre une photo, il me dit oui, je prends la photo, et puis, il s'approche de moi, me prends la main, mais bon, j'ai pas eu peur, j'étais pas méfiant, m'enfin bon juste je dirai un poil sur mes gardes parce que on sait jamais mais... et il me prend la main et il me la posée sur son cœur, simplement parce qu'il était, enfin je l'ai interprété comme ça, parce qu'il était content que je le prenne en photo, lui, que je m'intéresse à lui, c'est des choses... rien que d'en parler (sourires), je revis la scène* ». Du point de vue émotionnel, il est particulièrement touché par le fait que la personne ne demandait rien, mais au contraire donnait. « *On a l'impression de..., comment dire, de pas être venu pour rien, que ça a un sens* ».

11. Sentiment Océanique

Parmi ces émotions, celle du sentiment océanique a retenue toute notre attention. Au cours des entretiens, il s'est avéré que beaucoup de voyageurs l'avaient déjà croisé et avaient pu plus ou moins bien l'identifier. Pour la décrire, ils utilisent souvent les mêmes termes et les mêmes images, ils parlent alors de « plénitude », de « sérénité », d'« osmose »... D'une façon générale, chaque voyageur associe le souvenir de cette sensation à un endroit précis.

Ainsi, Solenne a le souvenir d'une telle émotion. *« une sorte de grande plénitude, de grande sérénité, de... c'est étonnant c'est la sensation à un moment donné de sa vie de toucher au sublime, à quelque chose où il n'y a rien à dire quoi, il n'y a rien à dire, il n'y a qu'à regarder, il y a qu'à observer, à..., tu te poses, c'est une question de sérénité, enfin, moi je dirais une grande sérénité ».*

Elle repense alors au Salar d'Uyuni (un désert de sel à la frontière bolivienne), à un coucher de soleil sur l'Île de Pâques, des perspectives sur la mer en Indonésie... Elle évoque aussi une discussion avec un Israélien qu'elle a rencontré : *« en fait c'est lui qui m'en a parlé la première, le premier je veux dire, et c'est exactement ce que j'ai senti, il me dit je sais pas pourquoi, mais des fois je me mets à pleurer, mais je suis heureux, et moi, ça m'arrive comme ça, c'est à dire que ça paraît complètement débile mais des scènes qui sont même parfois complètement anodines, enfin je veux dire, je suis dans la rue je vois des gens..., et puis je sais pas il se dégage quelque chose de tellement fort que j'ai les larmes qui me viennent aux yeux et je sais pas c'est vraiment de l'émotion, c'est vraiment de l'émotion, c'est des larmes d'émotion c'est pas du tout et, ni il y a quelque chose qui, il n'y a absolument rien de triste dans ces larmes, c'est de l'émotion, et ça vient comme ça, une grosse boule d'émotion... ».*

Cette émotion, elle la conçoit comme *« je sais pas, de bien être, sentiment à un moment donné d'être en osmose avec je sais pas... (...) un amour qui déborderait jusqu'à, jusqu'à un trop plein d'émotion quoi, tu vois une sorte de trop plein d'émotion de... voilà un amour pour tout ce qui t'entoure, les gens qui t'entourent, même ceux que tu ne connais pas tu vois, c'est un... je sais pas c'est comme ça ».* On voit à quel point il lui est difficile d'expliquer cette sensation tellement elle est abstraite et ressentie.

Physiquement, elle situe alors cette « *grosse boule d'émotion* » qui « *[lui] remonte dans la gorge et puis j'ai les larmes aux yeux oui (...)* Ca peut durer une minute, ça peut durer trente secondes, ça peut, non, c'est pas forcément très long, et puis c'est quelque chose qui peut durer cinq minutes, enfin, non c'est pas très long ».

De la même façon, Romain se rappelle de ce qu'il a vécu devant le Taj Mahal. Il fait d'abord part d'une « *grâce* », d'une « *beauté* », d'une « *émotion esthétique* ». Puis, concernant ce qu'il a vécu intérieurement, il décrit une émotion « *rare* », et « *très forte* », « *quelque chose de très apaisant* ».

« *Ouais, ouais, c'est vraiment rare de..., tu tu tu t'assois devant un monument et tu te dis, bon sang mais que c'est beau et puis tu souris... et puis tu fermes les yeux, tu détournes ton regard, et tu reposes ton regard dessus et il se renouvelle, ton émotion est renouvelée..., un peu comme..., vraiment comme une œuvre d'art, pas comme un monument mais comme une œuvre d'art... comme... en Grèce, il y a des moments où... avec la lumière il y a un moment d'harmonie entre un monument, la terre, le ciel, la mer qui n'est jamais très loin, il y a des moments d'harmonie qui ressortent comme ça... une impression de fusion, d'harmonie, tu te dis wouah... et pourtant c'est... qu'un morceau de pierre, et puis le ciel il est bleu mais ça fait trois mois que le ciel est bleu et la mer est à coté enfin il n'y a rien de particulier, mais il y a une lumière particulière, quelque chose qui donne à tout ça une signification artistique comme si ça faisait ressurgir quelque chose, et le Taj Mahal, il... il fait vraiment, c'est une œuvre d'art, il fait quelque chose, il suscite de l'émotion... ».*

Romain, compare alors ce sentiment à une émotion qu'il pourrait ressentir devant une œuvre d'art, un tableau ou une sculpture. En effet, pour lui, « *l'émotion esthétique* » devient une « *émotion artistique* » car un « *sentiment de paix* » s'y ajoute. Elle devient alors « *un monde en soi, qui a son équilibre, qui t'apporte des choses... Heidegger disait « qui fait advenir la vérité », en parlant du temple grec (...)* mais c'est pas la vérité au sens..., au sens réducteur..., un sentiment d'unité, de plénitude, de..., de... (soupirs) c'est difficile de, de décrire le sentiment, le sentiment artistique... mais vraiment, le Taj Mahal, je fermais les yeux et je les rouvrais et wouah je me remettais à sourire... ».

Ce sentiment, il le différencie de ce qu'il a pu vivre à d'autres endroits, comme en Bolivie, la grande place d'Ispahan ou les temples d'Angkor, où il a été également ébloui par la beauté

de ce qu'il voyait. « *Mais mis à part le sentiment de beau il n'y a pas de... ça m'a pas laissé... laissé sur le cul comme le Taj Mahal, j'ai pas eu le sentiment d'avoir une émotion particulière comme devant le Taj Mahal. (...) c'est pas aussi fort en fait* ». Cela indique à quel point cette sensation est particulière et reconnaissable parmi d'autres. Elle doit en effet impliquer en plus d'un intense bien-être, physique et psychologique, un sentiment d'appartenance et de fusion avec l'environnement.

Anne-Claire, qui est partie découvrir sous la pleine lune les dix sites qui la font rêver depuis toujours, a bien-sûr vécu de fortes émotions au cours de son voyage. Tout d'abord, dès son départ, elle ressent un fort sentiment de liberté qui ne la quittera pas tout le long de son voyage, et même qui le nourrira. Elle a « *l'impression d'être particulièrement heureuse, que l'air passait à travers [elle], de [se] fondre dans la nature, de puiser [ses] racines dans la nature* ». Cette émotion vis-à-vis de la nature se révélera pleinement à certains moments, comme sur l'Ile de Pâques, les îles Galápagos ou le site d'Angkor...

Ainsi, son arrivée sur l'Ile de Pâques, fut particulièrement intense. « *Quand mon avion a atterri, il pleuvait mais il y avait juste un petit trou dans les nuages qui laissait percevoir la beauté de l'île avec des couleurs que je n'avais jamais vues, et j'ai pleuré comme une mère, là j'ai commencé à pleurer toutes les larmes de mon cœur, tellement je me suis dit mais que la vie est belle, c'est pas possible d'être plus heureux* ».

Elle ressent également cette sensation sur les temples d'Angkor. « *A la pleine lune, 4 heures du matin quand le soleil se lève tout doucement, et on voit les visages se découvrir peu à peu et que la nature se réveille, et puis moi j'étais pieds nus sur les pierres encore chaudes, c'était super, ah ouais ouais là je me sentais comme une photo qui se révèle, par exemple la lumière, ah ouais, c'était des moments hyper forts* ».

Pour elle, ces « *moments d'extase extraordinaire* » sont d'un « *niveau mystique* ». Elle y « *sent la grandeur d'une présence divine* » et a « *l'impression d'être cohérente* ». D'un point de vue physique, elle rapproche ce qu'elle ressent à un intense accès de libido, « *comme si j'étais excitée sexuellement, comme en transe, (...) comme si j'étais complètement en éveil. (...) Ca m'a étonné d'avoir autant envie de faire l'amour en étant si bien dans la nature toute seule, et là je me suis dit qu'il fallait continuer à développer les émotions qu'on a en nous, elles nous restreignent trop dans la vie de tous les jours* ».

Elle explique cela par le fait qu'elle se présente comme une « *éternelle insatisfaite* ». « *Je me pose toujours trop de questions, j'en ai jamais assez, tout ça, et là, plusieurs fois, ça été rare mais quatre ou cinq fois pour la première fois de ma vie, je me suis dit mais c'est pas possible d'être plus heureuse, c'est pas possible, je suis comblée* ». On retrouve alors l'effondrement des défenses, l'une des hypothèses avancées dans la partie théorique.

Mathias apporte une nouvelle orientation pour l'étude de cette sensation. Ayant eu l'occasion de la rencontrer à diverses occasions et dans plusieurs cadres, il cherche à comparer et analyser ses différentes formes.

Ainsi, il retrouve ce sentiment de plénitude dans différentes situations. « *A Paris, avec quelques très bons copains, éventuellement quelques joints, où on se sent bien ensemble, ou je sais pas, le sentiment que tu peux avoir après avoir fait l'amour, à discuter, voilà un sentiment vraiment de sérénité* ». Il se rappelle également avoir vécu, après une longue marche, une « *plénitude physique, parce qu'il y a l'effort, le fait d'être en train de marcher, (...) c'est toi qui avance, la force motrice elle vient de tes jambes* ».

Pour lui, le cadre ne conditionne donc pas forcément la survenue de l'émotion, même s'il reconnaît que « *la dimension de la nature, très généralement, et c'est vrai que c'est un élément supplémentaire qui fait que voilà, il y a un truc qui...* ».

Ainsi, il a vécu une expérience océanique aussi bien dans des sites archéologiques qu'au sein « *de paysages extraordinaires* », ou à « *des moments avec des gens, tout simplement être assis dans une petite pièce enfumée parce qu'il se pèle dehors, autour d'un thé, à ne pas dire grand-chose* »...

Selon lui, chaque environnement a ses caractéristiques. Les cadres naturels, « *où la main de l'homme n'est pas intervenue* », donnent une impression « *d'être posé là, au milieu d'un truc qui a été créé absolument pas pour toi, qui est juste là, et tu serais pas là, ça serait exactement la même chose, la montagne, elle serait pareil. Il y a un sentiment (...) prégnant d'être vraiment tout petit. Ça a un côté complètement intemporel, t'as l'impression, comment je pourrais décrire ça, l'impression que c'est éternel et que justement t'as aucun rôle à jouer là-dedans, t'en portes aucune responsabilité, mais au bout du compte, c'est là pour toi, parce*

que t'es là pour le regarder, et en fait c'est un cadeau qu'on te fait sans rien te demander en retour. (...) Mais j'ai la chance de pouvoir être là pour le voir ».

Les montagnes renvoient « *un aspect spirituel là-dedans, en particulier dans l'Himalaya, parce que dans la religion bouddhiste et même dans l'hindouiste, la demeure des dieux, c'est les montagnes, et les montagnes sont toutes des dieux* ».

Pour lui, les sites archéologiques portent une dimension encore différente. « *A Angkor, c'est un peu différent, il y a cette fameuse phrase, « du haut de ces pyramides, des siècles nous contemplent », c'est plus lié à ça. C'est plus lié au fait de te dire que, il y a une vraie responsabilité, un vrai rôle qu'à joué l'être humain là-dedans. Donc c'est plus un sentiment, effectivement d'intemporalité, mais pas d'éternité. Il y a une forme de fierté de se dire l'être humain a été capable de faire ça, mais c'est un peu le même effet* ».

Enfin, en rapport avec les différents cadres, il remarque que deux comportements sont susceptibles de faire survenir une expérience océanique : la contemplation et la compréhension de la culture.

La contemplation est un mécanisme purement passif, comme nous l'avons expliqué dans la première partie. Mathias nous fait part d'un moment qu'il a partagé avec un voyageur rencontré au Laos. Ainsi, ils fumaient « *un joint tous les deux, sans rien dire, devant un temple, à Luang Prabang, où on était tout seul, parce que c'était un petit temple qui était un peu éloigné, où les gens viennent pas trop, et c'est ce type de sentiment que ça t'appartient à toi tout seul, en fait, que ton regard te donne le droit de te dire, c'est à moi* ». Dans cet exemple, l'effet est associé à une prise de drogue ce qui accroît encore l'émerveillement et le recueillement.

A travers la compréhension de la culture, Mathias cherche à « *s'imprégner* » et « *ressentir* » ce qui l'entoure. Pour lui, « *le fait de comprendre en quoi c'est beau, c'est parfois aussi important que le sentiment du beau, ou le sentiment de bien être. Quand tu comprends un ensemble de choses de la vie quotidienne des gens et qui sont mêlés à ta vie quotidienne à un moment donné, il y a un vrai sentiment de bien-être* ». Il apprécie alors de voyager pendant une longue période. Ça lui permet en effet d'assimiler progressivement et en profondeur leurs « *valeurs, de ce qui les rend heureux en fait* », des « *petits détails* »... « *Je*

pense que j'ai plus apprécié les paysages de montagnes par exemple quand j'ai compris et appris à quel point c'était important pour les gens qui vivaient dans ces montagnes et à quel point c'est pas uniquement géographique, mais c'est aussi spirituel, c'est aussi religieux... ».

Ludovic confirme cette approche. *« Etre près des dieux, tout est plus limpide... le ciel est plus bleu, bleu à en avoir mal aux yeux. Même sans être spécialement religieux, quand on est à 4500 mètres d'altitude ou plus, on ressent quelque chose, quoi... Ca se ressent. C'est l'accord entre le paysage, les croyances, le mode de vie, ça paraît être en équilibre ».* On peut penser que le voyageur se sent alors présent et vivant dans cet équilibre qu'il conçoit pleinement. Il s'imagine alors comme son centre de gravité, en osmose et interaction avec lui.

12. Retour

Le retour est une étape charnière pour le voyageur au long cours. Il représente la fin de son périple et un retour dans son milieu d'origine. Comme nous le verrons, il n'achève pas le voyage, mais met simplement fin au déplacement physique. Ce changement de rythme peut être plus ou moins bien vécu. Il est en effet dans la plupart des cas assez marquant, et peut être à l'origine de plaisir comme de souffrance.

Solenne, est revenue de son premier voyage plutôt enthousiaste. *« J'avais l'envie d'un petit chez-moi, j'avais envie, j'étais toute excitée à l'idée de rechercher un nouveau boulot, faire quelque chose de nouveau, de retrouver tout le monde, etc, donc ça s'est bien passé ».*

Mensa aussi trouve une vraie joie dans le retour. *« Le retour je suis super contente parce que je ramène toujours plein de cadeaux, je reviens tout le temps avec 40 kilos de bagage, chargée de tissus, de trucs en bois, des statues en ébène... Cette année, je sais pas j'ai dû acheter pour 1000 balles de cadeaux pour mes amis. Alors quand j'arrive à Paris, j'ai deux copines à Paris qui sont très liées entre elles, donc je vais les voir et je leur raconte tout, je suis super contente de leur raconter parce que j'ai envie de faire connaître en fait l'Afrique ».*

Pour Guillaume, le retour ne « *se passe jamais mal (...) c'est jamais une peine* ». Il se passe « *progressivement, (...) en douceur* ». Pour Charlotte, c'est « *un moyen de souffler* ». Enfin, Anne-Claire « *géra* » le retour de son tour du monde. Etant en Amérique du Sud, elle ne voulait pas rentrer directement à Paris, et a donc préféré atterrir à Madrid, et rentrer ensuite progressivement en train. « *Je voulais faire ça en douceur, prendre le temps, et en plus j'adore le train, le prochain voyage, je pense que je vais partir en Mongolie, ou jusqu'à Pékin en train* ».

Dans ces différents cas, le retour a été préparé ou attendu, et s'est fait progressivement, ce qui est peut-être un bon moyen pour éviter de subir un choc trop violent. D'une façon générale, il se déroule bien, pourtant, certains aspects plus difficiles peuvent s'y associer.

Mensa repense alors à ses amis africains, qui « *lui manquent énormément* » quand elle revient ici. « *Les premiers jours c'est limite je me sens mal parfois. (...) la première semaine, je me réveillais la nuit avec des trucs complètement confusionnels dans ma tête, je me levais et j'étais vraiment mal, je savais plus où j'étais... j'étais dans la confusion complète et c'était flippant quoi* ».

C'est en effet au moment du retour que le voyageur se rend compte de ce qu'il a quitté, ce qu'il a vécu et de ce qu'il retrouve. La famille, les amis, les personnes connues constituent alors l'environnement d'origine, que le voyageur est plus ou moins impatient de retrouver.

Ludovic remarque au retour que le voyage crée inévitablement une distance, que « *ça met à part* ». Il évoque sa difficulté pour raconter son voyage. « *C'est peut-être la chose la plus difficile, c'est de faire... de faire partager (...) quelque chose qu'on a vécu tout seul, enfin dans mon cas, et qu'on peut difficilement faire partager, parce que on peut montrer des photos, en parler mais ce qu'on a vécu réellement c'est très difficile* ».

Pour lui, cela est dû à la longueur du voyage. « *C'est vraiment un voyage à part le voyage au long cours, même par rapport à un voyage de plusieurs semaines tout seul, la durée rend les choses très différentes. On reste un petit peu décalé, on était peut-être aussi un peu décalé avant de partir (rires). Donc, ça compense. C'est difficile à expliquer, il y a un peu une frustration de ne pas pouvoir partager et en même temps, on se dit on ne peut peut-être pas*

faire partager, mais les gens ne sont peut-être pas demandeurs non plus, si ils étaient demandeurs, ils seraient partis là-bas, non ? ».

Il paraît alors être confronté aux autres, en décalage avec eux. Paradoxalement, c'est dans ces moments qu'il semble se sentir isolé, incompris, comme étranger parmi les siens. « *Il y a des gens, qui déjà avant de partir ne comprennent pas très bien, alors au retour, ils ne comprennent pas plus* ».

Par rapport à la société en général, le voyageur est également soumis à une nouvelle épreuve. En comparant les cultures, il ressent alors les différences, les oppositions, les manques ou les excès qui peuvent y exister.

Ludovic en revenant à Paris est alors frappé par l'aspect « triste et gris et sans couleur ». Ses sens paraissent atrophiés, il ne sent « *pas de bruits, pas d'odeurs* ». « *Je me suis souvenu, j'avais l'impression d'être arrivé dans un pays qui serait une maquette, c'était pas réaliste, c'était un décor, c'était rabougri, c'était petit...* ».

Au contraire, Mensa elle est choquée par l'odeur qui peut exister à Paris. « *Quand je suis venue dans la ville ici, j'étais là et je me disais, mais putain, ça pue la merde ici, j'étais plus habituée, on vit dans la merde de chien ici quoi, on s'en rend pas compte parce qu'on vit dedans mais ça pue ici* ». Elle est également marquée par la circulation automobile. « *Je me promenais et je voyais personne dans les rues, et tout le monde dans leur petite boîte sur roues, et ça m'avait choquée, je me disais mais qu'est ce qu'ils font, pourquoi ils ne sont pas dehors en train de marcher à pieds normalement ?* ».

La différence de perception et de jugement, en plus d'être personnelle, est aussi due à la culture visitée. Ludovic revient d'Inde et d'Asie du Sud Est, alors que Mensa revient d'Afrique Centrale. Entre ces régions, les odeurs, les couleurs, les bruits peuvent être radicalement opposés et provoquer ainsi des réactions différentes face à une même culture.

Le retour, spécialement pour ceux qui sont partis longtemps, semble s'organiser en deux temps. Il y a le premier temps que l'on vient de voir, où le voyageur est frappé, agréablement ou désagréablement, par les différences qu'il perçoit, et un deuxième temps, plus tardif, qui est le stade de réaccoutumance.

Ainsi au bout de quelque temps, le voyageur reprend un rythme occidental, retrouve la vie qu'il a laissée, et peut alors redécouvrir les motivations qui l'ont amené à partir quelques mois plus tôt.

Solenne voit alors, trois-quatre mois après son retour son « *enthousiasme retomber* ». « *Je me suis dit mon Dieu, qu'est ce que je repartirais bien* ». Romain voit aussi ses souvenirs s'éloigner. « *Au fil du temps c'est une impression qui s'évanouit. On se réaccoutume* ».

Mensa reste également sur la lancée de son voyage, mais redécouvre aussi petit à petit un univers redouté. « *Quand je reviens ici, ça me donne une bouffée d'air, tu vois, et pendant deux mois, je me sens bien, je me sens libre etc, et après je replonge vraiment dans la vie parisienne, je reprends mes trucs et le stress revient. Là-bas, je me sens zen, et j'ai pas de stress, zéro stress, et ça c'est impossible ici, même en vacances. Il faudra que je ferme ma voiture quand je la dépose quelque part, tu vois il y a toujours quelque chose à penser, j'ai toujours ma clé dans la poche, là-bas j'ai rien, je sors j'ai rien, j'ai pas de papiers d'identité, je suis bien quoi* ».

Ludovic aussi nous fait part de ce sentiment. « *Non, au début ça va, parce que d'abord on est content, donc les premières semaines ça va. Mais quand j'ai recommencé à travailler, je me suis retrouvé dans la réalité quotidienne française dans une petite ville de province, là c'est... c'est un peu dur, et on n'a qu'une envie c'est de repartir en voyage. Disons que la plupart des gens qui sont partis comme ça assez longtemps, soit pour certains, ils partent définitivement (sourire), d'autres recommencent, puis les autres continuent à voyager, et auront toujours envie de voyager, je connais pas beaucoup de gens qui soient restés traumatisés au point de rester dans leur jardin...* ».

Par ce témoignage, on voit donc que le voyage est une activité qui s'inscrit dans une plus large dimension qu'un simple déplacement passager. Le voyageur garde en lui certaines caractéristiques qui interviendront tout au long de sa vie. Que ce soit des souvenirs, des savoirs qu'il aura acquis, des comportements... il restera toujours en lien avec les voyages qu'il a réalisés. Nous allons désormais voir les enseignements que les voyages peuvent apporter au voyageur, puis la place que ces derniers vont occuper dans la façon dont la personne envisage son avenir.

13. Apports

D'après les voyageurs rencontrés, les voyages amènent de nombreux éléments, qui peuvent être comparés à des leçons, des apprentissages à la fois sur soi, et sur la société en général. Ainsi, beaucoup de valeurs sont mises en avant quand le voyageur partage les bénéfices de son voyage. Ce qui est particulièrement intéressant ici, c'est que tous affirment que ces apports prennent ensuite un rôle important dans leur vie. Même s'ils avouent que la société environnante tend à leur faire oublier ces nouveaux principes, tous s'accordent à dire qu'ils cherchent justement à les maintenir actuels et influents dans leur vie quotidienne.

13.1. Une ouverture vers l'autre

L'un des bénéfices le plus fréquemment évoqué est l'augmentation de l'envie de communication et de la facilité dans les échanges. Il semble que le voyage, en particulier quand il est en solitaire, soit alors un bon moyen pour améliorer sa capacité relationnelle, principalement avec des milieux peu conventionnels.

Romain, dit aller désormais « *plus spontanément vers l'autre* ». Lui-même, ainsi que son entourage remarque la différence : « *C'est très net, ça a considérablement amélioré ma communication avec les gens. Les gens me perçoivent différemment, on me l'a dit* ». Bien qu'il ne se considérait pas non plus comme quelqu'un de renfermé et de timide, il pense avoir découvert un nouvel attrait pour l'autre. « *Maintenant, foncièrement, j'aime les gens dans leur diversité, dans leurs aspirations* ». Il apprécie « *la diversité, le terme fait un peut sorti d'un bouquin, mais c'est vrai que ça m'intéresse. Fascination, ou intérêt, pour l'étranger, pour les gens qui vivent différemment, qui pensent différemment, qui n'ont pas la même culture, tout ça est super intéressant de voir comment un groupe humain peut développer telle ou telle chose, qu'est-ce qui peut les mouvoir... c'est la fibre humaine, je cherche la fibre humaine chez les gens, j'en apprécie l'épaisseur en fait* ».

Mathias aussi a vu se développer en lui une volonté d'aller vers l'autre, un désir de le connaître, en particulier quand il se montre original et loin de ses références personnelles.

« J'ai l'impression de m'intéresser à un type de personne différent, de pouvoir beaucoup plus qu'avant, c'est quelque chose que je faisais déjà un petit peu avant, mais j'ai de plus en plus envie de rencontrer des gens qui sont très différents de moi. Juste après être rentré, je passais mon temps à tchatcher avec des clodos dans la rue, à m'asseoir une demi-heure avec eux, à discuter avec des gens très très différents de moi auxquels j'aurais jamais pensé parler avant ».

Leur rapport avec le contenu de la conversation a également été modifié. En effet, ils avouent tous les deux qu'ils avaient du mal avant de partir à supporter les conversations sans grande profondeur. Romain disait se « *faire royalement chier* » s'il s'agissait de « *parler de la pluie et du beau temps* », Mathias avait « *du mal à accepter dans [ses] relations avec les gens de rester à un niveau extrêmement basique* ». Mathias attendaient toujours des gens qu'ils aient du « *répondant* », « *des choses à apporter, (...) des choses à m'apprendre. Aller au delà du quotidien* ».

Mais leur voyage leur a permis d'apprécier un niveau de communication plus simple. Mathias, a ainsi « *trouvé beaucoup de plaisir, et souvent à cause de la barrière de la langue, à rester justement à des niveaux très concrets, très pratiques, dans la vie quotidienne, pas du tout dans l'analyse de tout ça, dans l'abstraction. C'est quelque chose que je n'appréciais pas tellement, et que j'ai appris à apprécier* ». De la même façon, Romain, se « *[satisfait] de rencontres qui auraient pût paraître un peu quelconques auparavant* ».

Pouvoir communiquer plus facilement avec d'autres personnes, amène alors une découverte de nouveaux univers, de nouvelles conceptions. Solenne se rend alors compte de la richesse apportée par son voyage. « *Papoter avec des gens et c'est vachement enrichissant parce que c'est des..., et en plus, l'avantage de ces voyages c'est que c'est souvent très cosmopolite parce que t'as la population locale et puis tu as les gens qui voyagent autour, mais qui ne sont pas forcément français et qui, bah eux t'apportent aussi quelque chose dans leur regard* ».

Le voyage est donc pour elle un moyen d'apprendre, « *Tu t'ouvres l'esprit sur plein de choses ne serait-ce que découvrir des nouvelles cultures, tu t'intéresses à ces cultures donc tu en apprends énormément sur tout, sur la géographie, sur l'histoire, sur... même sur l'histoire*

des religions sur..., chaque jour tu apprends des nouvelles choses, tu t'enrichis et puis chaque jour tu rencontres des nouvelles personnes qui t'apportent ou non quelque chose ».

13.2. Un développement intérieur

Un autre apport fréquemment avancé au cours des entretiens concerne la tolérance et l'ouverture d'esprit. Beaucoup de voyageurs reviennent en effet avec une autre approche de ce qui n'est pas comme eux.

Mathias par exemple, est fermement convaincu que le voyage, « *que ce soit pour trois jours ou pendant dix ans* », est un moyen d'accepter la différence. Ce qui est très intéressant c'est qu'il la rapporte à deux niveaux. « *La tolérance vis à vis des gens, (...) accepter qu'on puisse avoir des opinions très éloignées des siennes, mais aussi la tolérance au sens beaucoup plus physique du terme, le fait, voilà d'aller dans des endroits qui sont pas chauffés, qui sont éventuellement sales, d'avoir de la bouffe qui n'est pas bonne, de voyager pendant six heures de suite dans un camion qui est un tape-cul, où au bout d'une demi-heure tu te demandes si tu vas pas sauter par dessus bord parce que t'en as raz le bol. Le fait aussi dans l'exercice physique, dans la marche, de se dire tiens, j'ai encore deux heures de marche, je suis épuisé, des choses comme ça. Oui, la tolérance c'est vraiment une clé pour moi* ».

D'autres « clés » peuvent également se dévoiler. Romain voit l'influence des voyages sur la vie de tous les jours dans sa « *capacité à relativiser l'imprévu* ». « *Il y a peu de choses qui... quasiment rien mis à part ce qui peut arriver à des personnes proches, qui me catastrophent, il y a une distance quoi* ». Il dit avoir appris qu'« *il y a toujours une solution* ».

Solenne, en plus de la tolérance, affirme aussi que son voyage lui a appris la patience et l'humilité. « *Enfin tu t'aperçois qu'on râle pour rien, qu'on est très nanti et qu'on n'est jamais satisfait non plus de ce que l'on a, je pense que ça permet aussi d'une manière générale d'être beaucoup plus sage, d'avoir une certaine ouverture d'esprit quoi qu'il arrive...* ».

Pourtant, aussi surprenant que cela peut-être, le voyage ne semble pas forcément apporter une plus grande tolérance. Ainsi Anne-Claire, qui pensait revenir plus tolérante de son voyage, a vu au contraire tout son tempérament et sa vraie personnalité se révéler, ce qui l'a rendue à son retour plus « *cassante, par rapport à la défense de [ses] idéaux, par rapport à un certain nombre d'attitudes [qu'elle] n'accepte plus* ».

Loin de chez elle, elle a en effet pris conscience qu'elle se faisait « *piétiner la tronche* », et qu'elle avait tendance à ne pas tenir assez ses « *limites face à un entourage qui avait tendance à [la] grignoter* ». Elle voulut donc s'exprimer et « *marquer des limites à un entourage qui n'en avait jamais eues* ». « *Ca s'est fait dans la violence et la colère, ben ouais, j'ai fait comme une crise d'ado quoi, une crise d'ado mais de l'intérieur, et dire stop, c'est bon* ».

On voit alors que le voyage peut mener à une révélation de soi, ou plus classiquement, une affirmation de soi. Solenne aussi voit qu'elle s'affirme plus. « *J'aurais tendance à dire que je m'affirme plus et que je sais peut-être plus, je sais pas si je peux dire que je sais plus ce que je veux mais tout du moins, je suis quand même assez décidée à vivre tel que je l'entends quoi, tu vois* ». Plus que jamais, elle veut « *maintenant profiter de cet enrichissement que procure le voyage* », et adopter une vie plus à son image, clairement épicurienne : « *La vie c'est maintenant qu'il faut la vivre et qui on ne sait jamais de quoi demain sera fait* ».

L'ouverture d'esprit se répercute sur le quotidien, qui n'est plus perçu de la même façon. Ce qui a été vu et vécu pendant le voyage, remanie les repères du voyageur qui, selon Mensa, remarquera certains détails et en oubliera d'autres, comparera tout par rapport à ce qu'il connaît.

Elle redécouvre ainsi la vie française, ses mauvais cotés, comme le manque de respect entre les gens - « *On ne se respecte pas, et on le sait même pas, on s'en rend même pas compte* » - et ses bons cotés qui étaient souvent oubliés. Elle reprend alors conscience de la qualité de vie qui existe dans les sociétés développées. Elle est particulièrement frappée par la différence du taux de mortalité des jeunes. « *Quand tu discutes avec les jeunes, tu verras que tous ils ont perdu un ou deux copains dans leur entourage, tous, du palu, du sida sûrement mais ça se dit pas trop parce que c'est quand même assez tabou parce que c'est par rapport au sexe, mais il y a beaucoup de jeunes qui meurent là-bas. Donc les conditions sanitaires, oui, ici on a des avantages. Les jeunes qui meurent, bon c'est accidents de voitures ou*

maladies graves, d'un coup, parce que ça arrive. (...) Donc ici aussi il y a des morts subites, il y a des accidents de voiture et tout, mais ça n'a rien à voir avec là-bas. Là-bas, la mortalité des jeunes c'est beaucoup plus important quoi ».

Cela permet donc de relativiser, de mesurer les choses avec d'autres repères. Ludovic est surpris de voir le tempérament de certains de ses collègues. *« Il y a ce décalage là, entendre ces gens là dire que c'est scandaleux, que c'est insupportable, il y a un côté dérisoire quoi. Les gens ne se rendent pas compte, pour la majorité d'entre eux, qu'ils ne sont quand même pas trop malheureux ».* Pour Mathias, cela est dû au fait que dans notre société, il y a *« un certain nombre de valeurs qui passent au second plan »* Selon lui, nous oublions certaines valeurs et nous en sur-idéalisons d'autres. *« La tolérance vis à vis de l'inconfort par exemple, c'est quelque chose qu'on a très rarement à accepter à Paris, donc on désapprend, je pense ».* Le voyageur peut donc suivre d'autres règles de conduites que celles habituellement admises. Il suivra les siennes, celles qu'il aura découvertes et appréciées tout au long de son voyage.

Sa personnalité aura donc été modifiée. Mensa parle de *« se forger une philosophie et une personnalité pour [vivre] au mieux ».* Elle voit dans le voyage une manière *« d'aller chercher ailleurs les choses qu'on trouvera pas ici, pour (...) voir une autre culture, comment vit une autre culture, et (...) changer [ses] manières de faire ».* C'est dans cette optique que le voyage permet une meilleure connaissance et affirmation de soi.

Enfin, pour conclure, il est intéressant d'évoquer quelques genres de personnalité qui ont été concrètement révélés par le voyage. Romain a pris conscience de la place que sa famille avait pour lui. Loin d'elle pendant près d'un an, il est revenu en voulant retrouver et partager avec elle son périple. Il explique qu'il a ressenti le besoin de cette nouvelle proximité en observant les coutumes traversées. *« Il n'y a que dans notre société où la famille c'est peu ou pas important, quasiment tous les autres pays au monde, la famille c'est l'alpha et l'oméga ».*

Anne-Claire, on l'a vu, a pu exprimer une personnalité jusque là étouffée. Parallèlement à cela, elle dit aussi avoir ressenti pendant son voyage un très fort *« attachement à la terre ».* *« Maintenant, je le ressens très fort maintenant quand je regarde les arbres à Paris, maintenant, je les regarde plus de la même manière, j'ai le sentiment de faire partie d'un tout maintenant ».* Par rapport à ce tout, elle dit être désormais *« plus à l'écoute de ce que [son]*

corps dit ». Elle met cela en lien avec ses « *origines paysannes par [ses] grands parents* ». « *Je pense que tout ça je l'avais déjà en moi, c'est comme une photo, quand elle est prise la photo elle est là, elle est invisible, mais si tu la mets dans un bain, que tu attends le temps qu'il faut, pas trop mais... tu vois, le temps qu'il faut, bon ben ça se révèle. Je pense qu'on est tous des photos prêtes à être révélées, avec plein de trucs, ça peut-être un voyage, ou quelqu'un...* ».

Ludovic a senti également quelque chose se réveiller en lui. « *J'aime bien l'idée de la réincarnation, je peux pas dire que j'y crois mais quand je pense à ça je me dis oui, j'ai dû avoir une vie en Inde, probablement. Je pense que ça vient de loin, j'ai vu comme tout le monde des films sur l'Inde etc., sur Bénarès, sur le Taj Mahal, les trucs classiques, basiques, et je pense que c'est un mélange de tout ça qui peut-être ont fait revivre un Indien qui fourmillait en moi (rires). Il n'y pas d'explication cohérente, logique, rationnelle, j'en cherche pas non plus, c'est comme ça point* ».

Ces aspects de la personnalité restent présents chez le voyageur, même s'ils ne sont pas les plus influents dans son quotidien. Ils sont en effet souvent couverts par des fonctionnements plus conventionnels et plus adaptés à notre société. Ainsi, sans pour autant être oubliés, ils peuvent parfois être relégués à un niveau plus éloigné. Anne-Claire les compare à une « *boîte-ressources* », qu'elle retrouve parfois, et qui lui apporte les émotions et les images qui peuvent lui manquer à un moment donné. « *c'est comme si j'avais une petite boîte à miracle, je m'y plonge (...) et je m'aperçois que quand je suis mal, c'est que je plonge pas assez dedans, mais par contre dès que je me concentre sur ma respiration, ou que je fais de la méditation contre un arbre et que je repense à ça, j'ai dès image très fortes qui me ressourcent* ».

14. Évolution du voyage

La place du voyage dans la vie du voyageur évolue continuellement. Comme l'a dit Ludovic dans le chapitre consacré au retour, le voyageur garde souvent en lui une envie

permanente de repartir. Mais le but et l'organisation du voyage peuvent se modifier, et conduire le voyageur à rechercher un autre type de voyage.

Globalement, un sentiment commun se dégage entre les différents voyageurs. Le voyageur attend de moins en moins du voyage un plaisir lié aux bâtiments, aux musées, aux paysages. Romain explique cela par le fait qu'une certaine routine s'installe au fur et à mesure des voyages. « *On est un peu blasé, pour être ému, il en faut beaucoup parce que une série d'émotions fortes...les back waters de l'Inde, ben ça paraît quelque peu terne quand on a passé quelques temps dans le delta du Mékong. On place la barre de ce qui est beau, de ce qui est intéressant de plus en plus haut* ». Par comparaison, le monument ne doit plus seulement être beau mais très beau. « *Le premier temple khmer que j'ai vu, c'était en Thaïlande, c'était à Phi Mai, c'était un beau temple, mais si je l'avais vu après avoir vu Angkor et non avant d'avoir vu Angkor, ben, il m'aurait paru quelconque* ». Solenne aussi trouve qu'à force, de moins en moins d'endroits sont marquants. « *[les] musées, tu sais j'en ai visité, il n'y en a pas tant que ça qui me restent vraiment à l'esprit* ».

Pour eux, seules les rencontres permettent au voyageur de vivre encore des situations riches en émotions. Pour Romain, « *au début, on voyage pour voir (...) puis après, surtout rencontrer des gens* ». Cela permet en permanence de « *connaître, découvrir, partager* ». Solenne elle, dit y trouver de plus en plus d'enrichissement personnel. « *Je me souviens d'à peu près tous les gens que j'ai pu rencontrer et si j'en oublie, bon, ben c'est vrai que si un jour, il y aura un jour un détail qui fera mais oui j'avais rencontré cette personne là* ».

Pour échapper à cette routine dans le voyage, le voyageur qui n'est pas particulièrement centré sur les rencontres, comme Guillaume par exemple, pourra avoir « *la volonté de le faire différemment* ». « *La façon dont je pratique le voyage est en fait un peu trop facile, quoi... et c'est je le fais, je me laisse vivre, je me laisse porter quoi, et c'est peut-être autre chose que je cherche maintenant, je disais plus... enfin..., je voyais plus le trek parce que c'est un peu toujours de l'itinérant* ».

Ainsi de plus en plus, le voyageur veut se sentir acteur, et plus uniquement spectateur. Il cherche à agir sur ce qui l'entoure pour s'intégrer à l'environnement. D'une certaine façon, on peut voir cela comme une manière pour le voyageur de professionnaliser son voyage, et d'y

jouer un rôle qu'il aura prédéfini. Le voyage ne s'inscrira donc plus dans une dimension individuelle mais plus altruiste, en plus étroite relation avec la culture visitée.

III. IMPLICATION DES RESULTATS

A travers l'analyse de contenu des entretiens et les différents éléments apportés par la partie théorique, le voyageur au long cours et le monde qui lui est rattaché, présentent des caractéristiques qui leur sont propres.

Comme nous allons le voir, certains éléments qui étaient avancés dans la théorie ne se sont pas retrouvés dans la partie pratique. Le vécu des voyageurs s'oppose même parfois à ce qu'on pouvait attendre. A l'inverse, certains points coïncident parfaitement entre les deux parties, permettant alors de dégager des traits spécifiques du voyageur au long cours

Nous allons donc chercher tout au long de cette partie, à présenter le voyageur au long cours tel qui nous apparaît après les deux types d'étude. Toutefois, pour éviter de répéter ce qui a été avancé précédemment, nous nous limiterons à présenter les principaux points mis en lumière, que nous tenterons ensuite d'inscrire dans un cadre plus large en vue d'une éventuelle généralisation. Il ne sera donc pas question ici d'une nouvelle description ou interprétation des résultats. Pour retrouver les informations se rapportant aux différents thèmes abordés, nous invitons le lecteur à utiliser l'index figurant à la fin de cet ouvrage.

Nous avons organisé ce chapitre autour de nos deux hypothèses :

- Dans le voyage au long cours, la notion de quête est indissociable de celle de fuite. Le voyageur est animé par ces deux motivations quand il quitte son environnement d'origine pour partir à la découverte de nouvelles cultures.
- Les émotions que va vivre le voyageur au long cours vont enrichir la connaissance qu'il a de lui-même. Elles modifient les comportements et les valeurs de ce dernier et ont un impact fort sur sa vie future.

Il sera donc question dans une partie, du profil que l'on peut faire du voyageur au long cours, et le rapport qu'il peut avoir avec la société. Dans une autre, nous nous intéresserons au voyage comme une expérience personnelle, à travers l'enrichissement et la découverte de soi

qu'il peut générer. Mais tout d'abord, nous tenons à rappeler la grande hétérogénéité qui peut exister dans la population des voyageurs au long cours.

1. Les différentes formes de voyages et de voyageurs

Malgré des caractéristiques communes que nous verrons dans les parties suivantes, chaque voyage est unique. Il est l'œuvre d'une personnalité, et comporte donc des éléments qui se rapportent à son histoire, son vécu, son type de fonctionnement (défensif, fantasmatique...). Il n'existe pas un type de voyageur comme il n'existe pas un type de musicien ou un type de peintre. Le voyage, est en effet, comme Anzieu nous y a invités, comparable à une œuvre d'art. Dans une même famille, coexistent de multiples courants et de nombreuses approches différentes.

Le voyageur compose donc librement son voyage. La partie pratique nous a en effet appris qu'il existait très peu d'affirmations applicables systématiquement à l'ensemble de l'échantillon. En revanche, certains profils et certains grands traits peuvent ressortir et se retrouver chez une grande majorité de voyageurs.

Ainsi, nous avons pu distinguer deux grands type de voyageurs, ceux qui veulent être acteurs, et ceux qui préfèrent être spectateurs.

Les premiers recherchent un échange avec l'autre, et veulent s'investir dans la relation. Pour eux, l'essentiel est dans le partage, la communication et l'échange d'émotions. On pense alors au concept d'extraversion, à la tendance à porter son attention et son énergie sur le monde extérieur, vers les gens et les événements, et vouloir être en interaction avec celui-ci. On retrouve alors particulièrement ce tempérament chez Solenne, Mensa, Mathias, Romain et Gilbert.

Les seconds sont plus réservés, introvertis. Pour eux, le voyage s'organise autour de l'observation. Ils sont très attentif à leur monde intérieur, à leurs pensées et leurs sentiments. Ils ne cherchent pas à s'impliquer dans ce qu'ils voient, mais au contraire à profiter

simplement du spectacle qui leur est offert. C'est la cas de Guillaume ou Ludovic par exemple.

L'autre point qui nous a particulièrement frappés est le rapport que le voyageur peut avoir avec le voyage. En effet, il est apparu que selon les voyageurs interrogés, certains avaient effectué ces voyages de façon assez exceptionnelle, parce qu'ils disposaient à un moment précis de temps et d'argent. En plus de certaines motivations propres à chacun, le voyage s'inscrit alors comme une occupation.

Par rapport à eux, d'autres pratiquent le voyage, et particulièrement celui au long cours, de façon répétée. Les plus âgés, comme Gilbert ou Zéphyrin, font partie dans ce type de voyageur mais pas uniquement. Parmi d'autres plus jeunes, certains comme Guillaume ou Solenne, sont déjà particulièrement expérimentés. Le voyage devient alors ici une habitude, une activité connue qui est régulièrement renouvelée.

Ces approches permettent de différencier les voyageurs en deux groupes distincts, chacun animé par des intentions particulières. Le premier type de voyageurs peut ainsi découvrir pour la première fois la vie nomade, la solitude, les émotions originales propre au voyage... Cela amènera alors un discours très différent si on le compare à celui d'un voyageur qui pratique depuis longtemps ce genre de périple.

De plus, comme nous l'avons vu, la représentation du voyage chez le voyageur évolue au fil du temps. Les motivations ne sont pas les mêmes entre le moment où une personne commence à voyager et des années plus tard. La recherche s'affine, le voyageur devient de plus en plus exigeant avec ce qu'il veut.

Enfin, pour conclure sur le fait que les voyageurs au long cours présentent entre eux des profils très différents, et qu'il ne s'agit absolument pas d'un type bien défini de personnalités, il est intéressant de se pencher sur les motivations qui peuvent l'animer.

Comme on l'a vu dans la partie théorique ainsi que dans la partie pratique, il existe différentes motivations possibles. Elles peuvent être tournées vers les autres, vers la nature, vers soi... Elles sont alors susceptibles de conduire à beaucoup de types de voyages. On discerne alors le voyage initiatique, le voyage culturel, le voyage aventure, le voyage loisirs...

Pourtant, malgré le fait que chaque voyage soit différent, qu'il soit difficilement comparable à un autre, certains critères se retrouvent dans beaucoup d'entre eux. On peut alors parler d'une base commune dont font partie nos deux hypothèses.

2. L'intégration du voyageur dans la société

Dans cette partie, nous nous intéressons à notre première hypothèse de recherche, celle portant sur la notion de fuite. Pour pouvoir correctement l'aborder, il nous faut présenter plus globalement l'intégration du voyageur dans sa société d'origine.

Tout d'abord, nous nous sommes rendus compte au cours de ce mémoire que le voyageur au long cours avait une représentation très particulière de la société dans laquelle il vivait. Ce qui est particulièrement frappant, c'est de voir que, de la même façon, la société a elle aussi une image bien précise du voyageur.

Au cours du voyage, les liens du voyageur avec la société sont continuellement mis en avant. Ils interviennent au moment du départ, du retour et du voyage proprement dit. Le voyageur sait qu'il ne s'éloigne qu'un temps de sa culture, et que de toutes façons il reprendra contact avec elle.

Cette culture qu'il quitte un moment représente beaucoup de choses pour lui. Elle peut lui manquer, le soulager, l'interroger. De toutes façons, loin d'elle, le voyageur l'analyse et la compare aux autres cultures qu'il rencontre. Il a alors l'occasion d'avoir un regard extérieur sur elle, plus objectif et plus critique.

Il avance une certaine ambivalence vis à vis d'elle. Que ce soit au regard de la littérature sociologique des voyages, des récits de voyageurs ou de l'analyse des entretiens, il ressort clairement que le voyageur est d'un côté animé par une certaine contestation vis à vis de la société traditionnelle dans laquelle il vit. Mais d'un autre côté, il montre aussi un grand attachement à cette dernière, et peut la présenter comme une richesse qui lui est chère.

La critique de la société faite par le voyageur est souvent assez virulente. En effet, tout au long de cette recherche, nous avons découvert qu'elle était pour lui, une source presque permanente de soucis ou d'ennui. Ainsi, certains critiquent son aspect déshumanisant, routinier, cloisonné, déviant. La psychanalyse la qualifie de frustrante ou anxiogène.

Par rapport à cela le voyageur se trouve en décalage. Lui qui est, comme nous allons le voir si attaché à sa liberté, étouffe dans cet univers... Au sein de cette société, il souffre des rythmes et des pressions qui lui sont imposés. Du manque de nature, du manque de relation, du manque d'épanouissement personnel, du manque de liberté.

Ce sentiment peut-être partagé par beaucoup d'autres personnes, qui ne sont pas forcément intéressé par les grands espaces ou les cultures inconnues, mais ce qui est propre au voyageur, c'est qu'il va simplement révéler ses besoins, dévoiler ses envies, et se laisser aller vers ce qui l'attire. Ainsi, on a l'impression que le voyage se fait tout seul, et qu'il est une réponse logique et immédiate à la rigueur de la société. Ainsi, le voyageur, pour éviter de subir des tensions, préfère s'en détacher, fuir et se laisser porter par ses souhaits qui constitueront tout simplement son voyage.

Donc, son goût pour la nature, son goût pour les relations humaines, son désir d'épanouissement personnel ou sa volonté de liberté vont devenir les moteurs de son voyage.

Mais ce qu'il faut bien comprendre, c'est que ce désir de quête est dans le prolongement direct d'une insatisfaction. Peut-être que la société ne lui offrait pas assez l'occasion d'exprimer ses valeurs personnelles, ou qu'elle lui en imposait d'autres qu'il désapprouvait profondément, il n'empêche que ce sont ces frustrations qui amènent le voyageur sur les routes.

Le voyage apparaît alors comme une conduite de défense face à une situation conflictuelle. Suite à une prise de conscience le voyageur réagit face à un environnement angoissant, en s'en détachant. Ce mécanisme peut alors selon les cas, être considéré comme une réaction de protection du moi saine et mature, ou au contraire, un passage à l'acte impulsif et irréfléchi. Se distinguent alors les voyages préparés et assumés des voyages pathologiques.

Par rapport à Eric Berne et l'analyse transactionnelle, on peut alors comparer ce type de voyage à une Issue Dramatique de Scénario. Etant dans l'impasse, le sujet doit trouver une solution. Il a alors, dans le cas extrême le choix entre quatre issues différentes : la folie, le suicide, l'infection somatique grave ou le meurtre. On peut alors faire l'hypothèse que le voyage au long cours pourrait constituer une autre alternative, plus socialisée et moins tragique.

C'est dans ce sens qu'on peut dire que le voyageur au long cours gère efficacement les tensions qu'il peut subir dans son environnement d'origine. A travers son voyage, il sublime d'une façon acceptable ses pulsions agressives, et évite ainsi de les refouler.

C'est au moment du retour que l'ambivalence vis à vis de la société se traduit le mieux. En effet, le voyageur au long cours est souvent content de retrouver sa culture, sa famille et ses proches, mais comme ils le disent tous, le retour est particulièrement difficile. En effet, il représente la fin du déplacement physique, et implique une nouvelle adaptation qui ramène rapidement au voyageur les fantômes qu'il avait quittés. Le voyageur apparaît alors comme un rescapé, prêt à repartir et jamais totalement revenu.

Ainsi souvent, l'entourage ne peut comprendre ce qu'a vécu le voyageur, qui par son périple s'est partiellement coupé de la vie traditionnelle, et est revenu comme nous allons le voir dans la partie suivante, avec de nouveaux repères. Le voyageur au long cours s'est donc marginalisé et éloigné encore un petit peu plus de la société. Cela, le conforte alors dans l'idée que la société dans laquelle il vit ne lui convient pas réellement, et l'encourage alors à repartir régulièrement vers d'autres civilisations.

Toutefois, ce modèle ne peut exister si parallèlement, le voyage n'apporte pas des bénéfices profonds au voyageur. En effet, les nouveaux repères qu'il adopte à son retour sont issus d'un remaniement de ses valeurs et de ses croyances. Ainsi, même si d'un côté il paraît s'éloigner de la société traditionnelle, d'un autre il y trouve un moyen pour s'enrichir intérieurement, et développer sa connaissance de soi.

Ce double mouvement est d'ailleurs peut-être bénéfique car comme l'indique Pascal Bruckner, « *tel est peut-être le paradoxe : la quête d'une bonne vie doit obéir à deux*

injonctions contradictoires. Profiter pleinement de ce qui vient mais aussi rester à l'écoute de ce qui se fait ailleurs ». (Bruckner, 2000)

3. Le voyage comme développement personnel

Au cours d'un voyage, le voyageur est susceptible de rencontrer de nombreuses situations inattendues ou inconnues qui le confrontent à lui-même. En effet, la société à laquelle il est habitué ne propose souvent qu'un nombre limité d'éventualités pouvant le surprendre et lui apporter de nouvelles sensations.

A travers le voyage, au contraire, il sort de son cadre conventionnel pour évoluer dans un environnement totalement nouveau, à la fois par l'apparence mais aussi dans son fonctionnement. Ainsi, le voyageur sera le plus souvent amené à effectuer des actes qui lui sont peu habituels, à découvrir des espaces insolites, à rencontrer des personnes originales, loin de ses repères.

Ces situations lui demandent alors un effort d'adaptation permanent. Il devra alors puiser au fond de lui-même, mettre en avant sa créativité, dépasser ses limites, voire ses peurs, pour réagir au mieux. A travers cela, il découvrira en lui de nouvelles potentialités qui enrichiront la connaissance qu'il a de lui-même.

Il verra également naître en lui de nouvelles émotions, des réactions intérieures qu'il n'imaginait pas. Ces affects seront alors des indicateurs de l'efficacité de son voyage. Bientôt, ils deviendront le principal objectif du voyageur. Il cherchera à se révéler le plus possible intérieurement à travers ce qui l'entoure. On se souvient alors des différents moyens qui s'offrent aux voyageurs : les rencontres pour les uns, l'observation pour les autres, l'aventure et le dépassement de soi pour d'autres encore...

Parmi ces émotions, beaucoup de voyageurs croisent le sentiment océanique, cette sensation d'union intense avec l'environnement. En effet, d'après les informations théoriques que nous avons relevées et les témoignages que nous avons recueillis, le voyageur au long

cours semble particulièrement sensible à ce type d'émotion au cours de son périple. Ils évoquent un sentiment très personnel, assez diffus, qu'ils décrivent avec des termes communs : osmose, plénitude, amour, infini, pleurs, orgasme, calme sérénité, fusion...

Comme nous l'avons indiqué, il peut survenir dans différentes situations, différents paysages, mais se manifeste toujours avec une forte intensité et la même profondeur. Certains voyageurs arrivent même à en percevoir certaines nuances en fonction du type d'environnement, si c'est un paysage, de vieux monuments, une scène de vie classique...

Proche d'une expérience mystique, il marque éternellement le sujet, modifiant ses codes et repères, et touchant sa personnalité de la manière la plus intime. Ce sentiment océanique laisse donc des traces intérieures, qui amèneront le sujet à garder en lui une certaine sensibilité vis à vis de ce type de ressenti.

L'ensemble de ces éléments vont donc amener le voyageur au long cours à se découvrir personnellement. Ils vont révéler certains pôles de sa personnalité, modifier ses repères et apporter de nouveaux modèles.

Le voyageur au long cours affirmera donc à son retour, posséder de nouvelles valeurs que lui auront apporté son voyage. Beaucoup parlent d'un plus grand intérêt à l'autre, d'une ouverture d'esprit, de tolérance, de respect, d'attachement à la terre et à la nature, d'affirmation de soi, d'autonomie...

Enfin, beaucoup reviennent décidés à continuer de vivre leur vie telle qu'ils l'entendent, comme si le voyage avait restauré leur personnalité. La liberté est sans doute l'une des valeurs les plus importantes avancées par le voyageur au long cours. Elle implique des sacrifices matériels et parfois sentimentaux, mais lui permet de rester le plus possible dans une dimension nomade. Elle lui permet également de se distinguer des autres, des touristes par exemple, qu'il considère souvent, et sans y associer forcément du mépris, comme aliéné et loin d'une véritable expression de soi. Face à cela, le voyageur érige sa liberté comme un véritable trophée. Il la considère d'une certaine façon, comme garante de son identité, à la fois en voyage comme dans sa culture.

Unanimement, le voyage apparaît aussi comme un excellent moyen d'apprentissage. Parfois comparé à un enseignement scolaire, il apporte de nombreux savoirs dans des domaines très différents comme l'histoire, l'art, la religion, les coutumes... A travers les cadres dans lesquels il évolue, le voyageur côtoie alors des éléments qui peuvent enrichir ses opinions et ses croyances personnelles, et se prolonger ainsi bien après son retour.

4. Conclusion

Le voyage au long cours est donc une activité possédant de nombreuses facettes, qui renvoient chacune à des représentations, des comportements, des besoins humains. Il n'est pas anodin, et apporte de nombreux éléments que nous avons décrits tout au long de cette recherche. Plus que jamais, nous pouvons dire que l'homme qui revient d'un tel voyage n'est pas le même que celui qui est parti. Nous pouvons également avancer que celui qui part, fuit un certain aspect de son quotidien. Ce n'est pas là un mouvement pathologique qu'il faut concevoir, mais plus un comportement de défense.

On peut alors comparer ce type de voyage à la drogue. En effet, il y a dans les deux cas un départ puis un retour particulièrement marquants. On peut aussi parler de perte de repères, de prise de risque, d'émotions fortes, de difficulté d'intégration, d'accoutumance... Ces deux comportements pourraient alors avoir des bases communes, une volonté de se dégager d'une atmosphère déplaisante pour se réfugier dans une nouvelle réalité.

Ainsi, on peut illustrer ce parallèle avec Charles Duchaussois, qui commença à voyager puis rencontra la drogue, ou plutôt les drogues, et perdit alors tout dynamisme pour continuer son périple. La drogue en effet attira tout son intérêt et toute son énergie. Pour lui, son seul moyen possible pour s'échapper du cercle vicieux des stupéfiants était de retrouver le voyage. « *Adieu à la drogue, merci pour le plaisir et à la découverte. Salut à l'expérience et aux rencontres, mais revenons aux choses sérieuses. Valise !* ». Il voulait alors « *[substituer] à la curiosité de la drogue, celle du voyage* ». (Duchaussois, 1971)

Cela nous renvoie alors à la problématique narcissique du toxicomane, qui met en jeu une dépendance affective ainsi qu'un besoin de maîtrise de l'environnement à travers le produit. On peut penser que certains traits communs peuvent se retrouver dans les deux populations. On peut alors mieux comprendre l'action de certaines associations qui prennent en charge à travers le voyage des toxicomanes, ou d'autres personnes liées à la délinquance¹.

Enfin, pour conclure cette partie, nous aimerions faire part d'une impression issue de la comparaison entre notre recherche théorique et son illustration par des extraits de récits de voyage, et l'analyse des entretiens. Il nous est apparu que certaines opinions étaient parfois plus nuancées chez les voyageurs interrogés que dans les témoignages écrits des écrivains. Citons ainsi le rapport avec les touristes, plus intransigeant dans les livres et beaucoup plus tolérant et compréhensif dans notre échantillon. Nous avons également été marqués par la présence dans les récits, de la difficulté, voire du danger, que le voyageur pouvait rencontrer au cours de son périple. Elle paraissait intense, fréquente, sournoise alors qu'au cours de nos entretiens, la plupart des voyageurs avançaient que le voyage ne comporte pas en général tant de risques que ça.

Nous nous proposons d'apporter deux explications envisageables qui pourraient éclaircir cette différence de discours. Tout d'abord, ces récits sont pour la majorité assez anciens. Si certains sont assez récents, comme celui de Pithier par exemple, d'autres datent de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle (Lanzmann, Bouvier, Kerouac) et d'autres encore ont presque un siècle, voire plus (David-Néel, Nerval, Segalen)... L'évolution du voyage au cours du dernier siècle a été telle qu'il est probable que ces récits décrivent des périple bien loin de ceux qui peuvent exister aujourd'hui. La deuxième raison que l'on peut envisager, est le fait que ces textes sont souvent assez romancés et présentent sous leur meilleur angle des situations insolites. Sans que ce soit inventé, il arrive que l'auteur exagère certains traits pour impressionner au mieux son lecteur. On peut donc penser, que ces récits présentent le voyage conformément à l'image qu'attend le public, et qu'ils sont ainsi quelque peu stéréotypés.

Par rapport à cela, il ressort qu'un certain décalage peut exister entre la représentation sociale du voyageur et sa réelle identité. Ainsi, les voyageurs que nous avons rencontrés étaient loin de se présenter comme des aventuriers. Ludovic par exemple, insistait sur le fait qu'il était gêné de ne pas être reconnu pour ce qu'il était vraiment. Cette mauvaise

¹ Voir le ch. V, « Portée de la recherche ».

représentation, faite de préjugés et d'idéaux, peut encore un peu plus marginaliser le voyageur au long cours.

« Pour beaucoup de gens le voyage au long cours c'est pas possible, et en fait ça n'a rien de compliqué, et souvent au retour, on dit, oui mais toi tu es un aventurier, moi, j'ai rien d'un aventurier, j'ai pas du tout le sentiment d'en être un. Tout ce que j'ai fait, c'est tout à fait faisable par n'importe qui en relativement bonne santé, et un peu curieux. Donc, c'est tout à fait faisable, du point de vue physique, psychique, et même matériel ».

IV. BIAIS ET LIMITES DE LA RECHERCHE

Dans le cadre d'une recherche universitaire, il est important de signaler les biais que nous avons pu isoler dans notre procédure d'étude. En effet, bien que nous ayons veillé à travailler avec rigueur, certains biais n'ont pas pu être évités, et engendrent ainsi des limites à notre étude. Nous avons ainsi pu déterminer trois principaux biais.

Dans un premier temps, il ressort que la taille de notre échantillon ne permet pas de représenter efficacement la population des voyageurs au long cours. Les neufs voyageurs que nous avons interrogés ne peuvent en effet constituer qu'un petit aperçu de cette population. Pour limiter ce biais, il est toutefois utile de signaler que d'autres voyageurs ne figurant pas dans cet échantillon sont intervenus pour cette patrie pratique.

Tout d'abord, de nombreux récits de voyages ont étayé la partie théorique de cette étude, et ont ainsi déjà apporté une certaine dimension pratique et vécue. On pense alors à Kerouac, Bouvier, David-Néel, Lanzmann, Pither, Segalen, St Exupéry...

Dans un deuxième temps, pour la construction de la grille d'entretien, nous avons réalisé deux entretiens, l'un avec Véronique et l'autre avec Zéphyrin. Ces entretiens, même s'ils n'avaient pas la même rigueur que les suivants, ont tout de même permis d'éclairer certains points et de soulever différentes questions. Nous pensons donc que, même s'il reste bien présent, ce biais a ainsi pu être quelque peu réduit.

D'autre part, nous tenons à préciser que la qualité de notre échantillon, ne peut non plus représenter parfaitement l'ensemble de la population des voyageurs au long cours. Les personnes interviewées, bien que s'inscrive dans une répartition équitable des sexes, habitent en effet pour la grande majorité (8 sur 9) à Paris ou dans la région parisienne. De plus, leur âge se répartit irrégulièrement sur une échelle allant de 23 à 53 ans. Presque 60 % des sujets interrogés ont entre 30 et 40 ans. Nous ne pouvons donc affirmer que cette étude vise l'ensemble des voyageurs au long cours. Malgré elle, elle s'intéresse plus précisément aux voyageurs au long cours habitants en Ile de France d'âge moyen.

Il semble de plus, que nous ayons rencontré majoritairement, sauf peut-être Gilbert et Zéphyrin en entretien préliminaire, des voyageurs au long cours qui ont une certaine intégration sociale, et qui voyagent en sachant qu'ils reviendront ensuite dans un univers connu et quelque peu construit. Ainsi, la très grande majorité de notre échantillon a effectué des études, travaille actuellement ou a travaillé récemment, possède une famille et une vie sociale. Il aurait pu être intéressant d'enrichir l'échantillon de voyageurs avec des personnages plus vagabonds, à l'image de Kerouac par exemple. A l'image de Gilbert qui a effectué ses deux tours du monde à vélo, nous aurions aussi aimé rencontrer plus de voyageurs au long cours accomplissant un défi sportif. De la même façon, comme Anne-Claire qui accomplissait son tour du monde dans une démarche quelque peu spirituelle, nous aurions aussi apprécié rencontrer un réel pèlerin. Nous avons été en contact avec un jeune homme d'une trentaine d'années qui a marché jusqu'à Jérusalem pendant plus de six mois, mais l'entretien n'a pu se faire pour des raisons pratiques.

Enfin, le dernier biais que nous avons identifié, est en rapport avec le fait que je suis personnellement concerné par le sujet. Même si je ne m'inscris pas totalement dans les critères de recherche, puisque je ne suis jamais parti seul et jamais plus de 3 mois, je suis tout de même impliqué dans ce type d'activité car j'ai eu l'occasion d'effectuer plusieurs voyages depuis une dizaine d'années. Cela peut ainsi influencer mon travail de recherche, et biaiser les résultats, car je peux avoir été influencé par certains partis pris.

Ces biais sont donc des limites à cette étude. Il faut en tenir compte par rapport aux résultats qu'elle avance. La population de voyageurs au long cours paraît être très hétérogène, touchant une population cosmopolite, qui n'est pas forcément pleinement représentée ici. Pourtant, et en tout humilité, il nous semble que la partie théorique avec ses cas pratiques et ses nombreuses citations peut être complémentaire de la partie pratique qui, même si elle est limitée dans le nombre d'entretiens, avait l'objectif d'effectuer une étude plus précise et plus personnelle du voyageur au long cours.

V. PORTEE DE LA RECHERCHE

Tout au long de cette étude, nous avons cherché à présenter le voyageur au long cours et son vécu émotionnel pendant son périple. Nous avons particulièrement insisté sur deux points, les motivations qu'il pouvait avoir, et plus spécialement le rapport qui peut exister entre la fuite et son départ, et les apports qu'il peut tirer de son voyage.

Pour approfondir cette recherche sur le voyageur au long cours, nous pensons que différents prolongements peuvent être envisagés. Nous avons isolé quatre pistes qui nous semblent être intéressantes et qui pourraient faire l'objet de directions de recherche futures.

1. Prolongement vers les voyages pathologiques et les thérapies par le voyage

A travers ce mémoire, nous nous sommes rendu compte à quel point le voyage pouvait être un révélateur de personnalité, mais en même temps, nous avons mis en évidence qu'il pouvait cacher un mouvement de fuite.

Ces deux dimensions peuvent avoir une portée bien plus importante, et conduire le voyageur à vivre des expériences en rapport avec sa santé mentale. Le voyage prend alors le rôle d'un passage à l'acte ou d'un travail sur soi.

Ainsi, il est connu que dans certaines situations, des personnes souffrant de pathologies psychiatriques peuvent avoir recours au voyage pour assouvir leurs pulsions. On parle alors de voyage pathologique. Il peut être la conséquence de plusieurs troubles. Le plus souvent, il s'inscrit dans la continuité d'une crise maniaque, mais il peut aussi être en rapport avec un délire, souvent mystique, ou un épisode mélancolique.

D'autre part, le voyage peut également apporter un cadre qui amènera un bien-être, et participera au traitement de désordres psychiques, de troubles du comportement ou d'états de souffrance. Ainsi, il existe plusieurs associations qui utilisent le voyage dans un but thérapeutique. Parmi elles, citons brièvement La Rose des Vents, en Seine et Marne, qui se charge d'emmener des adolescents en difficultés, effectuer des séjours dans le désert pour retrouver de nouvelles bases. Egalement, l'association de l'alpiniste Christine Janin, « A chacun son Everest », qui en partenariat avec des services hospitaliers, permet à des enfants atteints d'un cancer de réaliser un de leur rêve et de d'atteindre leur sommet. Nous pouvons aussi faire un parallèle avec le *Bel Espoir*, le bateau du père Jaouen, qui emmène des toxicomanes pour une croisière de quatre mois.

Le voyage peut donc prendre, à certaines occasions deux allures complètement opposées. Il peut alors être intéressant de l'étudier dans cette optique, et de tenter d'apporter une analyse psychologique qui pourrait éclaircir chacun de ces deux pôles.

2. *Un approfondissement du sentiment océanique*

Il ressort que malgré nos recherches, cette émotion originale n'est pas très présente dans la littérature scientifique. Pourtant, elle est suffisamment insolite pour être à l'origine de nombreux intérêts et questionnements.

De par sa nature, ses manifestations physiques et ses représentations psychologiques, elle permet, à l'image de la correspondance entre Freud et Romain Rolland, de confronter le mysticisme à la psychanalyse. Elle soulève le débat de la place de l'homme dans la nature, l'image qu'il en a et l'idée qu'il se fait de l'infini.

Le sentiment océanique que nous avons traitée, peut se retrouver sous d'autres formes que ce soit dans la prise de drogues, la méditation, la contemplation d'œuvres d'art... Aussi, il serait intéressant de pouvoir l'étudier plus en profondeur à travers ces différents moyens, pour tenter d'en extraire de nouvelles pistes descriptives et interprétatives.

On pourrait également espérer étudier ce sentiment expérimentalement, à travers la méditation ou la diffusion de musique et d'images dans un environnement adapté, et recueillir des données pendant l'expérience par l'observation, et par l'intermédiaire d'entretiens.

Ce protocole n'est évidemment qu'une supposition, voire une illusion, il n'empêche que, sans aller jusqu'aux expériences du début des années 60, de Timothy Leary à Harvard, certaines expériences en rapport avec les états modifiés de conscience pourraient servir de modèle et apporter de précieux renseignements.

3. *L'adaptation du voyageur au long cours dans son milieu d'origine*

Comme nous l'avons vu, le voyageur au long cours dit ressortir de son périple avec de nombreux apports. Ils sont d'ordre très différents, à la fois par rapport à l'autre, celui qui est étranger, ou au contraire la personne familière, et par rapport à soi. Nous avons aussi vu que les apports du voyage ne sont pas forcément ceux qu'on attendait. Certains reviennent moins tolérants de leur voyage, moins détendus, plus « cassants », comme le dit Anne-Claire.

Tous ces apports jouent ensuite un rôle dans la façon de construire sa vie, et il peut alors être très intéressant de voir plus précisément comment ils l'organisent. On peut s'interroger sur la façon dont ils conçoivent les voyages qu'ils ont réalisé, les souvenirs qu'ils en ont, la façon dont ils en parlent, la place qu'ils occupent par rapport à leur intégration sociale. Par rapport à cela, on peut imaginer les nouveaux projets de voyage, les envies mais aussi les regrets et la nostalgie qui peut s'associer à un souvenir.

Parmi les personnes rencontrées, certaines font partie d'associations de voyageurs, comme Aventuriers du Bout du Monde ou le Club Cargo, d'autres maintiennent un échange avec des personnes rencontrées au cours d'un voyage, d'autres encore espèrent trouver un emploi à l'étranger dans un pays visité... On sait que des voyageurs ont également écrits leurs histoires, des articles sur des régions ou qu'ils ont publié leurs photos ou leurs dessins... La vie après le voyage reste donc souvent marquée par l'expérience vécue.

La vie après le voyage peut-être un thème de recherche particulièrement intéressant. Le voyageur est en effet, comme on l'a vu tout au long de ce mémoire, pas uniquement en voyage quand il se déplace. Le voyage débute dès sa préparation, et se prolonge bien après le retour. On pourrait alors se demander, si le voyageur ne serait pas toujours en voyage, ne serait-ce que dans son imagination ?

4. Une étude plus approfondie sur les motivations inconscientes

Dans le cadre de ce mémoire, il était parfois difficile d'effectuer une recherche précise de certains éléments.

Tout d'abord, malgré la neutralité bienveillante et l'empathie, il ne s'agissait pas à proprement dit d'entretiens cliniques. Le sujet interrogé n'avait pas de demande particulière, et n'était pas forcément amené à aborder des thèmes douloureux. Ainsi, il pouvait être parfois délicat de rechercher plus précisément l'origine de certains points, comme les raisons du départ, les relations familiales ou le vécu personnel par exemple.

Toutefois, nous pensons qu'il serait particulièrement intéressant de faire une recherche plus approfondie sur les motivations du voyageur au long cours, car comme nous l'avons vu au cours de ce mémoire, il semble qu'elles puissent avoir un rôle de conduite de défense face à des affects négatifs, qu'ils soient liés à la dépression, l'anxiété ou d'autre nature.

Dans cette optique, et dans un cadre clinique précis, il serait alors utile de s'intéresser plus attentivement à ce type de conduite de défense, en ayant la possibilité d'effectuer plusieurs entretiens, et en pouvant proposer par exemple la passation d'une batterie de tests. Un tel protocole pourrait alors permettre de rechercher plus précisément les origines et les mises en acte de telles conduites.

CONCLUSION

Comme nous l'avons vu tout au long de cette étude, le voyageur au long cours paraît être animé par deux sentiments opposés. Le premier, qui est à l'origine de son départ, est un sentiment d'insatisfaction lié à son environnement habituel. Cela peut-être de nature personnelle ou sociale, il n'empêche que le voyage ressort alors comme un mouvement de réaction face à des conflits qui entravent son bien-être. Le voyage apparaît alors comme une conduite de défense qui le libère de ses difficultés et lui ouvre un nouvel environnement plus propice à son épanouissement.

En effet, à ce mouvement de fuite, s'ajoute un désir de quête. Le voyageur va chercher à s'enrichir intérieurement en rencontrant de nouvelles cultures. Au cours de son voyage, il traversera différentes situations qui lui permettront de se découvrir ou de s'affirmer d'avantage. Il profitera ainsi de différentes expériences qui influenceront ultérieurement sa personnalité.

Ce type de défense semble en outre être particulièrement sain dans la mesure où il s'inscrit la plupart du temps à travers un projet construit et mesuré. L'individu trouve alors dans le voyage, une solution à sa souffrance, tout du moins provisoirement, et en profite pour développer son propre potentiel.

Ainsi, on peut avancer que ce type d'attitude ne peut être considéré comme bienveillant qu'à partir du moment où le voyage s'inscrit dans cette dimension d'évolution personnelle, de curiosité et d'enrichissement de soi. Sans cela, il ne représente qu'une fuite, et devient donc comparable au passage à l'acte qui peut exister dans une fugue ou dans un voyage pathologique.

La façon dont le voyageur conçoit son voyage est donc essentielle. Il doit en effet être capable de cerner et de formuler l'insatisfaction qui peut exister en lui, et qui peut le motiver plus ou moins consciemment à partir.

Ainsi, pour Michel Balard, professeur d'histoire à la Sorbonne, « *le voyage permet de porter un regard neuf sur le monde, mais un regard chargé de tout ce que l'on est soi-même, de sorte qu'il est révélateur non seulement de l'autre, mais des identités individuelles et collectives de leurs auteurs.* ». (Balard, 1996)

Françoise Dolto, voit dans le voyage un moyen d'amener les adolescents à mûrir. Ainsi, à la fin de La cause des adolescents, elle n'hésite pas à proposer un amendement à la législation actuelle : « *Dès l'âge de seize ans, les jeunes volontaires pour la coopération pourraient être appelés à découvrir les problèmes de vie quotidienne des populations africaines* ». (Dolto, 1988)

Cette dimension bénéfique du voyage peut ainsi profiter à des personnes en difficulté. On peut alors penser par exemple à des personnes au chômage qui pourraient voir là un retour sur soi salvateur.

« *Qu'attend donc, pour se mettre en route, le chômeur au moral sapé par la perte de son boulot ? Nouveaux horizons, nouvelles perspectives. Adieu patron, usine, boulot. Chasser la pollution de sa tête. Plonger dans le bain purificateur. Même chose pour le veuf, l'orphelin, le cancéreux* ». (Lanzmann, 1985)

Xavier Maniguet, l'auteur de Survivre, spécialiste de médecine hyperbare et de médecine du sport, parachutiste et instructeur de pilotage sur glaciers se demande aussi si une « *randonnée « extatique » ne contient pas potentiellement l'efficacité d'un traitement anxiolytique ou antidépresseur ?* » (cité in Reverzy, 2001)

On peut donc penser que dans un cadre adapté, avec du personnel qualifié, le voyage pourrait posséder des vertus psychothérapeutiques qu'il serait particulièrement intéressant d'étudier.

BIBLIOGRAPHIE

- Airault, R. (2000). *Fous de l'Inde*. Paris : Editions Payot.
- Anonyme. (1971). *L'herbe bleu*. Paris: Les Presses de la Cité.
- Balard M., Deluz F., Gauvas C. et Ragheb Y. (1996). *Voyages et voyageurs au Moyen-Age*. Paris : Publication de la Sorbonne.
- Balint, M. (1959). *Les voies de la régression*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Bamboate, Z. (1933). *Les voyageurs français dans l'Inde aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles*.
New York : Burt Franklin, Bibliothèque d'histoire coloniale.
- Barjavel, R. (1969). *Les chemins de Katmandou*. Paris: Les Presses de la Cité.
- Baudelaire, C. (1857). *Le spleen de Paris*. Paris : Editions Gallimard.
- Blanchet A., Gotman A. (1992). *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*. Paris : Nathan Université, collection sociologie.
- Bouvier, N. (1963). *L'usage du monde*. Paris : Librairie Droz.
- Bruckner, P. (2000). *L'euphorie perpétuelle – essai sur le devoir de bonheur*. Paris : Grasset.
- Castaneda, C. (1968). *L'herbe du diable et la petite fumée*. Paris : 10/18.
- Castarède, M-F. (1983). « *L'entretien clinique à visée de recherche* » in Chilland, C. (dir.), *L'entretien clinique*, Paris : PUF.
- Céline. (1952). *Voyage au bout de la nuit*. Paris : Editions Gallimard.
- Champagne, G. (1970). *Après la drogue*. Paris : Seuil.
- Christin, R. (2000). *L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique*. Paris : L'Harmattan Logiques Sociales.
- Colle, F-X. (2000). *Les drogues en vente libre*. Issy-les-Moulineaux : Prat Editions.
- Comte-Sponville, A. (1993). *L'amour la solitude*. Vénissieux : Editions Paroles d'Aube.
- Crickillon, J. (1993). *Vide et Voyageur*. Lausanne : L'âge de l'homme.
- David-Néel, A. (1927). *Voyage d'une parisienne à Lhassa*. Paris : Plon.
- De Boisredon C., de Fougeroux N. et de Rosanbo L. (2000). *L'espérance autour du monde*. Paris : Presses de la Renaissance.
- De Nerval, G. (1851). *Voyage en Orient*. Paris: Editions Gallimard.

- Deniau, J-F. (1996). *L'Atlantique est mon désert*. Paris : Editions Gallimard.
- Dolto, F. (1988). *La cause des adolescents*. Paris : Editions Robert Laffont.
- Duchaussois, C. (1971). *Flash ou le grand voyage*. Paris : Fayard.
- Duviols, J-P. (1978). *Voyageurs français en Amérique*. Paris : Bordas.
- Eliade, M. (1954). *Le Yoga*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Felder, D. (1985). *Les mutants du Pacifique. Expérience communautaire du "New Age" en Californie*. Paris : Editions d'en bas.
- Ferenczi, S. (1928). *Psychanalyse des origines de la vie sexuelle*. Paris : Editions Payot.
- Finkielkraut, A. (1996). *L'humanité perdue*. Paris : Editions du Seuil.
- Freud, S. (1929). *Malaise dans la civilisation*. Paris : PUF.
- Frossard, A. (1969). *Dieu existe, je l'ai rencontré*. Paris : Fayard.
- Guillon, J. (1978). *Cet enfant qui se drogue c'est le mien*. Paris : Seuil.
- Hesse, H. (1948). *Le voyage en Orient*. Paris : Calmann-Lévy.
- Hulin, M. (1993). *La mystique sauvage*. Paris : PUF.
- Ibn al-Faqih. (1885). *Muhta sar kit ab al-buldan*. Damas: Editions M.J. de Goeje, Leyde.
Trad. Massé, H. (1973). *Abrégé du livre des pays*.
- Ionesco S., Jacquet M-M. et Lhote C. (1997). *Les mécanismes de défense*. Paris : Nathan.
- Jan, M. (1992). *Le voyage en Asie Centrale et au Tibet – Anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen Age à la première moitié du XX^{ème} siècle*. Paris : Editions Robert Laffont.
- Jourdain, S. (1985). *Eveil*. Cognac : Le temps qu'il fait.
- Jung, C-G. (1961). *Ma vie*. Paris : Editions Gallimard.
- Keller, C-A. (1990). *New Age - Entre nouveauté et redécouverte*. Paris : Labor et Fidès.
- Kerouac, J. (1960). *Sur la route*. Paris : Editions Gallimard.
- Kerouac, J. (1963). *Les clochards célestes*. Paris : Editions Gallimard.
- Kerouac, J. (1969). *Le vagabond solitaire*. Paris : Editions Gallimard.
- Kury, L. (2001). *Histoire naturelle et voyages scientifiques*. Paris : L'Harmattan.
- Lacroix, M. (1995). *L'idéologie du New-Age*. Paris : Flammarion.
- Lanquar, R (1990). *Sociologie du tourisme et des voyage*. Paris : PUF.
- Lanzmann, J. (1985). *Fou de la marche*. Paris : Editions Robert Laffont.
- Lanzmann, J. (1988). *Marches et rêves*. Paris : Jean-Claude Lattès.
- Leary, T. (1983). *Mémoires acides*. Paris : Editions Robert Laffont.
- Lefebvre, E., David, I. (2001). Edito. *L'art de voyager*. 112, 3.
- Lemoine-Luccioni, E. (1980). *Le rêve du cosmonaute*. Paris : Seuil.

- Lord Chandos. (1980). *Lettre de Lord Chandos, et autres textes*. Paris : Editions Gallimard.
- Masson, J-M. (1980). *The oceanic feeling. The origins of religious sentiment in ancient India*. Boston : Dordrecht.
- Maslow, A-H. (1968). *Vers une psychologie de l'être*. Paris : Fayard.
- Medam, A. (1982). *L'esprit au long cours, pour une sociologie du voyage*. Paris : Librairies des Méridiens.
- Michael, T. (1980). *Introduction aux voies de yoga*. Monaco : Editions du Rocher.
- Michaux, H. (1972). *Misérable miracle, la mescaline*. Paris : Editions Gallimard.
- Mishima, Y. (1966). *La mort en été*. Paris : Editions Gallimard.
- Misrahi, R. (1997). *Les actes de la joie. Fonder, aimer, agir*. Paris : PUF.
- Mollat, M. (1984). *Les explorateurs du XIII au XVI^{ème} siècle*. Paris : Jean Claude Lattès.
- Monod-Herzen, C. (1978). *Le Yoga et les Yogas*. Monaco : Editions du Rocher.
- Olievenstein, C. (1977). *Il n'y a pas de drogués heureux*. Paris : Editions Robert Laffont.
- Parlier, Y. *Robinson des mers*. Paris : Editions Robert Laffont.
- Pither, C. (2000). *Sur les traces de Kéraban*. Paris : Stanké.
- Reverzy, C. (2001). *Femmes d'aventure*. Paris : Editions Odile Jacob.
- Rolland, R. (1929). *Essai sur la mystique et l'action de l'Inde vivante, la vie de Ramakrishna*. Paris : Stock.
- Rolland, R. (1943). *Beethoven-La cathédrale interrompue*. Paris : Editions du Sablier.
- Rolland, R. (1950). *L'âme enchantée*. Paris : Albin Michel.
- Rolland, R. (1959). *Le voyage intérieur (Songe d'une vie)*. Paris : Albin Michel.
- Rouff, M. (1923). *Voyage au monde à l'envers*. Paris : Les Editions G. Grès et C^{ie}.
- Saint-Exupéry, A. (1939). *Terre des hommes*. Paris : Editions Gallimard.
- Salomé, J. (1999). *Le courage d'être soi*. Paris : Les Editions du Relié.
- Segalen, V. (1967). *Lettres de Chine*. Paris : Plon.
- Urbain, J-D. (1993). *L'idiot du voyage*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Verger, J. (1991). *La mobilité étudiante au Moyen Age*. Paris : Histoire de l'éducation.
- Vermorel, H. et M. (1993). *Sigmund Freud et Romain Rolland – Correspondances 1923-1936*. Paris : PUF.
- Verne, J. (1873). *Le tour du monde en 80 jours*. Paris : Livre de Poche.
- Vigne, J. (2000). *Méditation et psychologie*. Paris : Albin Michel.
- Watts, A. (1962). *Joyeuse Cosmologie*. Paris : Fayard.
- Winnicott, D-W. (1958). *La capacité à être seul in De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Payot.

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS.....	2
SOMMAIRE	3
INTRODUCTION.....	5
PARTIE THEORIQUE.....	7
I. LE VOYAGE ET LE VOYAGEUR.....	8
1. Le voyage au cours de l'Histoire.....	8
1.1. Les premiers pas de « L'homo itinerans ».....	9
1.2. Les explorateurs au Moyen-Age	12
1.3. Les voyages scientifiques du XVII ^{ème} au XIX ^{ème} siècle.....	18
1.4. Le développement de voyages au cours du XX ^{ème} siècle.....	21
1.5. Les voyages aujourd'hui.....	23
2. Le voyageur au long cours	24
2.1. Présentation	25
2.2. Le statut du voyageur	26
2.2.1. La différence avec le touriste	27
2.2.2. Ses difficultés sociales.....	29
2.2.3. L'individuation	32
2.3. Ses différentes motivations.....	33
2.3.1. Partir vers l'inconnu : le rêve d'ailleurs	35
Du frisson de Balint à l'ocnophile et au philobate	36
2.3.2. Fuir la société ou soi-même.....	40
La compulsion de répétition	42
L'approche freudienne de la société.....	44
2.3.3. Chercher à prouver quelque chose à son entourage	46
Un parallèle entre la création selon Anzieu, et le voyage	47
2.3.4. Un retour aux sources	49

2.3.5. Devenir maître de sa vie	51
La capacité à être seul de Winnicott.....	52
2.4. La découverte de Soi pendant le voyage	54
2.4.1. Par rapport à l'Autre	54
2.4.2. Par rapport à l'environnement	57
2.4.3. Par rapport à Soi - l'aventure et l'épreuve dans le voyage.....	60
2.5. Le retour	65
2.6. Apports du voyage.....	69
3. Les émotions particulières rencontrées lors d'un voyage.....	71
3.1. Retour sur soi.....	72
3.2. Réalisation d'un rêve.....	74
3.3. Doute – Remise en cause.....	75
3.4. Solitude – S'isoler	76
3.5. Mélancolie – Tristesse.....	77
3.6. Lien avec nature	79
3.7. Etre le premier	81
3.8. Emotions amoureuses.....	82
4. Conclusion.....	83
II. LE SENTIMENT OCEANIQUE	85
1. Présentation du sentiment océanique.....	85
1.1. Une réflexion animée entre Freud et Romain Rolland.....	85
1.2. Le sentiment océanique à travers leur correspondance	86
2. Expériences du sentiment océanique dans la littérature de récits de voyage	89
2.1. Un sentiment et une sensation	91
2.2. Une perception « claire » et « sombre »	95
2.2.1. Décrépidité.....	98
2.2.2. Peur.....	98
2.2.3. Angoisse	99
2.2.4. Inquiétude	100
3. Eclaircissement et hypothèses d'interprétation	102
3.1. Les expériences paroxystiques de Maslow.....	102
3.2. L'interprétation freudienne : une régression vers un narcissisme primitif.....	105
3.3. La vitesse du fonctionnement psychique et l'époché cognitive	107
3.4. Le relâchement défensif	108

4. Ouverture sur d'autres domaines où l'on retrouve cette sensation.....	110
4.1. L'expérience mystique	110
4.2. La prise de toxique	111
4.3. La méditation et la pratique du yoga	113
4.4. La contemplation d'œuvres d'art.....	114
5. Conclusion	115
PARTIE PRATIQUE	118
I. METHODOLOGIE	119
1. Origine de la démarche.....	119
2. Exposé de la question étudiée : les objectifs de recherche	120
Hypothèses de recherche	121
3. Population étudiée	121
4. Procédure de recueil des données.....	125
4.1. Les différents modes d'accès aux interviewés	125
4.1.1. Les modes d'accès directs	125
4.1.2. Les modes d'accès indirects	126
4.2. La prise de rendez-vous.....	126
4.3. Le rendez-vous	126
5. Outils de recueil des données : l'entretien.....	127
5.1. L'orientation semi-directive.....	127
5.2. Le guide d'entretien.....	129
5.3. La réalisation des entretiens	132
5.3.1. L'environnement	132
5.3.2. Le cadre contractuel de la communication	133
5.3.3. Les modes d'intervention	133
6. Méthode d'analyse des données : l'analyse thématique du contenu	135
II. INTERPRETATION DES RESULTATS	137
1. Enfance	137
2. Motivations.....	140
3. Fuite.....	146
4. Départ	151
5. Budget.....	156
6. Déroulement du voyage.....	157

7. Rencontres	161
7.1. Culture	162
7.2. Langue	164
7.3. Les différents types de rencontres	165
7.3.1. Locaux	165
7.3.2. Voyageur	168
7.3.3. Touriste.....	171
8. Solitude.....	173
9. Difficultés	174
10. Emotions.....	176
11. Sentiment Océanique.....	178
12. Retour	183
13. Apports	187
13.1. Une ouverture vers l'autre	187
13.2. Un développement intérieur	189
14. Évolution du voyage.....	192
III. IMPLICATION DES RESULTATS	195
1. Les différentes formes de voyages et de voyageurs	196
2. L'intégration du voyageur dans la société.....	198
3. Le voyage comme développement personnel.....	201
4. Conclusion.....	203
IV. BIAIS ET LIMITES DE LA RECHERCHE.....	206
V. PORTEE DE LA RECHERCHE	208
1. Prolongement vers les voyages pathologiques et les thérapies par le voyage.....	208
2. Un approfondissement du sentiment océanique	209
3. L'adaptation du voyageur au long cours dans son milieu d'origine	210
4. Une étude plus approfondie sur les motivations inconscientes	211
CONCLUSION	212
BIBLIOGRAPHIE	214
TABLE DES MATIERES.....	217
INDEX DES AUTEURS	222

INDEX THÉMATIQUE224

ANNEXES.....

1. Entretien de Guillaume.....

2. Entretien d' Anne-Claire

3. Entretien de Solenne.....

INDEX DES AUTEURS

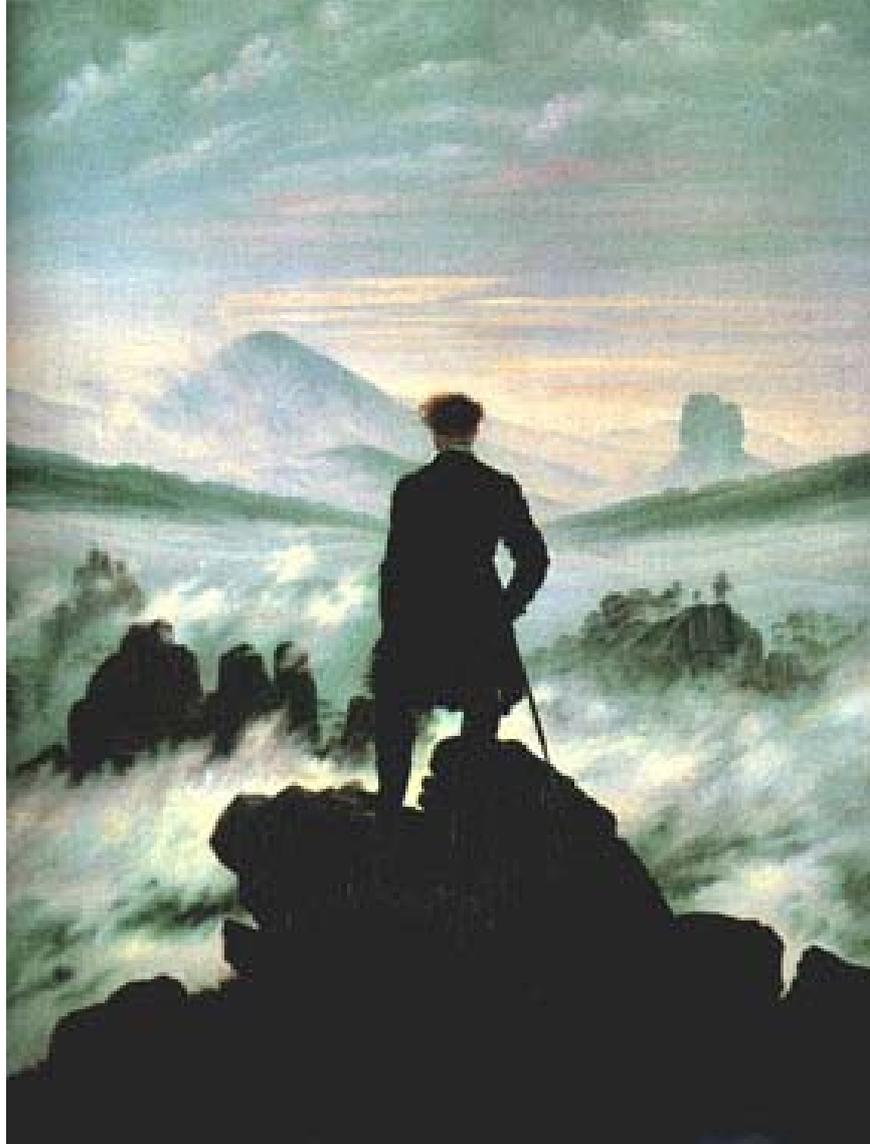
- Airault, 120
al-Faqih, 12
Anzieu, 47, 49, 74, 196
Balard, 9, 19
Balint, 37, 38, 39, 40, 42, 106, 120
Bamboat, 16, 17
Barbet, 56
Barjavel, 41, 58, 77, 112
Baudelaire, 36, 44
Berne, 200
Blanchet, 125, 129, 130, 131, 132, 133,
134, 135, 136
Boisredon, 35, 67, 72, 80, 92, 215
Bouvier, 8, 26, 35, 36, 42, 47, 50, 51, 57,
58, 69, 76, 79, 117, 204, 206
Bruckner, 21, 42, 43, 44, 45, 55, 61, 149
Castaneda, 112
Castarède, 127, 128, 136
Chabaud, 73, 92, 95
Champagne, 111
Christin, 52, 120
Comte-Sponville, 51, 60, 64, 106, 107
Crickillon, 63
David-Néel, 46, 55, 56, 59, 61, 62, 64, 69,
73, 74, 75, 76, 77, 80, 81, 83, 91, 100,
101, 138, 204, 206
de la Ferrière, 59, 93
Deluz, 9, 14, 24
Deniau, 58, 63, 64, 69
Dolto, 32, 33, 74, 214, 216
Duchaussois, 203
Duviols, 15, 21
Eliade, 113
Exupéry, 50, 60, 62, 63, 64, 69, 73, 80, 99,
149, 206, 217
Ferenczi, 105, 120
Fougeroux, 35, 67, 72, 80, 92
Freud, 44, 45, 54, 85, 86, 87, 88, 89, 96,
97, 102, 105, 114, 120, 209, 217
Frossard, 102
Gauvas, 9, 10
Guillon, 113
Hesse, 52, 74
Hulin, 44, 51, 71, 87, 90, 91, 94, 96, 99,
109, 110, 116
Jan, 81, 82
Jeunet, 110
Jourdain, 98
Jung, 40, 56, 70, 93, 114
Kerouac, 8, 23, 33, 34, 35, 44, 50, 56, 66,
68, 72, 73, 75, 77, 78, 79, 82, 93, 94, 98,
115, 204, 206, 207
Klein, 52
Kury, 20
Lacroix, 22
Lanquar, 10, 23, 33, 34, 40, 43, 71, 120

Lanzmann, 26, 31, 35, 36, 39, 40, 41, 43,
49, 50, 54, 56, 57, 61, 65, 67, 68, 69, 70,
73, 81, 92, 107, 110, 150, 168, 204, 206
Leary, 92, 105, 111, 112, 210
Lefebvre, 55
Lord Chandos, 94, 98
Maniguet, 214
Mantegazza, 111
Maslow, 48, 102, 103, 104
Masson, 87, 95, 115
Mauduit, 65, 115
Medam, 120
Michael, 113
Michaux, 92, 94, 95, 99, 108, 114
Mishima, 79
Mollat, 14
Monod-Herzen, 114
Montaigne, 9
Nerval, 8, 35, 40, 41, 44, 46, 57, 58, 60,
67, 69, 75, 78, 82, 101, 112, 142, 204
Olievenstein, 111
Parlier, 49, 64, 65, 70, 73, 74, 77, 80
Pascal, 45, 51, 55, 61, 94, 149, 201
Pither, 41, 50, 61, 67, 68, 72, 204, 206
Ragheb, 11, 12
Reverzy, 30, 31, 32, 33, 39, 40, 41, 44, 46,
47, 48, 49, 59, 65, 69, 80, 83, 93, 95, 96,
114, 115, 120
Rolland, 85, 86, 87, 88, 89, 97, 114, 209,
217
Rosanbo, 67, 72, 80, 92
Rouff, 43, 68, 100, 101
Salomé, 71, 115
Segalen, 76, 99, 204, 206
Urbain, 27, 28, 29, 30, 31, 39, 40, 58, 59,
62, 64, 67, 81, 120
Verger, 10
Vermorel, 85, 87, 88, 89
Verne, 67, 142
Vigne, 48, 107, 108, 112
Watts, 43, 58, 75, 93, 107, 108, 109, 114
Winnicott, 52, 53, 54, 77, 106
Younghusband, 80

INDEX THÉMATIQUE

- Art, 25, 43, 85, 89, 110, 140, 203
- Aventure, 8, 14, 15, 16, 21, 24, 26, 29, 40, 43, 48, 51, 60, 63, 64, 66, 69, 74, 76, 79, 82, 119, 138, 140, 141, 142, 149, 151, 156, 157, 169, 198, 201, 217
- Budget, 57, 156
- Compulsion de répétition, 42
- Confiance en soi, 33, 50, 61, 70, 75
- Connaissance de soi, 61, 86, 200
- Découverte de soi, 54
- Départ, 2, 9, 14, 29, 32, 46, 52, 65, 68, 79, 120, 121, 131, 143, 145, 152, 153, 154, 155, 158, 170, 180, 198, 203, 208, 211, 213
- Dépassement de soi, 27, 30, 32, 38, 41, 42, 61, 62, 66, 201
- Désert, 9, 11, 45, 46, 58, 59, 60, 73, 80, 81, 91, 92, 98, 99, 111, 159, 178, 209, 216
- Drogue, 19, 22, 25, 44, 89, 108, 110, 111, 112, 113, 131, 183, 203, 209, 215, 216
- Emotions, 6, 23, 37, 54, 64, 66, 70, 71, 72, 77, 79, 82, 83, 107, 108, 110, 114, 119, 121, 132, 143, 147, 149, 157, 159, 172, 174, 176, 177, 178, 180, 181, 193, 194, 195, 196, 197, 201, 202, 203
- Enfance, 26, 32, 34, 35, 42, 47, 53, 73, 74, 75, 85, 106, 137, 138, 140, 169
- Estime de soi, 70
- Famille, 9, 12, 31, 32, 33, 48, 64, 65, 116, 137, 148, 163, 166, 169, 173, 174, 185, 192, 196, 200, 207
- Fardeau, 109
- Frisson, 36, 37, 39, 42, 94, 149
- Fuite, 6, 29, 39, 40, 43, 44, 65, 78, 98, 121, 146, 148, 150, 195, 198, 208, 213
- Hasard, 14, 29, 132, 142, 164
- Langue, 54, 82, 89, 162, 163, 164, 165, 189
- Liberté, 22, 23, 27, 29, 30, 48, 50, 51, 56, 69, 92, 130, 140, 144, 145, 159, 172, 173, 180, 199, 202
- Lieux-limites, 58, 81, 90, 132
- Méditation, 25, 95, 110, 112, 113, 131, 193, 209, 210
- Misère, 45, 55, 78, 80, 113
- Motivations, 5, 6, 29, 33, 34, 46, 50, 52, 75, 82, 120, 121, 131, 140, 141, 142, 143, 144, 146, 151, 166, 172, 186, 195, 197, 208, 211
- Mystique, 22, 62, 84, 85, 86, 87, 88, 90, 91, 96, 98, 103, 104, 107, 109, 110, 111, 114, 116, 181, 202, 208, 216, 217
- Narcissisme, 34, 48, 52, 81, 97, 102, 105, 106, 116

- Nostalgie, 36, 48, 49, 68, 96, 106, 111, 116, 210
- Ocnophile, 37, 38, 39, 76
- Osmose, 178
- Ouverture d'esprit, 189, 190, 191, 202
- Philobate, 37, 38, 39, 40, 42, 76
- Plénitude, 92, 178
- Principe d'extériorité, 45
- Régression, 39, 56, 59, 102, 105, 106, 111, 116, 215
- Rencontres, 9, 13, 17, 23, 30, 31, 44, 50, 52, 54, 55, 59, 62, 63, 70, 77, 78, 82, 93, 94, 112, 119, 122, 125, 126, 131, 143, 145, 151, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 177, 189, 194, 198, 201, 204
- Retour, 16, 17, 18, 26, 49, 65, 67, 68, 70, 74, 80, 106, 109, 111, 114, 121, 131, 136, 182, 183, 184, 185, 186, 190, 193, 198, 200, 202, 203, 205, 211, 214
- Risque, 30, 37, 42, 47, 61, 63, 64, 65, 81, 112, 132, 142, 203, 204
- Routine, 46, 64, 65, 148, 149, 150, 193, 194
- Sentiment océanique, 6, 58, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 93, 95, 96, 97, 102, 103, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 115, 116, 120, 178, 202, 209
- Sérénité, 178, 181
- Solitude, 41, 52, 54, 77, 78, 87, 97, 99, 174, 175, 197, 215
- Souffrance, 17, 30, 37, 40, 41, 42, 44, 45, 47, 55, 61, 62, 78, 106, 113, 132, 174, 184, 209, 213
- Tolérance, 30, 69, 189, 190, 191, 202
- Touriste, 16, 24, 27, 28, 29, 30, 31, 44, 55, 60, 81, 160, 172, 178
- Voyage pathologique, 208, 213
- Yoga, 88, 113, 114, 131, 217



Caspar David Friedrich, *Voyageur au-dessus de la mer de nuages*, 1818.